

L'AVENTURE au bord de l'eau



PRIX :

1^{fr} 50



Editions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Cazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 5 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
Marquise ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babilole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratianne*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGE : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva de BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lys BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÊTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Nana-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*. — 180. *Le Crime de
Mlle Boullaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Alme d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludoline*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Almée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maladonne*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
L. de KERNY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Écluse d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *Les
Raisons du Cœur*.
(Suite au verso)

Principaux volumes parus dans la Collection (Sulte).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Ikmaoui MAITRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche*
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnra.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THERY : 57. *Rêes et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRIIBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Ariette, jeune fille moderne.* — 122. *La Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
Andrée VERTIOL : 118. *La Héroïne des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS. ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

C92660

AUDE LUSY

L'Aventure au bord de l'eau



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

L'aventure au bord de l'eau

I

Au milieu de la Garonne, entre deux bancs de galets ronds et gris, un canoë vogue, nez au vent.

De savants coups de pagaie, réguliers, égaux comme s'ils étaient produits par un mécanisme, aident le courant rapide, et le bateau léger vole à fleur d'écume.

Un petit chien s'arc-boute à l'avant, immobile et rageur, pour gronder ou japper à tous les poissons vifs qui font des éclairs décidés, à toutes les choses incertaines et brunes qui suivent le fil de l'eau, passives et mélancoliques.

Un seul homme le monte, vêtu de laine beige et de hâle brun sur ses membres nus, musclé, jeune et sifflant comme un merle.

Des peupliers droits montent une garde immuable le long des rives, et des saules font le gros dos comme des chats qui pêchent...

Le canoë va plus lentement, bientôt, car le rameur a cessé son mouvement de bielles.

— Dis donc, *Copain*? N'est-ce pas l'heure de chercher « notre rond » pour ce soir?

Le chien s'est retourné à l'appel de son maître; grave, digne, et la tête penchée de côté, il écoute attentivement.

— Que te semblent ces bancs de cailloux? Pour ma part, je ne les trouve guère confortables! Allons plus loin, mon vieux!

Un aboiement bref et sonore l'approuvant, le jeune homme reprend sa pagaie.

Au bout de la grève, entre des lèvres de sable et des joncs d'herbes fines, une étroite rivière ouvre sa bouche toute grande.

— Ah! Voilà qui est tout à fait engageant! Attention, *Copain*! Nous entrons dans l'autre sombre!

Il n'est pas sombre du tout « l'autre »! Au contraire, entre les saules pâles, les vaguelettes sont si brillantes que l'on dirait une procession nautique de feuilles curieuses, détachées, pour voir du pays des branches argentées penchées sur l'eau métallique.

Un coude; au creux de la courbe, des squelettes d'arbres prennent un bain.

Le fond est clair; c'est une menace. Sur une grosse pierre, le courant se brise en remous. D'autres petits récifs provoquent des cascades. La passe est mauvaise, presque dangereuse.

L'homme continue de siffler, mais ses yeux guettent, et le chien, oubliant d'aboyer, re-

garde obstinément le va-et-vient de la double rame.

Victoire ! La rivière s'est assagie ! L'étroit canoë franchit l'endroit difficile ! Glauque et calme, comme celle d'un lac, l'eau n'oppose plus aucun obstacle

Une petite plage de sable doré, nichée dans les herbes hautes et les roseaux durs, douce à l'œil et d'une mollesse tentante, s'offre comme un repos et une récompense après la lutte contre le mauvais vouloir des tourbillons.

Une ombre bleue, profonde et parfumée, l'enveloppe et la couvre ainsi qu'une buée.

— Qu'en penses-tu, *Copain* ? Mon étoile m'a conduit ici, je débarque !

Ce que le jeune homme appelle débarquer consiste à jeter le bec de son canoë vers la rive, afin de l'ensabler proprement !

Le chien saute à terre le premier, frétilant de tout son corps menu, criant de plaisir ; son maître le suit aussitôt et s'étire avec vigueur, autant pour marquer sa satisfaction que pour se délasser.

— Comme nous allons être tranquilles, ici ! En coupant quelques roseaux, je pourrai dresser un confortable campement dans cette retraite paradisiaque ! Pas de voisins ! Je pourrai pêcher, rêvasser ou dormir en paix si le cœur m'en dit ! C'est l'idéal, *Copain* ! Cette plage est créée pour nous seuls !

... On se croirait dans une forêt vierge. La rivière se fraie un chemin sous une voûte de branches. Des arbres en face bornent la vue,

des arbres derrière filtrent le soleil, des arbres à gauche enterrent le début du cours d'eau, des arbres à droite accompagnent sa fin...

Partout des arbres ! Grands peupliers égaux comme des frères, carolins à petites feuilles, virginies à larges limbes ; un ormeau s'égare, plus sombre et tout tordu ; des saules gris ; des ronciers rébarbatifs, mais couverts de mûres en grappes ; des framboisiers sauvages doublés d'argent comme des trembles minuscules ; des roseaux jaunis par un été de soleil ; des joncs rigides ; des herbes coupantes, pareilles à de tout petits bambous ; des menthes, soit blanches et courtes, soit roses et très hautes se pressent, s'enchevêtrent, se bousculent dans la tourbe fertile, et tout est vert, vert, vert, dans une profusion de chlorophylle fraîche et de terre humide !

Pas un bruit, mais des frissons...

Frisselis de l'eau sur les pierres, trémissements de feuilles légères, froissements d'ailes emplumées, bruissements d'élytres transparentes...

Il plane sur tout cela une saveur d'ombre et de végétaux vivants, pareille à celle qui devait baigner la vaste forêt primitive...

Aussi droit que les peupliers, l'homme, planté dans le sable, en arrêt, aux écoutes, semble avoir pris racine ! Durant sa contemplation muette, le chien s'est endormi pesamment, ivre de lumière et de fatigue. C'est un Irish-terrier, fêché et revêché comme tous ses pareils.

Son maître s'appelle Roger Durban.

Maillot de laine largement échancré, culottes très courtes et sandales de cuir composent tout son costume.

Ses membres ne craignent pas de s'exposer au vent; sa tête est depuis longtemps habituée au soleil; alors, à quoi des manches, des bas, un chapeau seraient-ils bons?

Délibérément il les a supprimés! Cependant, le plus convaincu des campeurs ne peut toujours vivre en sauvage, et il a dans son coffre arrière un complet de sport dernier cri... qu'il y a oublié!

Il n'emporte avec lui qu'un sac de couchage moelleux et imperméable, les éléments de sa « popote », sans oublier l'écuelle de l'important *Copain*, et les lignes, hameçons et fils nécessaires à la pêche.

Il a voulu vivre, un mois durant, la libre vie des premiers âges... mais avec toutes les commodités que la civilisation peut procurer!

Et il est parti, un beau jour de la fin de juillet, avec son matériel et son inséparable chien, au gré du courant de la Garonne et de sa fantaisie, vers l'aventure...



... Il est parti...

Jaloux de sa liberté, il a fui pour la garder toute devant cette institution moderne : le beau mariage.

Roger Durban avait toujours eu horreur du beau mariage ! S'il lui fallait un jour fonder un foyer, il entendait ne pas s'embarrasser des convenances de fortune, mais choisir, et être choisi, s'il se pouvait...

L'histoire du jeune homme n'est ni longue, ni compliquée, attristée par le destin, égayée par son courage et sa bonne humeur.

Son directeur la raconte ainsi :

— Joseph Durban, son père, était mon fournisseur de charbon dès que j'ai commencé à construire mes « mécaniques ». Sa mine était là-haut, dans le Nord, du côté d'Anzin... A cette époque, Roger était un fameux bon à rien ! Point paresseux, peut-être, mais trop dilettante pour s'appliquer à un travail suivi. Nous regrettions ce travers, car il était l'ami de mon fils cadet et nous l'aimions. Il avait dix-huit ans lorsque vint la guerre. Il voyageait en Angleterre avec Pierre au moment de la mobilisation.

Ils revinrent. Roger, affolé, voulait partir rejoindre son père. Il ne lui restait que lui... Impossible, naturellement. Les nouvelles arrivèrent, terribles : les Allemands ont envahi déjà le pays, fait sauter les puits de mine, et Joseph Durban est mort... On n'a jamais éclairci comment, mais on s'en doute...

... Mon Pierre et Roger s'engagent ensemble. Le temps d'instruire ces gosses dans leur métier de soldat, l'aviation prend une place prépondérante.

Moi qui avais déjà tâté de l'aéro, tout en

construisant mes automobiles, je me mets à fabriquer des avions à tour de bras. Mais je réclame mon fils et son ami pour les faire verser dans la nouvelle arme. Je pensais les préserver ainsi, ces enfants. Nul ne croyait que la guerre pût être aussi longue...

Ils partent pour le front, avec un de mes biplans, bien entendu; mon fils pilote, son ami mitrailleur. La belle besogne qu'ils ont faite ! Roger ne laissait personne à l'arrière qui tremblât pour lui, et Pierre n'y pensait pas...

Ça dure un an, deux ans, - ans anicroches. C'était trop beau ! En décembre 17, au cours d'une sortie de toute l'escadrille, ils sont descendus par un *Foker*, arrivé par derrière pendant qu'ils s'occupaient d'un autre avion.

Mon fils est blessé le premier, à la tête. Il s'évanouit au volant; Roger se lève, l'écarte un peu et empoigne les commandes par-dessus lui, sans souci de l'autre qui les canarde. Il ramène le biplan dans nos lignes, en quel état ! et réussit à le faire tomber sans l'enflammer.

On les a sortis des débris, en loques : Pierre, les deux jambes brisées, un trou au front; Roger, la poitrine défoncée, sans compter deux balles à travers le corps...

Malgré la gravité de leurs blessures, on les en a tirés tous les deux.

Ma mère les prend dans son hôpital, pour leur convalescence, et s'attache de plus en plus à celui qui avait sauvé mon fils. Elle s'est mis en tête de le marier richement, mais elle m'a

tout l'air d'échouer dans ses multiples tentatives !

Enfin, une fois guéri, il repart avec le regret de laisser son ami infirme, et se débrouille avec les Allemands jusqu'à l'armistice... J'oubliais de mentionner qu'on lui a donné la croix, comme à mon Pierre, dans l'intervalle...

Que faire, une fois libéré ? Sa situation de fortune était très peu brillante, les dommages de guerre non réglés encore. Malgré nos instances, il était trop fier pour accepter notre hospitalité jusqu'à des temps meilleurs.

Des Compagnies de Transports aériens se fondaient un peu partout, on lui offrit un poste avantageux, mais, pour un Roger Durban, l'aviation est une arme et un sport, pas un moyen de transport !

Comme il aimait la mécanique et se moquait du danger, il est resté attaché à ma maison en qualité d'essayeur, puis de coureur automobiliste, et, ses affaires arrangées, il m'a confié ses capitaux, et continue par goût le métier qu'il avait pris par nécessité...

... Ce récit, presque commercial, ne donne aucune idée des sentiments du jeune homme.

Il ne dit pas sa rage et sa douleur à la mort de son père, sa détresse devant sa solitude absolue, son courage simple et sa volonté joyeuse, s'il laisse entrevoir la grandeur de son amitié pour ce Pierre Movals qu'il regarde comme son frère.

Le « grand patron » ne parle guère que du Roger Durban sportif, comme sa sœur,

M^{me} Tricalan, ne voit que l'homme du monde, spirituel, aimable, si distingué avec ses cheveux noirs, ses traits nets, ses yeux couleur de bronze antique et le mince fil rouge de sa boutonnière.

Mais nul ne connaît le vrai Roger, ses enthousiasmes d'enfant, sa bonté délicate, son cœur affectueux; nul ne le connaît, sauf *Copain*, sa mascotte, et « les chiens ne parlent pas », ainsi qu'on l'affirme par deux fois dans *Le Chien du Régiment*!

... Comme son frère le remarque avec malice, M^{me} Tricalan est férue de marier les gens; quand il s'agit de Roger, elle en devint enragée!

Depuis quelques mois, nombreuses avaient été les jeunes filles passées en revue pour son favori, mais aucune ne représentait son idéal.

Fortune, famille, éducation, intelligence, beauté, il fallait qu'elle réunît tout! La bonne dame était intransigeante, et pas une de ses « chères petites amies » ne la satisfaisait entièrement!

Le plus beau de l'affaire, c'est que Roger ne se doutait de rien!

Simple et charmant, il assistait à presque toutes les réunions données par sa protectrice, flirtait un brin, dansait beaucoup, heureux de se retrouver dans son élément. Il avait traversé déjà sans y penser bien des rêves de jeunes filles, et M^{me} Tricalan n'avait pas encore trouvé l'élue!

C'était à désespérer!

L'insouciant Roger allait dans l'existence, joyeux et décidé, content d'être jeune, et de triompher, presque à coup sûr, de tous les concurrents ou ennemis que peut semer la vie sur la route d'un homme, et le danger sur la piste où vrombit son automobile.

De son fauteuil, cependant, Pierre avait fort bien remarqué les manœuvres matrimoniales de sa tante, et il s'en amusait de tout son cœur sans en rien dire à son ami.

Cette imagination romanesque de M^{me} Tricalan lui était de longtemps connue.

Elle tirait des plans, bâtissait, enjolivait, démolissait dans sa tête mille et une aventures mirifiques, à son usage, dans sa jeunesse, et, plus tard, au profit de toutes les personnes susceptibles de les réaliser.

Les enfants de son frère et de sa sœur avaient eu, les premiers, maille à partir avec ce travers; et, pour se venger de ce qu'elle leur avait mis le bonheur en mains presque à leur insu, l'avaient baptisée ; tante Roman !

Le nom lui allait à merveille et lui resta.

Très vive dans sa petite taille et son embonpoint, presque toujours confinée dans son salon rose et or, coquette, d'ailleurs, en dépit de l'âge, mais avec une intelligence qui sait harmoniser les toilettes modernes à ses cheveux blancs très Louis XV; elle a les yeux les plus noirs, brillants et fureteurs qui se puissent imaginer, dans un visage doux, placide et sympathique — deux yeux de souris maligne dans un visage de prélat.

M^{me} Tricalan doutait de marier congrûment Roger, qui allait sur la trentaine, les mains dans les poches et le sourire aux lèvres, quand, un beau jour de printemps, chez des amis, elle reçut des mains d'une jeune fille une tasse de thé très sucré, bien à son goût, et... le coup de foudre.

— C'est « elle » ! se dit tante Roman.

Renseignements pris, fortune, honorabilité, santé, tout y était, avec un coquin de baccalauréat par-dessus le marché !

M^{me} Tricalan bénit le Ciel !

... Trop tôt, hélas ! Car cet horrible Roger Durban ne voulait pas entendre parler de la merveille.

— Jacqueline Cathaly?... Connais pas !... Je vous remercie de la peine que vous avez prise pour moi, Madame; mais, si je me trouve bon à marier, je tiens à faire mon choix moi-même, car je veux aimer celle que j'épouserai.

Tante Roman protesta :

— Mais elle est charmante, adorable ! Et puis c'est un parti magnifique, savez-vous ?

Roger reprit alors gravement :

— N'insistez pas, je vous en prie, surtout avec cet argument-là ! Je ne suis pas un coureur de dot !

C'était catégorique, et il n'y avait qu'à s'incliner; mais M^{me} Tricalan était tenace. Elle invita donc la jeune fille et ses parents à ses réunions, et ils étaient déjà intimes que Roger Durban, qui se méfiait, n'avait point reparu.

Pierre Movals, par jeu, entraît dans les vues

de sa tante, interviewait M^{lle} Cathaly, la prévenant même qu'on lui présenterait sous peu : « ... un jeune homme dont vous devez avoir entendu parler : Roger Durban, mon plus cher ami, qui vient de triompher aux dernières « Vingt-Quatre heures » sur une de nos voitures... »

Mais sa malice avait été mise en défaut, car M^{lle} Jacqueline avait fait glisser la conversation sur la guerre...

— J'étais encore enfant, Monsieur, mais, si vous saviez comme nous nous passionnions, mon frère Francis et moi, pour les exploits des aviateurs !...

Bon gré, mal gré, il lui avait fallu se raconter, chose qu'il détestait, et il en avait profité pour reprendre de plus belle l'éloge de son ami.

— Sans Roger, Mademoiselle, il est plus que probable que je ne serais pas ici, en train de vous conter ces souvenirs ! C'est grâce à son courage et à son sang-froid que la moitié d'invalides que je suis n'a pas réussi à faire un mort à peu près complet !

Comment un homme présenté de cette façon enthousiaste n'aurait-il pas intéressé ? Roger Durban, ce flirtéur de danger, charma par le truchement de son fervent admirateur !

M^{lle} Jacqueline était bien trop fine pour n'avoir pas compris le manège de M^{me} Tricalan et de Pierre Movals, ... non moins que l'abstention du candidat malgré lui !

Certes, elle ne fut pas enchantée de jouer

les épouvantails, mais elle ne put s'empêcher d'admirer quelque peu, tout de même, l'être si valet désintéressé pour ne pas tomber amoureux de sa dot !...

... Un jour, pourtant, l'insaisissable Roger passait en coup de vent chez sa vieille amie, s'excusait, et, sans vouloir écouter Pierre qui lui criait aux oreilles :

— Idiot, va ! C'est un bijou, cette jeune fille ! il partait pour l'Italie, triomphait une fois de plus et... disparaissait tel un météore.

Saturé de mécanismes, de bourdonnements de moteurs, d'odeurs lourdes, huile chaude ou essence, et de poussière; sursaturé du monde et des manœuvres sournoises de M^{me} Tricalan, il avait décidé à l'improviste une fugue d'un mois, au milieu de la nature, très loin de tout ce qu'il connaissait, en compagnie du seul *Copain*, l'inséparable et discret confident et le vivant fétiche.



... Ayant coupé des roseaux et quelques branches de saule trop indiscrètes, Roger prépare son campement.

Les tiges entrelacées forment déjà des claies solides; des pieux fichés dans le sable délimitent l'emplacement de la hutte, contre le tronc vétuste et moussu de ce gros aulne qui la consolidera; enfin, tout est en bonne voie.

Dans l'unique flaque de soleil versée par les arbres, *Copain* dort du sommeil du juste, le nez dans ses pattes, une oreille retournée, avec des ronflements sonores que, malgré le dicton populaire, le sifflement continu modulé par son maître ne parvient pas à faire cesser.

Roger Durban est né siffleur.

Observations, pensums, prières, rien n'a pu le corriger de ce travers, et on a fini par ne pas insister, lorsqu'il était enfant. Sa bonne éducation enraye ce goût natif, mais, dès qu'il est ennuyé, joyeux, ou appliqué à une besogne difficile, il revient sans y songer à exprimer ce qui se passe en lui dans le langage unique et expressif du sifflement.

Assourdi, mais traversé de strideurs brusques qui font penser à un grincement de lime sur du fer, il annonce la préoccupation du jeune homme tout au long de ses courses; haché, décousu, coupé de silences courts, il dénote l'intérêt soutenu; harmonieux, éclatant comme un chant d'oiseau, il dit la joie, célèbre la victoire.

Cette manie est devenue pour Roger un besoin dans la solitude, et, depuis qu'il fait du camping nautique, c'est une vraie débauche de sifflets! *Copain* en oublie parfois de gronder après les ombres!

Le jeune homme prend plaisir à travailler de ses mains, muni d'une hachette et d'un couteau, à forcer le sable à recevoir les piquets, à lutter contre les roseaux coupants qui ne veulent pas se ployer à son gré, à construire

tout seul son gîte de la nuit, comme un primitif.

Tout à coup une idée traverse son esprit. Il court au canoë, ouvre la « boutique » de l'avant et cherche. Rien !.. Ni conserves, ni café !

Le repas de midi a épuisé toutes les provisions. Seuls restent un quignon de pain, un peu de chocolat et... des asticots !

Une moue gamine fronce le nez droit et projette la bouche en avant.

— Me voilà bien loti ! Heureusement qu'il n'est pas tard, j'aurai le temps d'aller chercher ma pitance avant la nuit. Pourvu qu'il y ait un « patelin » pas trop loin d'ici ! En attendant, comme je meurs de faim, je vais goûter avec ce pain providentiel et ce bout de chocolat inattendu !

Copain s'éveille à la voix de son maître, qui soliloquait tout haut.

En chien bien élevé, l'irish-terrier s'assied sur son derrière devant le jeune homme qui s'est posé en équilibre sur une grosse pierre ; il attend sa part sans manifester trop d'impatience, sûr de ne pas être oublié. Ses yeux vifs suivent les morceaux, les accompagnant de la main à la bouche, et, quand Roger lui jette ce qui lui revient avec un éclat de rire, il le prend délicatement et le savoure en frétilant d'aise.

— Et maintenant nous allons poser une ou deux lignes, n'est-ce pas, mon vieux ?

Debout, le jeune homme examine les rives et cherche une bonne place.

En aval, derrière un saule incliné, un remous

doit attirer les poissons. Une poignée d'asticots appâte l'endroit, et des vers rouges pris dans la tourbe de la berge se tortillent aux hameçons.

Les bouchons dansent sur les vaguelettes, et *Copain*, planté sur ses quatre pattes, surveille les ébats des flotteurs : il est dressé à japper s'ils enfoncent, et il n'est pas « chien » à oublier une consigne !

Tranquille et confiant dans la vigilance de l'intelligente petite bête, Roger se remet à sa hutte et commence à fixer les claies de roseaux qui formeront ses murs. La tâche n'est pas commode, et, malgré toute son adresse, le campeur échoue plusieurs fois dans ses tentatives, avant d'arriver à accrocher solidement les parois légères au tronc de l'arbre qui leur servira d'appui; mais elles sont trop courtes pour atteindre les piquets, soit qu'il ait mal pris ses mesures, soit que le tressage ait raccourci les lattes flexibles, et il lui faut rapprocher les pieux, en planter d'autres, assujettir des soutiens transversaux... Un travail de Romain !

La difficulté de la besogne entreprise ne décourage pas Roger; chaque fois qu'il se trompe, il cède franchement, sans rancune, avant de recommencer.

Le sifflet reprend, tandis qu'il pose le toit incliné, et son fil tenu se tend entre les arbres comme une toile d'araignée musicale. Les arabesques s'harmonisent d'elles-mêmes, avec des trilles longs, des sons filés, des ritournelles...

C'est comme si un merle habite la futaie que le petit homme emplît de sa mélodie légère et

spontanée; on pourrait s'y tromper, tant il y a de naturel dans les notes flûtées qu'il lance sans y songer, d'instinct.

... On pourrait s'y tromper, et... on s'y trompe !

Sans un bruit, une longue gaffe a pris possession du petit bassin. Un canot mince et plat s'insinue entre les saules. On ne veut pas effrayer « le merle » !

Êt « le merle », qui tourne le dos et qui toujours s'occupe à édifier sa hutte, n'a rien entendu, rien deviné de cette intrusion.

— Oh ! Ma plage !

Ce cri de femme le fait sursauter. Un gros désappointement vibre dans la voix fraîche.

Par habitude, Roger cherche un chapeau sur sa tête pour saluer l'inconnue, qui éclate de rire, sa première surprise passée, car le jeune homme est décoiffé !

Tout en examinant l'arrivante, — robe de toile bleue fanée, pieds nus dans des espadrilles brunes, crinière rousse et frisée, air très jeune, joyeux et embarrassé, — Roger rit aussi, ce qui est un bon début de conversation !

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, d'avoir envahi votre domaine. Je ne pensais pas vous gêner !

La jeune fille, une paysanne sans doute, retient sa barque dans le bassin en agrippant sa gaffe à une racine de l'autre rive, et ne répond pas. Devant ce mutisme, le campeur continue ses explications.

— Si bien que j'étais en train de m'installer

comme chez moi, en me fabriquant une hutte de roseaux. Pour peu que vous y teniez, Mademoiselle, j'abandonnerai ma prise de guerre !

La gaffe tient bon, et l'inconnue consent à s'occuper d'autre chose.

— Je ne veux pas vous faire fuir ! Pensez donc, ce sable est à tout le monde, et je serais bien malavisée de vous défendre d'y rester !

Roger note avec un sourire l'accent de la batelière : Pensez donc, monde et défendre, sans compter les r roulés. C'est donc une Gasconne bon teint !

— Je vous remercie beaucoup, Mademoiselle ! Voulez-vous visiter ma cabane ?

— Oh ! Que je la vois bien d'ici !... Et « comme ça », il est à vous, ce chien ?

Fait inouï, *Copain* abandonne son poste ! Chose qui ne s'est jamais vue, il n'aboie pas après l'arrivante ! Il la considère même, comble de l'extraordinaire, avec des yeux sympathiques. Roger n'en revient pas !

— Oui ; c'est *Copain*... Vous le trouvez joli ?

— Boudiou, alors ! Je comprends ! Comment vous avez dit qu'il s'appelle ?

— *Copain* ! C'est mon porte-veine, et il me suit partout.

Un étonnement sans bornes dilate les yeux de la jeune fille, qui mord un coin de sa lèvre rouge, pensive.

— Personne n'a donc de fétiche, dans ce pays ? Au fait, pouvez-vous me dire quelle est cette rivière ?

— L'Arratz, Monsieur... dit l'autre qui ne

le quitte pas du regard et dont la figure rosée s'éclaire peu à peu.

— Y a-t-il un village près d'ici? Mes provisions sont épuisées, et il faut que j'aille chercher de quoi dîner ce soir.

— Voyons,... de ce côté de la Garonne, vous avez Saint-Loup, mais il vous faudrait remonter l'Arratz sur un bon kilomètre, et je vous assure qu'il n'est pas commode!

— Alors, n'y pensons pas! je ne tiens pas à défoncer mon canoë!

— Bon! Sur l'autre rive, en face, il y a Golfech, mais assez loin dans les terres. Si j'étais que vous, je « dévalerais » une petite lieue sur l'eau pour aller à Lamagistère, juste au bord.

— Eh bien! je prendrai ce dernier chemin, Mademoiselle.

— C'est le mien! Êt « autrement » vous ne vivez pas toujours comme à présent, n'est-ce pas?

— En hiver, ce ne serait guère confortable, en effet!... Je suis... chauffeur de mon métier, et je m'appelle Roger Durban.

A ce nom quasi célèbre, la paysanne ne bronche pas. Un léger sourire aux lèvres à l'adresse de son petit mensonge, le jeune homme continue vite :

— J'en avais assez de Paris, des moteurs et du bruit, alors je suis parti faire du camping!

— Du campi... Êt qu'est-ce que c'est, au juste?

— Pour moi, c'est avant tout l'aventure et

l'imprévu. Lorsqu'un joli coin me plaît, je m'arrête, comme aujourd'hui; je séjourne là où je veux, autant que je veux; je couche à terre, à même le sol parfois, parfois dans mon sac, pour repartir au petit matin, quand il fait encore frais comme en avril!

Durant qu'il se laissait emporter par le plaisir de parler enfin à un interlocuteur autre que *Copain*, celui-ci, profitant de ce que le courant poussait la barque en travers du bassin, vers la plage, sautait du canoë près de la batelière et lui faisait mille amitiés.

— Oui, ce doit être amusant..., dit-elle, et il semble qu'elle réponde uniquement à sa pensée.

— Vous avez l'heur de plaire à mon chien, Mademoiselle! C'est assez rare, pourtant! remarque Roger, honteux de son accès de lyrisme, pour détourner le cours de la conversation.

— Les bêtes m'aiment presque toutes, parce qu'elles savent bien, allez, que je ne leur veux pas de mal!

Agenouillée dans le fond de son bateau, elle a pris *Copain* dans ses bras et le cajole comme une poupée; lui se laisse dorloter en poussant de petits cris heureux.

— Va-t'en, mon petitou, il me faut retourner chez moi. Va retrouver ton maître..

— *Copain*! Ici, mon vieux! Non? Regardez-moi cet air dédaigneux! Ingrat, va! tu n'as pas honte?

La batelière est perplexe.

— Je voudrais bien vous le rendre, mais il ne paraît pas décidé à me quitter !

— Dame ! je comprends cela, Mademoiselle !

A cette galanterie à bout portant, la jeune fille relève la tête, surprise... et c'est Roger qui rougit !

— Je m'en reviens. Si vous voulez, je vous montrerai le chemin...

— Avec plaisir, et tout de suite, si vous le désirez.

— Comment, vous partez comme ça ?

— Mes culottes extra-courtes vous choqueraient-elles ?

La tenue du jeune homme a tout ce qu'il faut pour effaroucher la villageoise, en effet !... Elle a un joli rire embarrassé

— Je... Non... Enfin, je vous promets un fameux succès si vous vous promenez ainsi dans les rues !

— Croyez-vous que les gamins me feront la conduite ? dit le « chauffeur » qui s'amuse beaucoup.

— Peut-être bien !... Écoutez, il y a un moyen de tout arranger : c'est moi qui ferai vos commissions. Je serai mieux servie que vous, et vous n'aurez qu'à m'attendre. Allons, dites ce que je dois acheter ?

— Vous êtes trop complaisante, Mademoiselle ; vraiment, ce serait abuser !

— Mais pas du tout ! Puisque ça me fait plaisir !

— Dans ces conditions...

— C'est dit ! crie la paysanne en trappant

des mains. Qu'est-ce que je vous porte?

— Faites pour le mieux, Mademoiselle... Je mange des cuisines très simplifiées! Je suis si novice!... Un bifteck, du sucre, du chocolat, du café, des biscuits... Du pain, il ne m'en reste plus une miette! Tenez, vous avez là ce qu'il faudra.

Tout en parlant, il a pris son portefeuille et le tend sans regarder.

— Bien. Vous « m'espérerez » devant Lamagistère, hé? sans trop vous impatienter! Surtout, ne débarquez pas! Je ne serai pas longue!

L'un suivant l'autre, les deux bateaux descendent l'Arratz, et la conversation est impossible, à cause des mauvaises passes que la jeune fille aborde franchement, sûre d'elle, et que Roger franchit sans encombre grâce à son guide.

Le courant de la petite rivière les porte au milieu de la Garonne, et la navigation devient très facile : on n'a qu'à se laisser entraîner par le fleuve, et on peut causer.

Copain a réintégré le canoë de vive force et bouée, couché au fond. La petite batelière, apprivoisée déjà, s'est assise et commence à questionner son compagnon de route, qui vogue de pair avec elle, curieuse comme toutes les filles d'Ivy.

— Mon pays vous plaît, Monsieur?

— Il est très beau, Mademoiselle... Au fait, mademoiselle... qui?...

— Jacotte! C'est-à-dire... Enfin, oui, Ja-

cotte!... C'est un surnom, vous comprenez?

Charmant, du reste! Eh bien! mademoiselle Jacotte, comment n'admirerais-je pas l'harmonie de couleurs et de lignes de votre Gascogne? Voyez ces peupliers qui frangent la plaine, ces coteaux verts de vignes et jaunes de chaumes, ces bois, et les petits chemins qui montent, tournent, s'amuse à fleur de colline, capricieux, coquets, gracieux comme s'ils étaient tracés d'un coup d'éventail!... Et votre Garonne si large, si imposante qu'elle donne de la majesté à ce paysage mièvre, qui serait sans elle un peu trop joli pour un paysage vivant!... Ne vous êtes-vous jamais dit tout cela?

— Pas de cette façon... Êt j'aime tant mon pays que je suis contente de vous l'entendre raconter avec de jolis mots... Ici, personne ne sait...

— Parce que les gens sont trop habitués aux beautés qui les entourent pour les « voir » vraiment!

— Peut-être... Tenez, vous voyez ces maisons, là-bas? C'est Lamagistère! Arrêtez-vous par ici, sur ce banc de cailloux, par exemple. Si l'on nous voyait ensemble, je serais « attrapée ».

En repoussant le fond d'un vif coup de perche, Jacotte se donne un brusque élan. Elle renouvelle son geste de toutes ses forces, et la barque file avec rapidité. Très habile, elle la dirige vers la rive droite pour aborder au quai de pierre, près du large escalier dont les

degrés usés et moussus conduisent au niveau du village, et elle a soin de se pencher par-dessus le parapet, pour se rendre compte si sa nouvelle connaissance est bien invisible, comme sa prudence le lui a recommandé.



... Jacotte arpente rapidement la Grand'-Rue, en souriant à ses pensées. Elle frappe à une maison cossue, sur laquelle une plaque de cuivre annonce en lettres noires que le D^r Daugeac habite céans.

Une femme d'un âge incertain, mais d'une maigreur évidente, vient ouvrir.

— Bonjour, Philomène !

— Bonjour, Mademoiselle ! Seigneur Jésus ! Comme vous voilà faite ! Monsieur est en course, il regrettera bien de vous avoir manquée, mignonne !

— Je ne viens pas voir parrain, mais vous, Philo !

Tout en parlant, les deux femmes ont pénétré dans un vestibule sévèrement carrelé de blanc et de noir, en échiquier. La servante se rengorge et s'épanouit.

— Moi, ma perlote fine ! Êt pour quoi faire ? Entrez dans « ma » cuisine, tenez, nous serons mieux pour causer.

Dans la grande pièce claire, les cuivres bril-

lants, les boiseries de sapin immaculé, le carrelage net chantent les louanges de la bonne ménagère. Jacotte admire tout haut le domaine de « Philo » : c'est un personnage dans la maison du docteur resté célibataire, et il s'agit de se concilier ses bonnes grâces !

Flattée, Philomène sourit, montrant une mâchoire de requin. C'est bon signe !

— Philo ! dit Jacotte de sa voix la plus suave, je viens vous demander un service !

— Tout à votre disposition, ma jolie !

Quand elle est contente, elle a tout un stock de petis noms d'amitié à l'adresse de ses interlocuteurs, que ce soient son chat *Moka*, ses poules, ou sa petite amie Jacotte.

— Voilà ! Je voudrais que vous me donniez de quoi faire un bon bouillon, et surtout que vous m'appreniez. Je ne suis pas forte en cuisine, et vous réussissez si bien le pot-au-feu !

— Écoutez, mon trésor, je vais vous dire ma recette, parce que c'est vous, autrement !...

Son geste en dit long !

— Pour ce qui est des carottes, des poireaux, des herbes fines, je vais vous les donner tout de suite. Venez au jardin les ramasser, et je vous expliquerai tout !

Une truelle en main, Philo marche comme un général passant en revue quelque escadron d'élite. Jacotte suit à petits pas, songeuse un peu, les minuscules allées, capricieuses comme celles d'un jardin japonais, où les poiriers ont l'air amical et familier en tendant leurs branches basses comme des bras, où les fraisiers

lancent des tiges gourmandes jusque sur le sable, où les carottes portent panache, où le carré des asperges montées ressemble à une forêt vierge de poupée...

Jacotte aime ce jardin naif qui descend jusqu'au fleuve, mais aujourd'hui ses yeux perdus ne voient pas le vol des papillons bleus ou la course des fourmis brunes; elle s'enfonce dans une rêverie vague où revient bien des fois certain visage hâlé, dont les yeux très bons et pétillants d'esprit ont la couleur du bronze antique.

Prolixe, Philomène explique sa méthode, et l'ignorante est bien forcée d'écouter.

— Je mets mon eau dans ma marmite, un quart en plus de ce que je veux avoir; je sale, je poivre et je fais « partir »; puis je mets ma viande bien aillée, bien attachée, et à petit, petit feu (sa voix devient tenue comme un fil et sa main levée semble modérer une cuisson trop vive) je fais bouillir quatre bonnes heures. J'écume, comme de juste, quand il le faut! Quand tout le « bon » de ma viande est dans mon bouillon, je sors du fourneau, je mets des pâtes ou du tapioca dans ma casserole avec, et je fais cuire à point; ou bien je coupe du pain menu, menu dans ma soupière, je verse mon bouillon dessus et je laisse tremper un moment... C'est affaire de goût! Ce n'est pas sorcier, mais il faut des soins. Vous avez compris?

— Oui, Philo... Mais les légumes?

— Bon, ça, mon cœur! Je voulais voir si vous y étiez! Eh bien! les légumes, je les mets quand l'eau est chaude, mais ne

bout pas encore ! Vous saurez le faire, maintenant ?

— Oui : merci !

— Voilà vos carottes. Il faut en mettre beaucoup, ça sucre, vos poireaux, et l'oignon que je vais vous piquer de clous de girofle moi-même.. C'est pour faire la dinette, n'est-ce pas, ma petite chatte ?

— Oui ! dit l'autre en riant, car elle pense à celui qui mangera la dinette.

— Vous prendrez du veau à la boucherie. Demandez un petit bouilli et faites-vous donner des os !

— Merci encore, et au revoir, Philo !

— Au revoir, Mademoiselle ! Ah ! vous me payez bien, coquinette ! Au revoir, oui !

Jacotte l'embrassait. Un poing sur la hanche, une main au front, Philomène regarde partir la jeune fille.

— Quino poulido jouénesso, tot de mêmo ! (1) murmure-t-elle, revenant au patois dans son admiration.

Allègre, la fine silhouette bleue s'efface au tournant ; alors la digne servante rentre, et la lourde porte vert foncé se ferme si fort que le battant de cuivre proteste énergiquement.

La jeune fille avise une boutique de belle apparence, peinte en grenat et fermée, comble d'élégance et de richesse, par une grille basse surmontée de boules en laiton luisant.

Une petite fille, assise sur un tabouret, joue

(1) Quelle jolie jeune fille, tout de même !

lancent des tiges gourmandes jusque sur le sable, où les carottes portent panache, où le carré des asperges montées ressemble à une forêt vierge de poupée...

Jacotte aime ce jardin naïf qui descend jusqu'au fleuve, mais aujourd'hui ses yeux perdus ne voient pas le vol des papillons bleus ou la course des fourmis brunes; elle s'enfonce dans une rêverie vague où revient bien des fois certain visage hâlé, dont les yeux très bons et pétillants d'esprit ont la couleur du bronze antique...

Prolixe, Philomène explique sa méthode, et l'ignorante est bien forcée d'écouter.

— Je mets mon eau dans ma marmite, un quart en plus de ce que je veux avoir; je sale, je poivre et je fais « partir »; puis je mets ma viande bien aillée, bien attachée, et à petit, petit feu (sa voix devient tenue comme un fil et sa main levée semble modérer une cuisson trop vive) je fais bouillir quatre bonnes heures. J'écume, comme de juste, quand il le faut! Quand tout le « bon » de ma viande est dans mon bouillon, je sors du fourneau, je mets des pâtes ou du tapioca dans ma casserole avec, et je fais cuire à point; ou bien je coupe du pain menu, menu dans ma soupière, je verse mon bouillon dessus et je laisse tremper un moment... C'est affaire de goût! Ce n'est pas sorcier, mais il faut des soins. Vous avez compris?

— Oui, Philo... Mais les légumes?

— Bon, ça, mon cœur! Je voulais voir si vous y étiez! Eh bien! les légumes, je les mets quand l'eau est chaude, mais ne

bout pas encore ! Vous saurez le faire, maintenant ?

— Oui : merci !

— Voilà vos carottes. Il faut en mettre beaucoup, ça sucre, vos poireaux, et l'oignon que je vais vous piquer de clous de girofle moi-même.. C'est pour faire la dinette, n'est-ce pas, ma petite chatte ?

— Oui ! dit l'autre en riant, car elle pense à celui qui mangera la dinette.

— Vous prendrez du veau à la boucherie. Demandez un petit bouilli et faites-vous donner des os !

— Merci encore, et au revoir, Philo !

— Au revoir, Mademoiselle ! Ah ! vous me payez bien, coquinette ! Au revoir, oui !

Jacotte l'embrassait. Un poing sur la hanche, une main au front, Philomène regarde partir la jeune fille.

— Quino poulido jouénesso, tot de mêmo ! (1) murmure-t-elle, revenant au patois dans son admiration.

Allègre, la fine silhouette bleue s'efface au tournant ; alors la digne servante rentre, et la lourde porte vert foncé se ferme si fort que le battant de cuivre proteste énergiquement.

La jeune fille avise une boutique de belle apparence, peinte en grenat et fermée, comble d'élégance et de richesse, par une grille basse surmontée de boules en laiton luisant.

Une petite fille, assise sur un tabouret, joue

(1) Quelle jolie jeune fille, tout de même !

à la poupée sur le seuil de la boucherie, sa frimousse penchée toute voilée par ses cheveux raides et noirs.

Une jeune femme en tablier blanc, évidemment la mère, coud une robe rose pour la fillette.

Jacotte l'agitée fait irruption dans leur calme.

— Bonjour, Madame ! Bonjour, Marcelle !

Le même sourire cordial élargit les deux figures soudain tendues vers elle.

— Jésus ! Mademoiselle ! Vous m'avez fait peur ! Je ne vous avais pas vue venir !

— Je voudrais un bifteck pas trop gros, pour deux personnes.

Elle pense sans doute que son nouvel ami a de l'appétit pour deux, à moins que Copain ne compte, lui aussi.

— Je vous sers tout de suite votre tranche

— C'est ça ! Je compte sur vous, je ne me connais guère en viande, moi !

— Ça, je le crois ! Mais ce n'est pas pour vous, qué, Mademoiselle ? crie la bouchère par-dessus le grincement de son couteau sur la pierre à aiguiser. Tenez, mon petit doigt me dit que c'est encore une charité !

— Votre petit doigt est bien bavard ! dit Jacotte, qui joue avec le portefeuille sans oser l'ouvrir.

— Et autrement, vous n'avez pas peur de le ruiner, votre papa ?

— Oh ! non ! Ce n'est pas encore cette fois qu'il me coupera les vivres !

La bouchère s'esclaffe, tandis qu'elle pèse

le bifteck, et paraît trouver la riposte très drôle.

— Il y en a 3 francs et douze sous... dit-elle d'un air de doute. 3 fr. 50, parce que c'est vous ! C'est tout ce que vous vouliez, ma belle ?

— Non, un petit bouilli, et des os, aussi.

— Bien entendu. Justement, j'ai du joli veau, ce soir : vous allez en profiter !

Jacotte va retrouver la fillette dehors.

— Marcelle, j'ai du chocolat pour toi ! On va partager, veux-tu ? Tiens, petite gourmande !

L'enfant se lèche d'avance les lèvres en démaillottant son morceau du papier d'argent, pendant que la jeune fille paie ses achats.

Elle court à l'épicerie à toutes jambes, secouant le panier que Philomène lui a prêté pour ses provisions. Souriante, presque obséquieuse, l'épicière fait des mines dégoutées pour lui donner les denrées qu'elle demande ; elle fouille son tiroir-caisse du bout des doigts, à la recherche de la monnaie.

C'est une ancienne « demoiselle » qui s'est mésallée avec un vendeur de mélasse et tient à ce qu'on ne l'ignore pas. Elle n'est pas sympathique à Jacotte qui se garde bien de causer.

Le boulanger en maillot est givré de farine, au point de prendre la teinte neutre et blasarde de son pétrin ou de sa boutique chaude et parfumée.

Sa niche dorée posée en équilibre sur sa tête renforcée d'un toron de papier en coussinet, Jacotte repart, légère et satisfaite, vers

le fleuve où sa barque se berce et se frotte contre le quai gris, comme un chaton familier contre une jupe de laine...



... Roger lui a dit :

— Si vous chantiez, mademoiselle Jacotte? Vous savez bien quelque vieil air patois, n'est-ce pas? J'aimerais que votre voix me fît un peu compagnie, pendant que je reviendrai vers ma hutte...

Elle ne s'est pas fait prier, pas plus que lorsqu'il lui a fait promettre de revenir le lendemain « faire sa cuisine ».

Toute droite, appuyée sur sa gaffe inutile dans le courant comme sur une lance, elle a commencé *Me Cal Mouri* (1).

Il faut l'avoir entendu, par un crépuscule automnal dans la campagne gasconne, pour goûter tout le charme insinuant de la mélodie patoise et du doux pays.

Le couplet commence par une description du soir tombant, des tristes oiseaux noirs de nos clochers, qui viennent de tinter leur mélancolique angélus. Ce n'est plus le chant du rossignol qui résonne dans les branches, l'oiseau d'amour s'est tu, et la corneille néfaste l'a remplacé.

(1) Il me faut mourir (paroles de Jasmin).

Dans le calme revenu après la chute du jour, un cœur en peine se lamente et gémit, pendant que le hibou lugubre hulule.

Il prend la nature entière à témoin de son malheur : il a perdu son amie, et il invoque la lune naissante et l'adjure de le plaindre, car il lui faut mourir !

La petite paysanne a la voix juste et fraîche et rend avec émotion la triste chanson d'amour.

Roger l'écoute intensément traduire la douleur d'un Orphée rustique qui, pour ne point emprunter la sublime ampleur de Glück, n'en est pas moins touchant.

Le jeune homme pense que la réputation des chanteurs du Midi n'est pas surfaite, et que tout l'art inconscient d'une race passe dans cette musique dont il ignore l'auteur.

Et Roger Durban, le casse-cou, par ce beau soir rouge et doré, bien qu'il ne comprenne pas toutes les paroles, rendues confuses d'ailleurs par la distance accrue, sent son cœur se serrer, lui aussi.

La détresse du pauvre amoureux gascon entre en lui, qui n'a même point un vrai chagrin à lui, qui s'en va, tout seul, sur le fleuve glauque où les nuages pourpres se gravent en traînées sanglantes, et qui remonte le courant vers l'est, à la rencontre de la nuit..

II

... Si Roger Durban pouvait voir, en aval du village, l'estacade où Jacotte amarre son bateau, il serait bien surpris que cette petite paysanne débarquât comme chez elle sur l'élégante passerelle amorçant une allée bien sablée, entre les peupliers semés de colchiques mauves.

Après avoir attaché son canot rustique, elle grimpe sur les planches et, furtive et rapide, se faufile entre les arbres en quinconces, dédaignant le chemin où passent trois belles promeneuses qui se rendent au kiosque de bois posé comme un belvédère au bord du fleuve.

Elle leur adresse même un monumental pied de nez avant de se sauver à toute vitesse !

Mais on la voit. Cris, appels !...

... Errout ! Comme une sauvage biche elle s'enfuit entre les troncs minces, à bonds légers, souples glissades de ses pieds agiles.

Personne en vue de la maison. Elle traverse

la pelouse en trois sauts et pénètre dans le hall. Toujours bondissante, elle aborde le grand escalier de bois à rampe sculptée, sur le tapis duquel ses espadrilles de corde ne font aucun bruit. Elle ouvre une porte sans hésiter dans le couloir du premier étage, s'engouffre dans une chambre blanche, referme vivement derrière elle et s'abat de son haut sur un lit de cuivre ennuagé de tulle, battant l'air de ses pieds soulevés par un accès de folle hilarité!

Quelques instants après, la porte se rouvre; une des dames entre d'un pas majestueux.

— Jacqueline! M'expliqueras-tu ce que tu fais là?

L'oreiller reçoit un « Pincée! flûte! » confidentiel, et la jeune fille se relève, attendant l'orage.

Elle subit l'averse de reproches sans broncher; une moue rageuse et des yeux durs décèlent seuls son ennui de la semonce. Elle ne dit mot, et, devant ce mutisme obstiné, l'imposante dame sort de ses gonds.

D'une main que les bagues n'empêchent pas d'être leste, elle gifle la coupable à toute volée, puis, toujours aussi digne, elle se retire sans ajouter une parole à son geste expressif.

Tremblante, rouge, furieuse, Jacotte passe son courroux sur son très innocent sarrau bleu. Elle l'ôte sans précaution, et vlan! le lance ignominieusement dans un coin de la chambre.

Elle apparaît en maillot de bain noir, tire

la langue à la glace qui lui renvoie sa silhouette, et rit de son geste espiègle en se dirigeant vers un cabinet de toilette aussi confortable que l'on peut souhaiter.

Bientôt elle reparait, pour disposer avec art devant la psyché les multiples volants de sa robe de voile, dégradés du mauve clair au pourpre foncé, légers comme un zéphir sur leur transparent rose.

Poudrée, parfumée, recoiffée, l'ex-sauvageonne redevient à vue d'œil la jeune fille mondaine qu'elle avait cessé d'être le temps d'une mystification !

Son nom?... Eh ! Jacqueline Cathaly !

Celle même que le destin railleur et tout-puissant plaçait sur la route de Roger, et que l'imprudent garçon pensait si bien fuir !

Quelques minutes après, elle frappe à une porte, capitonnée pour amortir les bruits de la maison, au seuil du cabinet de travail.

— Puis-je entrer, mon papa ?

La jolie voix a dépouillé le terrible accent gascon qui a tant amusé le « chauffeur », tout à l'heure, avec la simple robe bleu fané.

— Entre, ma chérie ! Comme te voilà belle, ma Jacotte ! Tu viens te faire admirer?... Non?... Qu'y a-t-il dans ces yeux-là, Mademoiselle ? Que venez-vous quêter chez votre vieux papa ?

Posée comme un oiseau sur l'accoudoir du fauteuil paternel, et les bras noués autour de la tête grise dans un geste d'infinie câlinerie, elle murmure comme une enfant :

— Je ne veux rien, mon papa... je n'ai pas besoin d'argent encore... Maman m'a grondée parce que je venais de me promener en barque, et que je n'ai pas voulu me montrer avec mon vilain sarrau !... Il paraît que ce n'est pas poli, ni même convenable de laisser ainsi tout le monde, et que je suis une sauvage, et que... Enfin, des tas de choses désagréables !

— Et... tu as du chagrin, ma chérie ?

— Je suis ennuyée, là !... Comme si tous ces gens-là venaient pour moi à *la Peuplière* ! Oh ! je sais ce que je dis, va ! Les hommes veulent chasser, et j'ai horreur de ça ! Comment peut-on prendre plaisir à tuer de pauvres bêtes sans défense ?... Si encore on faisait comme toi, qui te promènes toute une journée sans décharger ton fusil, et qui achètes un lièvre ou deux perdreaux à quelque braconnier chargé d'enfants, pour ne pas rentrer bredouille et faire une bonne œuvre en même temps, je comprendrais !...

— Chut ! Ne dévoile pas mes secrets, je te prie !

— Non, va !... Êt les dames ! Ah oui ! les dames ! Pourvu qu'elles changent de toilette trois ou quatre fois le jour et qu'elles potinent à jet continu, ça leur suffit !... « Êt mon régime ! Êt ma migraine ! Êt les robes de Jenny ! Le style de Paquin ! Le chic de Lewis ! Êt mes domestiques !... »

— Jacot, Jacot, tu deviens folle ! s'écrie M. Cathaly qui rit aux larmes des mines de sa fille.

Celle-ci mûme ses réflexions avec un brio étourdissant, une verve caricaturale si juste qu'elle double la moquerie.

— Je n'exagère rien ! scande-t-elle, le doigt levé. Tout ça pour pouvoir dire à la rentrée, à Paris, les uns : « J'ai villégiaturé chez les Cathaly, qui ont une charmante (ou ravissante, au choix !) propriété en Gascogne, et une cuisinière comme on n'en fait plus ! » Et maman : « Nous avons eu le plaisir de garder la comtesse de X... quinze jours, et le baron Un tel une semaine ! »

— Jacotte ! Veux-tu bien être plus respectueuse ?

— Tu ris, mon papa ! Avec ça que je n'ai pas raison ! D'abord, je sais que tu penses comme ta petite !

A ce moment, la majestueuse dame en vert amande entre sans s'annoncer.

— Te voilà donc, petite malheureuse ! Je m'en doutais ! Et vous, Jérôme, vous la soutenez, naturellement ! Ses pires bêtises vous trouvent complice... De quoi ai-je l'air, moi ? Quand mon mari ne chasse pas, il travaille ou il dort ! Ma fille court toute la journée, vêtue comme un souillon, sur un bateau de pêcheur de sable ! Mon fils, le seul qui m'ait secondée jamais, est en Amérique ! Je reste pour amuser mes invités comme je le peux !

— Vous avez le tennis, le terrain de golf, de l'autre côté de l'eau, sans compter les excursions en auto !

M^{me} Cathaly jette un regard olympien sur

l'imprudent qui se permet ainsi de l'interrompre.

— Je vous le demande, que vont penser nos amis? Qu'avez-vous à me reprocher pour agir de cette façon?

Immobile, comme indifférente, Jacotte songe, avec un peu de ressentiment et beaucoup de philosophie :

— Allons bon ! Elle va faire du drame !

En effet, se grisant de ses propres paroles, sa mère reprend, après une pause et un soupir mugissant et pathétique :

— Toi, Jacqueline, n'ai-je pas été bonne mère? Au lieu de te mettre en pension, je t'ai gardée près de moi !

La jeune fille juge inutile de protester. Elle revoit son enfance, confiée à des gouvernantes, puis à des institutrices étrangères qui ne la comprenaient pas; la pension de Boulogne, où on l'envoyait plus tard prendre des cours, milieu cosmopolite et mondain de fillettes élégantes que la mode rassemblait sous la direction d'une Anglaise, pour une éducation très modern style... M^{me} Cathaly s'occupait de sa fille de temps en temps, pour choisir ses robes, ou bien, suivant les rapports de Miss ou de Fraulein, pour des reproches ou des caresses également passionnés.

— Et vous, Jérôme, n'ai-je pas...

— Écoutez, Blanche, vous vous égarez ! Vous avez eu le mérite de faire élever notre fille de la plus originale manière que j'aie jamais vue ! Elle s'est instruite, car elle en

avait le goût, et surtout elle a su conserver sa belle santé physique et morale, ce dont je la félicite !... Elle trouve son plaisir à parcourir seule la Garonne et les cours d'eau qui s'y jettent, pourquoi l'en empêcher ? Sa barque est inélégante, j'en conviens, mais solide et commode pour passer sur les hauts fonds, je m'en suis assuré... De plus, Jacqueline nage comme une anguille et n'a peur de rien : nul accident n'est à redouter !

— Et son costume ?

— J'avoue qu'il est un peu... simplet ! Mais convenable, en somme, et surtout pratique ! Je ne vois pas bien Jacotte faire du « punting », comme vous dites, avec cette jolie robe-là !

— Je devrais savoir que vous êtes toujours avec elle contre moi !... Je n'ai donc qu'à me taire ! dit M^{me} Cathaly, furieuse.

Lorsqu'elle désirait vivement quelque chose, autrefois, elle employait le truc infailible des crises de larmes ; mais l'homme robuste et sain qu'effrayaient ces velléités nerveuses, aux premiers temps de leur mariage, avait fini par s'y accoutumer, et la comédie capricieuse ne servait plus de rien.

Après la sortie théâtrale de sa mère, Jacotte se précipite dans les bras paternels.

— Mon papa, merci ! Je t'aime, parce que c'est toi qui m'aimes le mieux !

— Petite folle ! tu m'étouffes pour me récompenser d'avoir arrangé ton différend ? Il faut être moins sauvage et aider un peu ta maman dans sa tâche de maîtresse de maison... Elle a

raison, c'est ton rôle. Tu as vingt ans...

— Oh ! toi aussi, tu vas me faire la leçon ?

— Avoue que cela ne m'arrive pas souvent, enfant gâtée !

— Cela prouve que je ne le mérite pas, voilà tout !

— Promène-toi tant que tu voudras, le soleil de chez nous te fait du bien et te donne des joues roses pour un an ; seulement, sois plus complaisante !

— Oti ! Je te le promets, là ! Si tu savais comme je suis heureuse, ici ! Je l'adore tant, mon pays ! Et la Garonne, donc ! Tu ne crois pas qu'elle est un peu vivante ?

— Je l'ai cru longtemps comme un article de foi et je le pense parfois encore, ma chérie...

— Comme nous nous comprenons bien ! Allons, il est tard, va mettre ton smoking pour le dîner ; moi, je vais voir si parrain est arrivé, et faire des grâces, puisqu'il le faut !

Ils ont un sourire de complicité malicieuse, et le père obéit comme toujours à sa petite reine !



... Jérôme Cathaly n'a jamais rien su refuser à sa fille. La finesse et la beauté de sa Jacotte le flattent d'une surprise toujours renouvelée.

Certes, il aime son premier-né, Francis, de six ans plus âgé, qui effectue une tournée en

Amérique du Sud pour assurer de nouveaux débouchés à la maison de son père; mais Jacqueline est la souveraine, et il s'occupe davantage de satisfaire ses goûts et ses volontés que ceux de sa femme... certain d'ailleurs que celle-ci n'a pas besoin de lui pour cela!

... Jérôme Cathaly n'a trouvé dans sa « berceuse » d'osier que le sens des affaires, l'intelligence et la volonté; mais une bonne fée veillait sur lui.

En effet, comme il atteignait ses six mois, sa mère fut priée de vouloir bien nourrir de son lait le petit M. Jacques Daugeac, le fils du docteur, qui ne « venait » pas, bien qu'il fût déjà grandet, sa mère étant toujours souffrante...

Les enfants une fois sevrés, Françoise Cathaly, qui s'était attachée à son nourrisson, obtint de le garder et de l'élever avec son fils, sur le flanc du coteau toujours ensoleillé.

En retour des bons soins, M. Daugeac paya au frère de lait de son fils la pension dans le même lycée que lui, les mêmes distractions, les mêmes voyages. De ce fait, Jérôme reçut une éducation et une instruction égales à celles du futur médecin.

Cela aurait pu lui rendre le mauvais service de le déclasser. M. Daugeac le comprit et pensa qu'il avait encore quelque obligation envers le jeune homme. Après son service militaire, il obtint une place pour lui dans une grande maison de vins, à Bercy, où les qualités commerciales de Jérôme Cathaly furent tel-

lement appréciées qu'au bout de dix ans il épousa la fille unique de son patron.

Parti avec fort peu d'argent, il revint à Lamagistère avec une fortune considérable que ses compatriotes exagérèrent encore beaucoup.

Bâti en force, l'œil gris très bon dans sa face sanguine, les cheveux drus et frisés quoique niellés d'argent, il respire la franchise et l'intelligence. C'est avec fierté qu'il déclare : « Je suis *marchand de vins*. » Il en fait presque un titre de noblesse !

Sa simplicité fait le plus piquant des contrastes avec la majesté de sa femme. Cependant, malgré toute sa suffisance d'ex-enfant gâtée, M^{lle} Blanche Noguès avait entendu trop souvent vanter les rares dons de Jérôme pour que M^{me} Cathaly ne s'en souvînt pas quelque peu !

C'est une de ces femmes frivoles et superficielles dont le malheur ou l'adversité peuvent seuls révéler la vraie nature, bonne et dévouée malgré l'apparence.

Pour M^{me} Cathaly, cette heure décisive n'a pas encore sonné !...

... Jacqueline ne s'est jamais bien entendue avec sa mère; toute petite, elle avait déjà senti leurs deux âmes aux antipodes, et elle n'avait pas insisté pour se faire cajoler.

M^{me} Cathaly ne songe pas à s'en affliger. Sa petite fille l'amusait d'abord comme une jolie poupée, originale dans ses paroles comme dans sa figure, et cela lui suffisait; puis les succès de la jeune fille l'ont flattée dans sa vanité naturelle, et elle ne lui en a pas demandé plus.

Jacotte a toujours eu une crinière flamboyante. Ses boucles se tordaient sur ses épaules, pareilles à des flammes, lorsqu'elle était enfant. Maintenant la mode capricieuse, coupant les longues mèches, l'auréole d'or fondu.

— Tu as toujours l'air d'avoir un coup de soleil sur la tête ! remarqua Francis, un jour.

Les yeux de Jacqueline, noirs et brillants, eux aussi pleins de feu, sont « des charbons qui se souviennent d'avoir été des braises », comme a dit un très vieil ami de sa famille, et les quatorze ans de Jacotte recueillirent pieusement ce premier compliment adressé à la « jeune fille ».

Un grain de beauté très foncé, tout au coin de l'œil gauche, lui fait un profil d'une malice intense, que son petit nez droit et sa bouche fine relèvent de distinction.

Il faut toute leur grâce, comme aussi toute l'élégance de sa silhouette souple, pour réaliser ce miracle d'adoucir son éclatante beauté, qui deviendrait si facilement tapageuse.

Et rien que pour ce charmant tour de force, M^{lle} Jacqueline Cathaly mériterait la profonde admiration que lui a vouée son papa !



... *La Peuplière* a l'aspect inattendu, au moins en Gascogne, d'une maison coloniale anglaise.

Quelques mois après la naissance de Jacotte, M. Cathaly chargeait le parrain de sa fille, le D^r Jacques Daugeac, d'acheter à Lamagistère une propriété assez importante : « ... pour que les enfants aient plus tard une maison où accrocher leurs souvenirs, et non cette suite d'appartements dans les quartiers chics de Paris qu'affectionne Blanche. »

Justement, à l'un des bouts du très long village, entre la grand'route et la Garonne, une vaste bâtisse rectangulaire, à deux étages, se trouvait à vendre, ainsi que les trois hectares de terrain plantés de peupliers y attenant.

Jérôme Cathaly, donnant pleins pouvoirs à son frère de lait, lui avait ouvert en même temps un très large crédit.

Depuis longtemps M. Daugeac, qui faisait de la médecine par tradition et, par goût, de la peinture, avait remarqué la situation exceptionnelle de cette maison. Certes, elle était d'une indigence de lignes à faire pleurer un artiste, mais sa simplicité même appelait des embellissements.

La façade sur la route, si terne et grise,

pourrait se déguiser de fleurs... Il en est qui poussent si vite ! Des clématites bleues, par exemple... Et un rosier soufre mêlerait plus tard ses rameaux épineux à leurs lianes flexibles.

La porte massive au-dessus de ses trois marches raides : il suffirait d'un large perron sans rampe, étalant sa blancheur en demi-lune devant elle et d'un bon coup de tripoli sur l'anneau de cuivre pour lui donner du caractère.

Le jardin banal, étriqué, clos d'un mur bas surmonté d'une grille tordue, se transformerait avec avantage en une pelouse épaisse traversée d'une allée menant au grand portail de bois brun à barreaux carrés pareils à ceux qui remplaceraient la vilaine grille au-dessus du mur recrépi.

Êt le côté qui regarde la Garonne, pourquoi s'obstiner à le sacrifier, quand un ravalement sérieux pourrait faire disparaître ses coulées d'humidité, quand de larges baies arrondies élargiraient les fenêtres étroites, des baies vitrées qui seraient des portes ouvrant sous une véranda qui donnerait sur le parc, au rez-de-chaussée, et qui formerait terrasse au premier étage. Là aussi grimperaient des fleurs, enlaçant les piliers de briques roses, mêlées au feuillage rouge et jaune d'une vigne vierge...

Ces peupliers encombrants, si on les arrachait ? quelques-uns, du moins, les plus gros, qui sont en même temps les plus près de la maison.

Sans compter que le produit de leur vente compenserait l'aménagement du jardin !

Parmi les autres, à une trentaine de mètres garnis par une pelouse, on disperserait des fleurs qui aiment le sable et l'ombre, des chrysanthèmes rouillés, des dahlias emphatiques, des pivoinés de Chine, et ces minuscules iris bleu et or, qui s'épanouissent en coupe entre leurs feuilles blanches et vertes, sans arracher les jolis colchiques mauves se cachant dans l'herbe...

On ouvrirait, en outre, une très large allée, conduisant à la plage de sable fin sur le fleuve, sans doute à un kiosque vermillonné, probablement à un gracieux embarcadère...

... Sur le papier, le banal logis ressemblait, par retouches successives, au rêve du parrain de Jacqueline.

Il était assez satisfait, mais, plus encore par plaisir que pour terminer sa tâche, il voulait encore organiser l'aménagement intérieur de la maison.

La division des pièces était aussi très simple; un couloir assez large s'étendait entre elles sur toute la longueur de la bâtisse, aussi bien en bas qu'aux deux étages, ce qui donnait à l'ensemble l'aspect d'un couvent.

Jacques Daugeac abattait en esprit quelques cloisons, de manière à créer un vaste hall au rez-de-chaussée, dans un coin duquel un escalier à belle rampe luirait de son bois ciré; des boiseries lustrées habilleraient les murs, et les portes donnant sur les différentes pièces,

salons ou salle à manger, ne comporteraient pas de battants...

Il faudrait des meubles simples de lignes et de matière solide, qui ne craignent ni la poussière, ni la boue toujours possibles dans une entrée.

Comme couleurs, tous les tons de bruns et de roux qui s'harmoniseraient si bien avec le chêne sombre ou le noyer veiné...

Plusieurs jours durant, l'architecte improvisé travaillait ses esquisses, et, les grandes aquarelles à peine sèches, elles partaient pour Paris, où elles soulevaient l'enthousiasme de M^{me} Cathaly, ravie de pouvoir jouer à la châtelaine, et l'étonnement de son mari, qui ne se rappelait pas du tout cette *Peuplière-là* !

La laconique question du docteur : « Vous plaît-elle ainsi ? » recevait la meilleure des réponses par télégramme : « Achète immédiatement. »

Six mois après, le chef-d'œuvre de Jacques Daugeac était achevé. Juillet amenait les Parisiens à Lamagistère, et le plaisir d'avoir sa filleule Jacotte jusqu'à l'automne auprès de lui récompensait amplement l'architecte-pay-sagiste de ses efforts.

Ce vieux garçon déjà maniaque se laissait avec bonheur tyranniser par la toute petite Jacqueline. Elle suffisait à remplir sa vie, l'empêchait de s'enliser petit à petit dans l'égoïsme.

— Au moins, je saurai à qui léguer le bien de mes parents, quand le temps viendra ! songait-il, tout en la contemplant avec adoration

durant qu'elle suçait longuement un chien de caoutchouc tout rongé, dans son berceau, sous les arbres.

En attendant, nul ne la gâtait plus que lui. Ce parrain partageait sans doute avec les marraines-fées d'autrefois le don surnaturel de diriger l'avenir de sa filleule, car, dans le milieu à la fois positif et frivole où sa destinée la faisait évoluer, il réussissait à faire de Jacotte un petit être délicieusement à part, épris de rêve en même temps que d'action, capable du plus grand courage et de la plus exquise délicatesse, et muni d'une instruction assez solide pour pouvoir tirer de son propre fonds la « substantifique moelle » dont parle Rabelais.

Il pouvait se dire à bon droit que la fillette devait son goût de l'étude aux longues vacances passées en Gascogne, et surtout aux promenades en pleins champs, durant lesquelles lui, Jacques Daugeac, serrant sa main dans la sienne, racontait la nature, expliquait la vie de la terre et les quatre âges des arbres, nommait les plantes et les étoiles, et parfois récitait, d'une voix qui n'était pas tout à fait celle de chaque jour, des mots merveilleux qui étaient toute la poésie...

A dix ans, grâce à son parrain, Jacqueline connaissait déjà les plus beaux chants des *Georgiques* !...

... Dans sa chambre où la crudité de sa robe vert jade exalte la candeur mousseuse des tulles légers, allongée sur le tapis, M^{lle} Cathaly se perd dans la contemplation de journaux sportifs empruntés au chauffeur de son père, ce matin.

Elle a pris la précaution de donner un tour de clé, pour éviter toute surprise, et s'affaire dans des recherches minutieuses, des comparaisons à l'aide de la loupe, rouge comme on l'est lorsqu'on lit un livre interdit.

... Circuit du Mans... Coupe des vingt-quatre heures... Yarga-Florio... La côte de Gaillon... Linas-Montlhéry...

Des autos semblent surgir des pages, au départ, à l'arrivée, en course, ennuagées de poussière, couvertes de fleurs ou striées de bandes par la vitesse trop grande qui brouille les photos... Rien que des autos...

Et tout à fait en dessous de la pile, comme si elle se cachait, la couverture d'un *Miroir des Sports* sur laquelle un grand jeune homme enmaillotté de cuir sourit, tenant un irish-terrier contre sa joue...

C'est... tout à fait celle qu'elle désirait.

Jacotte se relève sur un coude et s'hypnotise sur le portrait. Elle le fixe au point de

le voir s'animer bientôt et prendre vie. Le chien frétille et veut venir la caresser; mais, au moment où elle essaie de tendre ses bras pour le prendre, la vision s'évanouit, tandis que bouge le papier miroitant du journal...

— N'ai-je pas été trop loin? se demande-t-elle, plongée dans de graves réflexions. Bah! les Parisiens ne connaissent pas les Gascons! Si j'ai été trop « opéra-comique », il ne s'en sera pas aperçu! Mon accent est nature, je le sais, et j'ai imité de mon mieux les tournures de phrases locales. Pour mon allure, je n'ai pas osé la vulgariser. Quand on s'engage dans cette voie, il est difficile de doser ses effets...

Elle sourit au souvenir de l'amusante conversation où presque chaque parole avait un sens double!

— J'ai promis d'aller le rejoindre aujourd'hui. N'est-ce pas manquer de fierté? C'est un jeu qui peut devenir dangereux que j'ai entrepris hier... J'aime le danger, c'est vrai, et ce n'est pas ce casse-cou qui pourrait me le reprocher!... Après tout, j'ai bien le droit de m'amuser un peu! Ne s'est-il pas moqué de moi le premier?

Les yeux verts pleins de malice reviennent d'une façon gênante dans ses pensées.

Pour leur échapper, Jacqueline se lève avec une souplesse de chat et, jupe pincée, elle esquisse un pas de fox-trott à travers la chambre jonchée de revues.

... Alfred, le chauffeur de la maison, adore Mademoiselle, comme tous les domestiques,

d'ailleurs, qui préféreraient avoir affaire à elle qu'à Madame, « car Mademoiselle, au moins, sait toujours ce qu'elle veut, et on est tranquille ! »

Pourtant la demande récente l'a étonné, s'il n'en a laissé rien voir en lui remettant la liasse de journaux qui constitue son musée.

Et, faut-il l'avouer ? lorsque la femme de chambre lui a rendu le paquet, ficelé de rose tel qu'il l'avait donné, un soupçon lui est venu, et sitôt au garage il a défait la ficelle pour bien s'assurer que rien ne manquait.

Non, rien, heureusement !

... Parce que Jacotte s'est rappelé, soudain, que son frère Francis est aussi abonné, duoique en voyage, au *Miroir des Sports* !...

— Seigneur ! prie Jacqueline, épargnez-moi la fête Henri IV de Nérac ! Je suis prête à faire un sacrifice pour cela... Lequel ?... Donnerai-je vingt francs quand j'aurai fini de faire la quête à la grand'messe, demain ?... Mettrai-je ma robe rouge et blanche, qui me va si mal et que je voulais jeter ?... Jouerai-je au tennis de bonne grâce avec cette mazette de Philibert Deslanes ?... Je vous promets tout cela, mon Dieu, en échange de cette fête de Fleurette où je ne *peux* pas aller !

... Jacotte a gardé de son enfance abandon-

née aux mains mercenaires l'habitude de confier chaque soir au Bon Dieu ses petits chagrins ou ses grands projets, avec une foi très sincère et une confiance absolue, après sa prière.

Elle ne pense pas offenser Dieu, ce faisant; comment le croirait-elle? N'agit-elle pas avec Lui comme le font les jeunes filles avec les plus tendres des mamans?

— J'ai essayé de contenter ma mère en me pliant aux corvées mondaines que je déteste, surtout à la campagne. Mais, pour cette promenade, je céderais si volontiers ma place à Françonnette, qui en serait enchantée, bien sûr... Aidez-moi à trouver un moyen, mon Dieu, ou, du moins, faites que réussisse celui que j'inventerai!

Jacqueline se glisse au lit, la conscience en paix. Elle pense tout naturellement à cette Françonnette qu'elle vient d'évoquer.

C'est sa cousine, puisque sa grand'mère paternelle, Marie Nadal, et Françoise Cathaly étaient sœurs. Elle vit toute l'année près de cette « ménine » (1) non loin de Lamagistère, car sa mère est morte, et son père, fonctionnaire à Bordeaux, s'est remarié.

Elle n'est pas très heureuse, sans aucune distraction et presque sans amies. Durant les vacances, les Cathaly s'occupent d'elle et l'attirent chez eux, car elle est du même âge que Jacotte, et douce, aimable et jolie.

— Si je trouve un truc pour me dispenser

(1) Grand'mère.

de la balade, elle me remplacera très avantageusement. Elle nous a raconté la légende de *Fleurette*, l'autre soir, avec beaucoup de charme et... presque trop d'émotion ! Ses joues rosées — elle a un teint d'églantine, Françolette ! — en devenaient toutes blanches, et ses yeux étaient deux saphirs mouillés !

Jusqu'au dernier moment, elle aurait pu se sauver en redressant sa tête, mais elle a préféré mourir dans la fontaine, avec des fleurs plein les mains, parce que son cœur était brisé !

— Ah ! ça ! ma mie Françon ! comme dit la ménine, prendrais-tu cette antique aventure au tragique ? Il faudra que je m'informe si tu as rencontré, toi aussi, le galant roy Henry !

Et Jacqueline finit par s'endormir, faisant des rêves fous !

... En attendant le déjeuner, après la messe, une conversation très sérieuse est tenue sous la véranda.

On entend les cris de la jeune bande, que le soleil n'empêche pas de gesticuler sur le court de tennis voisin ; mais cela ne gêne pas pour causer le vieux M. Destanes, — qui écrit son nom en un mot, ma chère, quoique ayant droit à la particule ! — M^{me} d'Anster, Sud-Américaine dont la fille qui vient de se marier est une amie de Jacqueline, et M^{me} Cathaly.

Jacotte arrive à l'entrée du hall juste comme on prononce son nom. D'instinct, elle s'immobilise.

— Oui, Jacqueline est nerveuse, ces jours-ci. Vous savez, les jeunes filles... dit sa mère.

— Vingt ans ! soupire M. Desjanes, les yeux levés au ciel. Toute la fraîcheur, et toute l'ardeur sourde du printemps de la vie !

— Pardonnez-moi, chère amie, si je suis indiscrete, mais votre fille n'a-t-elle laissé à Paris aucun projet en suspens... qui lui tñt au cœur ?

M^{me} Cathaly prend un air fin et un sourire supérieur qui inspirent immédiatement à sa fille la très irrespectueuse envie de l'étrangler, cependant que M^{me} d'Anster continue de mener son enquête.

— Certaines expressions de physionomie ne trompent guère une maman, comme moi ! Et votre Jacqueline est si délicieuse que...

— La peste soit de la curieuse ! Que veut-elle dire, cette horreur de vieille ? pense Jacotte qui, la veille encore, aimait tant la mère de son amie Monica ! Comme on change vite d'avis !... Ah ! ça ! mais, que dit maman ?

— M^{me} Tricalan, une excellente relation dont j'ai dû vous parler, était bien férue de marier Jackie, ce printemps ; mais elle a compris, je crois, que ma fille est trop heureuse avec nous pour se presser de changer son sort !

A la bonne heure ! Ceci rachète la réponse imprudente et ce diminutif anglais que la jeune chauvine abhorre. C'est égal, elle a eu peur !

Pour couper court à l'entretien, elle s'éloigne sur la pointe du pied, attrapé sa raquette sur une table et s'élance en bondissant.

Son irruption joyeuse confirme immédiatement l'assertion de sa mère. Non ! Cette folle petite sportive ne pense pas encore au mariage !

A-t-elle mal calculé son élan? Elle est pourtant si lesté! Elle manque une des marches qu'elle voulait franchir d'un saut, et roule à terre, avec un petit cri.

Ariel, le flegmatique lévrier de M^{me} Cathaly, sursaute et court vers elle en aboyant sur un mode suraigu qui tord les nerfs.

Tout le monde se précipite après lui, et, dolente, écartant de la main ses boucles sur ses yeux, elle les attend pour se relever.

— Jacqueline! ma pauvre mignonne, êtes-vous blessée? dit M^{me} d'Anster en la prenant dans ses bras.

Sa mère tamponne sa figure moite, et M. Deslanes, gesticulant au grand dommage de la mèche calamistrée qu'il « ramène » consciencieusement, appelle avec désespoir son neveu Philibert.

— Il l'emportera comme une plume, ma chère amie!

Jacotte sourit plaintivement de l'effroi de son vieil admirateur.

— Ce n'est rien, je crois... murmure-t-elle.

— Appuie-toi sur moi pour rentrer... Mais tu boîtes? Tu t'es fait bien mal?

— Un peu, maman...

On l'assied sur un fauteuil avec des précautions très grandes, comme un joli bibelot que l'on craint de casser. M^{me} Cathaly s'énervé, et son amie s'apitoie sur l'intéressante « accidentée », cependant qu'une grande jeune fille accourt, retenant à pleines bras un énorme ignon croulant sur sa nuque.

— Je savais bien qu'on avait crié ! Qu'y a-t-il, chérie ?

Jacqueline reprend ses esprits avec une promptitude rassurante.

— Je suis tombée sottement ! Mais il n'y a rien de cassé ! Je suis en caoutchouc, Françonnette !

— Quel dommage, mon pauvre loup ! Te voilà bouleversée ! Tu ne vas pas pouvoir venir avec nous à Nérac, cet après-midi !

— Je lui tiendrai compagnie, ma cousine !

Veine ! Maman ne renonce pas à son projet ! Mais l'empressement de Françonnette pourrait tout gâter.

— Pas du tout ! Je n'ai pas besoin d'infirmière ! Et puis, qui donc traduirait les discours ou les vers patois aux profanes, si tu restais avec moi ?

Les beaux yeux bleus fixent alternativement ceux de Jacotte et ceux de sa mère, indécis, presque peînés.

La pseudo-blessée attire sa cousine par le cou pour se faire pardonner son refus.

— Toujours gentille, Françon ! Mais je ne veux pas te priver d'un plaisir... Du reste, ce n'est rien ! Voyez plutôt ! dit-elle, relevant sa jupe courte sur son genou à peine écorché, sans souci de M. Deslanes, qui détourne pudiquement les yeux !...

... Jacqueline reste seule à la maison après le départ des invités en auto.

On l'a laissée sur une chaise longue, avec des livres et des fleurs, et Ariel à ses côtés,

endormi béatement sur le tapis; elle a déclaré qu'elle avait la tête lourde, et qu'un peu de sommeil lui ferait grand bien; mais, comme elle a déjeuné avec son appétit coutumier, son père lui-même est parti sans inquiétude.

Après un temps raisonnable, passé à écrire à la vagabonde Monica, qui promène son bonheur dans son pays d'Argentine, temps destiné à s'assurer que nul retour intempestif ne se produira, Jacotte retrouve comme par enchantement son habituelle agilité.

Elle va gaiement enfermer le noble *Ariel* au chenil, en compagnie de trois ou quatre bruyants setters et d'un briard ébouriffé, puis grimpe à sa chambre quatre à quatre.

Et un moment après, la silhouette bleue de la paysanne qu'elle était la veille traverse la pelouse en trois sauts, se faufile entre les peupliers pressés et détache sa barque rustique du bel embarcadère, pour aller retrouver celui qui l'attend dans sa hutte au bord de l'eau...

III

— Mon père est vigneron, dit Jacotte à Roger en se promenant sur la grève, le long de la Garonne. Dans le pays, d'ailleurs, on n'a pas le choix : on « fait » la vigne ou le sable !

— Le sable ?

— Oui. Ça se vend bien, vous savez ? Mais comme une drague est assez chère, tout le monde ne peut la payer, alors on se contente de ramasser les cailloux du bord au lieu d'aller pêcher le sable au fond de l'eau... Notre maison est construite avec ces pierres, que mon grand-père a lui-même portées. Vous ne pouvez la voir, même en vous approchant bien, car elle est sur les pentes du coteau... au bord de cette route, là-bas, qui grimpe à Clermont.

— Elle doit être agréable !

— Elle est toute petite et blanche, avec des roses trémières très hautes contre les murs, et du pourpier par terre, parce que c'est la seule fleur qui veuille « venir » sans qu'on la soigne,

au soleil. Au printemps, il y a des lavandes, et du chèvrefeuille plein la haie.

— Ma... chambre à moi est située dans une rue très noire, tout en haut d'un grand bâtiment sale, à Paris.

Il se donne beaucoup de mal pour inventer un logis qui réponde à sa situation de « chauffeur », tandis que Jacotte décrit tout simplement la maison de sa grand'mère, que par pitié filiale M. Cathaly a tenu à conserver après sa mort.

— Connaissez-vous Paris? dit Roger.

— Un peu. J'y ai des parents qui m'ont invitée l'an dernier... Je dois y revenir bientôt. Qui sait, peut-être que l'on se rencontrera, quand on y pensera le moins, un jour ou l'autre?

— Peut-être, en effet, quoique je sois très occupé...

Le jeune homme a l'air gêné, ce qui divertit infiniment sa compagne; mais, quelques minutes après, c'est son tour d'être embarrassée!

Roger s'est mis à l'eau, sautant comme une grenouille pour suivre les conseils prudents de Jacotte qui connaît la trahison des fonds; il est à peine éloigné de quelques brasses qu'il voit arriver très vite un maillot noir.

— Comment! vous nagez le *crawl*?

— Le quoi? fait l'étourdie, toute rouge, en relevant sa tête mouillée. Ici, nous disons « à la chien »!

— C'est infiniment plus pittoresque! Mais je ne vous connaissais pas ce talent!

— Nous autres, riverains, nous participons

trop à la vie de la Garonne pour ignorer les finesses de la natation !

Il est stupéfait de ce langage, inattendu dans une bouche de paysanne. Jacotte a dû recevoir une certaine éducation, tout en conservant sa saveur primesautière de sauvageonne...

... Jacotte et Roger rament avec vigueur pour réagir après le bain; ils remontent le courant pendant plusieurs centaines de mètres et arrivent jusque sous le pont de pierre, où passent deux petits cavaliers vêtus de blanc.

— Les jolis pages ! s'exclame le jeune homme, charmé.

— Sylvaine et Janot ! dit la petite villageoise en rougissant. Ce sont M^{lle} et M. Lambret de Toursiac, explique-t-elle, avec le souci de garder le « ton ».

— Ils vous connaissent ? Voyez, ils vous font des signes !

— Oui : ils m'ont vue chez ma cousine, qui habite près de leur château. *Adicias !* (1) crie-t-elle, agitant son mouchoir très haut.

Deux saluts pareils lui répondent, et les chevaux sont mis au trot enlevé. Roger rit du regard dont Jacotte les suit.

— Vous craignez que ces charmants enfants dénoncent notre promenade, n'est-ce pas ?

— Oh ! non ! Vous pensez bien que je ne les intéresse pas assez ! dit-elle avec malice, sachant bien d'ailleurs que M^{lle} Cathaly est insoupçonnable pour les petits Lambret. S'ils racontent

(1) *Adicias* ! Salut gascon, qui sert aussi bien pour les arrivées que pour les départs.

leur rencontre à Françonette, la *Peuplière* a assez de jeunes invités capables de l'escorter sur l'eau pour que sa cousine ne s'étonne pas.

Une semaine a passé depuis l'arrivée du campeur. Chaque jour, la plage au bord de l'Arratz voit arriver la longue barque plate de Jacotte.

Roger s'est pris au charme de son flirt rustique, et les heures s'écoulaient sans qu'il ait la pensée de reprendre le cours de sa randonnée.

La hutte est devenue méconnaissable; des lianes de climats sauvages, cueillies en fruits tout hérissés, comme des pores-épics minuscules, font un auvent à l'entrée, disposé sur des ficelles tendues; elles se sont ouvertes toutes ensemble, une fois sèches, pour faire à Roger la surprise de leur beauté floconneuse et légère ainsi que de la neige en branches ou des houppettes pour fées...

Une étroite claie de roseaux tressés fait office d'étagère et soutient la batterie de cuisine en aluminium brillant, fourbi au sable chaque jour.

C'est Jacotte, qui prend au sérieux sa personnalité fictive de « ménagère villageoise » et tient à jouer en conscience le rôle qu'elle a choisi, qui a présidé à ces arrangements.

Mais Roger, qui donne plus d'une entorse à son personnage de « chauffeur », a découvert lui-même le « garage » !

C'est une toute petite crique, entre deux saules, dont la rive effritée permet de mettre le canoë à l'abri de tout risque, grâce à une perche en travers; cela évite d'être entraîné

par le courant rapide et laisse toujours le bateau prêt à partir.

Le jeune homme se donne pour excuse de son trop long arrêt que le pays gascon gagne à être connu, et qu'aussi bien cette excursion nautique ne se renouvellera pas.

... L'intimité de Roger et de Jacotte fait des progrès surprenants. Ils se doutent bien que les gens dont ils ont voulu prendre la figure ne font pas beaucoup de cérémonies entre eux, et, par souci de vraisemblance, ils ont peut-être exagéré !

Quoi qu'il en soit, les formules « Monsieur, Mademoiselle » ont disparu de leurs causeries presque sans qu'ils s'en soient aperçus !...

... Parfois, le soir, dans le salon brillamment éclairé de la *Peuplière*, alors que Jacqueline fait un peu de musique à la prière des invités, elle se demande avec quelque appréhension :

— Où ce jeu me mènera-t-il?... Au fond, ce changement d'ambiance si brusque ne manque pas de piquant !

— A quelle belle histoire pensez-vous, Mademoiselle ? demande M. Deslandes, en voyant le sourire malicieux qui fronce ses lèvres fraîches.

— Ce n'est pas un conte, mais un souvenir... très vague, d'ailleurs ! répond la jeune fille qui se remet à son clavier avec une ardeur renouvelée.

Elle vient tout simplement de se dire :

— Il sera furieux quand il me reverra, cet hiver !

Il s'agit naturellement de Roger...

Et la valse de Chopin — pour M^{me} d'Anster — ou le tango de José Padilla — pour faire danser la jeunesse — emporte entre ses accords l'image des yeux couleur de bronze antique.

... Quelles jolies excursions on peut faire, en prenant la Garonne comme chemin et Jacotte pour guide ! La veille, on arrête l'itinéraire, on convient de l'heure et du rendez-vous, lorsque des rencontres importunes sont à redouter.

On part de très bon matin, quand la rosée scintille à la pointe des herbes, dans la barque étroite qui passe partout, pour remonter quelque'un de ces petits cours d'eau, si terribles en temps de crue; on cause, on rit, on muserde...

Mais on ne descend pas, sinon pour cueillir mûres et noisettes, à cause du costume sommaire de Roger !

D'autres jours, bien plus rarement, le jeune homme est prévenu d'avoir à « s'habiller comme tout le monde » pour visiter un coin particulièrement intéressant. Pour cela, Jacotte juge bon de faire un peu toilette, elle aussi, et arbore une grande capeline blanche sur une robe de linon rose vif.

Malgré les instances de son ami qui s'ennuie parfois, loin de sa lumineuse personne, elle ne consent pas à venir auprès de lui plus d'une fois dans la journée.

— Soyez raisonnable, Roger ! Je suis très, très occupée, chez moi ! Que dirait maman si je lui laissais toute la besogne à faire ! dit-elle,

l'air fâché, tandis que se dessinent, pour elle seule, les détails inattendus de cette « besogne » : tennis, courses en auto, musique, golf, thés...

Chose étrange, le jeune homme n'a jamais demandé à Jacotte son véritable nom; même il n'a pas voulu la suivre de loin, comme cela lui était si facile, afin de connaître un peu sa famille et sa maison.

Du reste, il ne fait qu'imiter sa réserve, car elle ne semble pas se soucier beaucoup des antécédents de son camarade, et elle répond avec une apparente franchise aux rares questions qu'il lui pose, mais se montre très secrète — et pour cause ! — sur tout ce qui la concerne personnellement.

Dans sa discrétion, Roger obéit à un sentiment complexe. Cette batelière dont il ne sait que le prénom, après avoir délicieusement complété l'imprévu de son mois d'aventures, finit par concrétiser pour lui tout le charme de la belle vallée qu'il explore en sa compagnie.

Plus tard, la silhouette, harmonieuse dans le simple sarrau, et la tête rousse reviendront hanter pour lui les paysages gascons, sur le fond mouvant des peupliers, sous le ciel d'un bleu profond qui s'adoucit aux approches de l'automne.

A la fois séduit par la candeur drôle de son flirt, et trop honnête pour tenter de le pousser plus loin, Roger, qui sait que cela doit se terminer avec les vacances, préfère conserver ainsi le souvenir très pur et un peu troublant de

ses relations d'amitié avec une petite villageoise dont il ne veut connaître que le joli sourire et les grands yeux noirs...



... Ce jour est celui d'une sortie de gala ! Robe rose et costume de sport s'embarquent dans le canoë, choisi comme plus élégant que le bateau plat.

— Nous irons à Auvillars, et vous verrez ! a décidé Jacotte, la veille, sur un ton plein de mystérieuses promesses.

Copain vient se nicher sur les genoux de la jeune fille et ne tarde pas à s'endormir, la truffe froide de son nez noir blottie au creux du coude nacré.

Tout en pagayant, Roger cause... puisqu'il n'ose pas siffler tout le temps, en si charmante compagnie !

— Vers quel infâme trou me conduisez-vous, ô Jacotte, nymphe garonnaise ! dit-il, se sentant devenir lyrique, aujourd'hui.

— Pour un trou, c'est bien haut perché ! La terrasse domine tout le pays !

— Un nid d'aigles, alors, comme Saint-Loup ?

— Non, c'est plutôt la retraite sûre d'un groupe de marchands. Saint-Loup est plus rude ; il évoque l'idée d'un repaire de brigands, n'est-ce pas ? Je les vois très bien arrêter les

diligences, sur les routes, puis remonter à bride abattue vers leur citadelle...

— Jacotte, vous me surprenez ! Seriez-vous savante, par hasard ?

— Ne vous moquez pas de moi ! Pour être paysanne, on n'est pas forcée de rester sans instruction ! Du reste, la mienne est très médiocre, quoique mon parrain le docteur s'en soit beaucoup occupé...

Elle ajoute, par scrupule, avec un regard de côté :

— Je parle mal, je le sais : les gens de mon pays sont brouillés avec la grammaire ; mais je me surveille tant que je peux !

Roger sourit. La petite batelière surveille aussi son accent, elle essaie visiblement de copier celui de son compagnon, avec des discordances bien divertissantes !

Ils passent sous le pont de briques et de grès roses, dont les piles sont percées de voûtes où nichent des oiseaux. Les régiments de peupliers attendent toujours leur général, l'arme au pied. Là-bas se profile la membrure légère d'une passerelle.

— Encore un effort, et nous serons rendus ! Nous garerons le canoë dans le port... C'est un nom bien ambitieux, à présent, car, s'il a eu de l'importance, on l'a laissé ensabler depuis que le commerce fluvial est interrompu.

— J'ai remarqué cela quand je descendais, l'autre jour. Le rivage avait l'air d'être en verre pilé, sous le soleil !

Comme le courant est nul sur la berge, pro-

tégée par les oanes de cailloux qui tracent un chenal au milieu de la Garonne, les jeunes gens se contentent d'affaler leur esquif sur le bord, et de jeter son câble d'attache tout du long sur les pierres. Et Roger enlève Jacotte dans ses bras pour la débarquer, afin qu'elle ne mouille pas ses petits souliers blancs.

Durant qu'ils montent les degrés du quai, Copain lie connaissance avec un affreux chien jaune. Son maître le siffle pour le rappeler, et il module les premières mesures d'un fox-trott, tout en rejoignant sa compagne.

— Quelle manie vous avez là, Roger ! gronde Jacotte.

— Hélas ! je n'ai jamais pu m'en corriger ! soupire-t-il d'un ton tragique. Mon père a essayé de tout pour cela, sans succès ! Je suis obstiné, d'ailleurs, autant qu'il l'était lui-même... Je suis complètement orphelin, et je n'ai plus aucune famille...

— Vraiment ? Pauvre garçon ! dit spontanément Jacotte, qui oublie son courroux factice, en lui prenant la main.

— J'ai des amis très chers, mais ils ne remplacent pas un foyer... Je suis bien seul...

— Je comprends... murmure-t-elle, pensive, en lâchant ses longs doigts souples, « faits pour conduire », comme lui disait Pierre Movals, en parlant avec enthousiasme de son « vieux Roger ».

Cependant le chemin monte et tourne, appuyé contre la colline où dégringolent arbres et buis-

sons. L'usine à chaux est dépassée, mais le bruit sourd de ses machines poursuit encore les promeneurs.

Ils atteignent les premières maisons d'Auvillars.

— Attendez ! propose Jacotte. Prenons ce sentier, je veux vous montrer Lamagistère et Clermont.

Entre deux parois tapissées de cerfeuil, il coule comme un ruisseau de pierres; mais quelle récompense après la pénible montée !

Sous deux pins parasols en dôme une sorte de terre-plein naturel s'étend, couvert d'aiguilles glissantes et coupé net sur le vide.

En bas, la vallée semble appartenir à un autre monde et se prélasser au soleil. Des villages la tachètent de leurs toits fauves et de leurs murs blancs. Les coteaux d'en face prennent des tons roses et acajou...

L'air bleu danse comme une flamme à cause du sol surchauffé...

... Jamais Roger n'oubliera cette vision, ni les mains jointes de Jacotte, ni son bras à lui, passé par crainte du vertige autour des épaules de son amie...

Ils redescendent, muets, devancés par *Copain* qui boule sur les pierrailles détachées par sa course.

La rue principale d'Auvillars est tout à fait banale; mais, laissant à droite les allées dont les habitants sont tellement fiers, si on passe sous le vieux beffroi de l'horloge, posé comme un chevalier sur ses deux arches, on pénètre

aussitôt dans l'enchantement médiéval du bourg.

Des maisons très ornées surplombant les cornières basses, traditionnelles à toute la Gascogne, restes peut-être des souks maures, entourent une place qui réalise mal la prétention d'être carrée. Les meneaux de pierre grise qui croisent les fenêtres, les mascarons bien sculptés, les larges dalles, les belles portes, les murs épais évoquent tout de suite l'existence libre et riche des marchands d'autrefois, écoulée tout entière entre la halle ronde, à demi-souterraine, couverte de tuiles vieilles, et conservant encore les anciennes mesures de fer, à pivot scellé dans le sol, — l'église cossue, entourée de son cimetière bien sage, — et le port...

Une rue tortueuse amène les jeunes gens sur la terrasse plantée de marronniers en quinconces; sur le pas des portes des femmes tricotent en bavardant, et des enfants jouent bruyamment.

— Donnez-moi la main, et fermez les yeux ! dit Jacotte, sous la rouille des branches.

Elle attire son obéissant camarade jusqu'au près du mur de briques, le place convenablement, et commande :

— Là ! Regardez, à présent !

Toute la vallée se donne à leur admiration, avec ses routes blanches, ses champs, son fleuve luisant.

— Voyez les illôts : on dirait du velours côtelé !

— Qu'est-ce que les illôts, Jacotte ?

— On appelle ainsi les terrains, en bordure de la Garonne, plantés de peupliers. C'est un terme patois, je suppose. Comment les trouvez-vous?

— Ces arbres ont noble allure...

— C'est la figure caractéristique de mon pays que je vous offre ici ! Prenez le ciel clair, plein de lumière ! Prenez les peupliers qui la lui renvoient, les lointains mauves ! Et tenez ! Voilà la cime argentée des Pyrénées, là-bas !

— Quel beau cadeau, petite amie !

— Dans un mois, je vous donnerais une campagne en or !

— La féerie de l'automne va commencer, en effet ; mais je serai parti, Jacotte !

Un peu méchamment, il souhaite lui faire de la peine, souffler sur sa joie pour l'éteindre. Mais la jeune fille n'entend rien, grisée de soleil et d'enthousiasme.

— Je voudrais vous les montrer au printemps, surtout, avec leurs jeunes feuilles roses, jaunes, turquoise ! Tenez, vous pouvez avoir vu les yeux des violettes dans l'herbe et l'aubépine dans les haies : vous qui n'avez pas vu nos illôts par un matin d'avril, vous ignorez la vraie couleur du renouveau !

Roger sourit avec une surprise amusée :

— Quelle passion vous mettez dans vos paroles, petit poète !

Jacotte rougit violemment comme chaque fois qu'elle se laisse emporter par sa véritable nature, si ardente et si fine ! Mais elle se

reprend, et elle entraîne bien vite le jeune homme.

— Moqueur ! C'est que je l'aime, ma Gascogne !... A présent, venez voir le viaduc et le ravin, et dépêchons-nous !

... Le viaduc, à un kilomètre du village, étage ses arches, — une, trois et sept, — depuis le fond d'un gouffre plein d'ombre verte et de chants de cigales, jusqu'au Chemin des Co-teaux. Tout au fond serpente un ruisseaulet d'aspect paisible, qui devient un torrent furieux dès les premières pluies. Cinq ou six bouleaux blêmes et minces montent d'un jet dru vers le jour, et leurs têtes légères dépassent le parapet de pierres grisâtres.

Un chemin délicieux, bordé de prunelliers où les fruits bleussent et de ronciers couverts de mûres, conduit à l'embouchure du Riou-Prihou, à travers une débandade de fleurs : ombelles roses, scabieuses mauves, marjolaines et menthes d'eau emmaillotées de coton blanc.

Un vieux petit pont, tout rongé de mousses et de lichens, ouvre sa gueule noire qui bave de longs filets de lierre jusqu'à la vase verte qui se dore au soleil. Pour le traverser, il faut s'armer de courage et de patience, car des orties entravent les pas.

Mais de l'autre côté, entre la Garonne et le penchant raide de la colline, s'étend le plus délicieusement inattendu des bosquets !

Acacias, hêtres, érables s'y mélangent aux saules et aux aulnes. La vive lumière de l'été

finissant y est tamisée par les feuilles légères, et l'eau éclatante ne se voit qu'à travers des colonnades de troncs. Cela sent la fougère et la menthe.

Jacotte a un rire de triomphe.

— Hein? Regrettez-vous votre promenade? Cet arbre renversé va nous servir de banc...

— Je suis étonné d'une telle diversité de paysages réunis dans quelques lieues carrées!

— Il ne faut pas se fier à l'apparence première de la Gascogne! Je ne sais pas si les autres contrées sont aussi cachottières qu'elle, mais elle entend à merveille à vous ménager des surprises!

— Vous aussi, Jacotte!

— Je suis Gasconne, mon cher!

Le jeune homme sourit de sa mine supérieure, sans se douter combien sa remarque était profonde et vraie!...

... Après un long repos bien gagné par leur marche en pleine chaleur, les jeunes gens reprennent le chemin du retour, sous les platanes pommelés.

Jacotte est sérieuse, malgré toutes les agaceries de Copain, qui lui a voué une adoration sans bornes, manifestée par des amitiés exubérantes et le dédain le plus absolu des faits et gestes de son maître.

A présent, elle croit entendre encore :

— La fêerie de l'automne va commencer, mais je serai parti...

C'est vrai qu'il partira, Roger, son cher ca-

marade, et la jeune fille voit enfin que le petit jeu taquin, entrepris en guise de vengeance, n'était peut-être pas aussi inoffensif qu'il lui avait paru tout d'abord...

— Jacotte ! dit le jeune homme tout à coup, ayez pitié d'un malheureux assoiffé ! Venez avec moi au café !

— Mais oui ! pourquoi pas ? répond-elle sans hésitation en se dirigeant vers la branche de genévrier qui pend au-dessus de toutes les portes d'auberges, dans le pays.

Et Roger, pénétrant après elle dans la salle obscure, où les mouches soudain réveillées vrombissent éperdument, se demande si, par hasard, la liberté d'allure donnée par l'éducation américaine n'aurait pas pris naissance en Gascogne?...

... Les jeunes gens redescendent vers le port par un chemin couleur d'ocre rouge, assez large mais presque à pic, avec des tournants à angle droit.

Ils s'arrêtent près de la fontaine qui laisse fuir sans cesse une eau pure et glacée, amusés par une scène pittoresque : en bas du quai, sur la berge, les gendarmes baignent leurs chevaux.

Les hommes, demi-nus, l'éponge en main, sont gauches et gênés par les cailloux pointus sous leurs pieds; les bêtes, luisantes d'eau, sont visiblement inquiètes de ce nettoyage inaccoutumé.

Une bande d'enfants s'esclaffe à ce spectacle et barbotte gaîment derrière les chevaux.

L'un d'eux, plus hardi que les autres, — Jacotte prétend que ce doit être le fils du brigadier ! — obtient de se faire hisser à califourchon, cramponné à la crinière courte. Envieux, les autres se rapprochent, et les braves pandores les font grimper à tour de rôle sur le dos des tranquilles animaux pour leur faire plaisir.

Comme un gamin, Roger saisit tout à coup le bras de Jacotte et l'entraîne dans la pente à toute vitesse ! Ils arrivent sur le port tout essoufflés de leur course, et reprennent haleine avant d'aller rejoindre leur canoë.

Les enfants s'amuseut toujours avec leurs jouets énormes. *Copain* aboie furieusement. L'une des montures, abandonnée à elle-même, s'en va vers le milieu du courant, à pas comptés.

Roger murmure, pour lui seul :

— Quelle imprudence ! Ces gens sont stupides de tolérer ça !

Machinalement, les jeunes gens s'avancent.

Un cri strident jaillit, un de ceux qui déchirent les oreilles et le cœur... Le gosse est tombé..

Roger ôte sa veste en courant, saute à l'eau, crawle de toute la rapidité qu'il peut donner, et se trouve au milieu avant que les gendarmes, sidérés, aient réussi à démarrer leur barque...

Rapide comme la pensée, Jacotte enlève sa robe et sa combinaison par la tête, d'un seul coup, comme on pèle un poireau. — L'été elle ne porte guère que des maillots, en guise de lingerie. — Elle roule le paquet d'étoffes molles

dans la veste de son camarade, la lance dans la direction du canoë, et bondit dans la barque qui flotte enfin.

— Vite... Vite... dit-elle sans cesse, tandis qu'elle barre, folle d'angoisse...

On approche... Elle voit une tête sur l'eau, qui reprend haleine pour la plongée... Une fois... deux, les cheveux noirs disparaissent... et le jeune homme remonte enfin, avec un paquet bleu, l'enfant qu'il ramène... tout près du large bateau...

— Roger!... Mais il saigne!...

Et les hommes ont le temps de lui prendre le petit rescapé, avant de le voir couler, après un grand geste d'impuissance...

Jacotte se dresse, debout sur le plat-bord, et plouf! s'en va rejoindre son ami...

Plus heureuse que lui, elle réussit à saisir tout de suite le jeune homme inanimé. Un coup de talon violent la renvoie vers la surface, et elle nage, nage vers leur canoë, tout occupée de maintenir la tête sanglante hors de l'eau...

... Où trouve-t-elle la force de soulever ce grand corps?... Elle ne le saura jamais... Une seule idée la galvanise : partir, emmener le blessé, dont le cœur bat faiblement, vers son parrain. Il semble que seul il ait le pouvoir de le sauver...

Elle cale Roger du mieux qu'elle peut, au fond du canoë verni, avec la vareuse de sport.

Elle arrange la pauvre tête, pose son petit mouchoir en tampion sur la plaie du crâne...

Elle ne peut pas voir ce sang! Sans hésiter,

pour compléter le pansement sommaire, elle déchire tout le haut de sa combinaison de batiste, avec ses dents...

... *Copain*, penché sur son maître, pleure de vraies larmes en poussant des cris plaintifs...

Jacotte remet sa robe et saisit la pagaie, pendant que les gendarmes viennent enfin à son aide, reconnaissants et confus...

Un rire nerveux sort de sa gorge serrée :

— Trop tard, naturellement ! Je n'ai plus besoin de vous ! leur dit-elle, agressive.

— Au moins, Mademoiselle, dites-nous vos noms, que nous les répétions à la mère du petit !

— Soit ! Il s'appelle Roger Durban ! répond-elle sans se retourner, car elle ne veut pas leur laisser voir qu'elle pleure...

... Elle s'en va, dans son petit canoë qui contient une misère si grande, repasse la passerelle et plus loin le pont... refait sans voir, avec l'impression atroce de naviguer sur un cerueil, le chemin parcouru si gaiement tout à l'heure, et l'Irish-Terrier, à l'avant, arc-bouté de ses quatre pattes, se désole et hurle à la mort...



vi. Le docteur Daugeac arrose ses fleurs, tandis que sa servante, la jupe troussée, s'occupe des légumes, lorsqu'une voix monte du fleuve pour les arracher à leur besogne :

— Parrain ! Parrain !

— Boudiou ! M^{lle} Jacqueline ! s'écrie Philomène qui plante là ses arrosoirs pour courir vers le fond du jardin en pente ; son maître la précède à grandes enjambées.

Sur la berge la jeune fille achève d'attacher un élégant bateau verni au piquet servant à cet usage. Les deux arrivants ne voient qu'elle.

Sa petite robe rose plaquée par l'humidité, les mèches de ses cheveux mouillés contre ses joues brûlantes accentuent son air égaré.

Elle se précipite vers eux, les bras tendus.

— Parrain ! Philomène ! Venez vite m'aider ! J'ai tant besoin de vous ! Il y a un blessé dans le canoë, et il faut le soigner au plus tôt... Philo préparera son lit, n'est-ce pas, ma bonne ? pour le coucher tout de suite...

M. Daugeac proteste :

— Ah ! ça ! Jacotte, que me contes-tu là ? Ma maison n'est pas un hôpital, je suppose ! Je vais faire emporter cet homme chez lui, et puis voilà !...

La jeune fille n'avait pas prévu cette résistance

— Il n'est pas d'ici... c'est un étranger !... dit-elle, sentant sa tête tourner. Ah ! parrain ! sauve-le !...

Philomène lance des regards mortels à son maître : c'est que Jacqueline s'accroche à son cou, et son cœur se fond devant la détresse de la chère petite, qui défaille tout doucement dans ses bras en balbutiant encore :

— Sauve-le...

Le docteur est fortement embarrassé : d'une part, sa filleule est évanouie; de l'autre, un blessé sans connaissance réclame ses soins. La conscience professionnelle le ressaisit.

— Importons d'abord celle-là jusque sur le banc, Philomène, ce n'est qu'une syncope sans gravité. Nous retirerons ensuite le bonhomme de son bateau.

... Copain gémit de douleur, tandis qu'on enlève son maître inanimé... Il bondit vers Jacotte, lui lèche les mains, la figure,... retourne à Roger, saute pour le mieux voir... et crie, pleure, son pauvre petit cœur de chien dévoré de chagrin...

... Jacqueline revient à elle sous les secours acidulés des sels que la servante promène sous son nez, tout apitoyée. Heureusement que, dans ces cas-là, les paroles prononcées dès le réveil sont trop confuses pour être comprises, car son premier mot est : Roger !...

Philo l'embrasse tendrement en la berçant contre sa poitrine.

— Là, ma jolie, ouvrez vos yeux tout à fait... C'est fini, dites?... Vous allez mieux, ma trésorette?

Un pâle sourire détend sans l'éclaircir le petit visage.

— Où est... le blessé?... dit-elle seulement.

— Dans la chambre bleue. Nous l'y avons porté tout à l'heure, Monsieur et moi... Je voulais appeler quelqu'un, pauvrotte, il est si grand !... mais Monsieur ne l'a pas voulu !...

— Bon parrain ! comme il a bien fait ! pense

Jacotte qui rend grâces à la discrétion de Jacques Daugeac.

Elle se lève, soutenue par les bras robustes de Philomène.

— Ce n'est rien, vous voyez... Je suis solide, je peux entrer, à présent.

... L'Irish-Terrier, dans sa désolation, est retourné dans le canoë, couché sur la veste mouillée de son maître, et pleure avec des sanglots presque humains...

... En voyant pénétrer sa filleule dans la chambre, le docteur se détourne du lit, la main levée.

— Non ! Il ne faut pas de nerfs, ici ! Va-t'en, ma chérie, je viens dans une minute...

La jeune fille sourit de tout son courage :

— Je n'aurai pas de nerfs, et je reste... Comment le trouves-tu ?

— C'est moins grave qu'il ne paraissait : une déchirure du cuir chevelu, seulement...

Il a crié quand je sondais sa plaie, puis il est resté un moment les yeux ouverts... Maintenant il est anéanti, mais je préfère cela !...

Tout en parlant à voix très basse, le médecin achève son pansement, presque sans remuer la tête douloureuse du blessé. Il recueille sur la table tous ses petits instruments nickelés, les met dans la cuvette pour les stériliser tout à l'heure, et se dirige vers la porte.

— J'ai fini. Laissons-le, Jacqueline. Philomène le gardera...

Il s'en va sur la pointe du pied, mais une

glace indiscreète lui montre le geste hésitant de sa filleule, qui effleure doucement des lèvres la pauvre figure entourée de linges...

— Tiens, tiens ! murmure-t-il, comme dans les comédies, parce que cette exclamation rend seule la surprise malicieuse qu'il vient d'éprouver...

... Souriant dans sa moustache après sa constatation, Jacques Daugeac s'assied devant son bureau, en face de Jacotte perdue dans les profondeurs d'un fauteuil.

— Me diras-tu le fin mot de cette histoire, maintenant que j'ai paré au plus pressé ?

— Comment, parrain ? \

— J'imagine que tu n'as pas volé ce canoë, ni le chien rageur qui t'accompagnait, et que ce n'est pas le hasard tout seul qui a placé cet homme sur ta route, juste au moment où il avait besoin d'un docteur !

— Parrain, je...

— De plus, ta robe est encore humide, ainsi que les vêtements de ton compagnon... Quelle folie as-tu donc faite, mon petit enfant?...

Jacqueline prend la décision de se confesser avec la même promptitude et le même élan qu'elle avait pour se jeter à l'eau !

— Tu as le droit de tout savoir, puisque j. veux faire de toi mon complice ! Je connaissais en effet... ce monsieur depuis quelque temps. Il s'appelle Roger Durban.

— L'aviateur ?

Dans sa peine, une joie l'effleure, du fait

que son parrain connaît la réputation de son ami.

— Lui-même !... Il me faut remonter au déluge, ici, pour que tu comprennes bien. A Paris, maman s'est liée d'amitié avec M^{me} Tricalan qui est la sœur de M. Movals, — Movals, autos et avions, — dont le fils, Pierre, a été sauvé par Roger pendant la guerre. Cette dame est une mariieuse enragée. Je sais par son neveu qu'on l'a baptisée tante Roman ! Elle a voulu me faire épouser Roger Durban, qui, lui, sans même me connaître de vue, a refusé net !

— Ce n'est pas flatteur pour toi !

— Mais si, pour lui, parrain ! Ce n'est pas un coureur de dot, tu sais, et dans la circonstance il l'a bien montré !

Le docteur hoche la tête devant cette indignation; sans y prendre garde, toute à ses explications, l'autre continue son récit.

— Pierre Movals a beaucoup d'estime et d'affection pour Roger; il m'a fait bien souvent son éloge, d'ailleurs... Sur ces entrefaites nous partons en vacances. Moi, je ne pensais plus à rien, quand, il y a une quinzaine, en me promenant sur ma vilaine barque si commode, je trouve Roger en train de s'installer sur une plage au bord de l'Arratz, que j'aime beaucoup. Nous causons. Je vois vite qu'il me prend pour une paysanne, dont j'avais du reste le costume. Incidemment, il me nomme son chien *Copain* qui est aussi célèbre que Roger lui-même. Dès ce moment j'ai compris,

et, je l'avoue, un peu pour me venger, beaucoup pour me distraire, je ne l'ai pas détrompé sur mon compte.

— Mais lui?

— Il m'a dit son nom : Roger Durban, et, comme je n'ai pas bronché, il a cru bon d'ajouter qu'il était chauffeur de son métier, et qu'il faisait du camping nautique pour se reposer des moteurs!

— Bon; mais, depuis?

— Depuis... j'ai continué d'aller voir Roger... dit-elle piteusement.

— ... Êt de sept! pense le parrain. Non comprise la fois où elle me l'a nommé! à dix, nous ferons la croix!

— Oh! tu sais... pas longtemps chaque fois! Rien que pour lui rendre service!...

— C'est complet! Rendre service à un garçon qui s'est moqué de toi! Tu n'as donc pas de sang dans les veines?

— Ne te fâche pas, parrain, il est si malade!...

Cette prière prononcée par la voix tremblante agit sur le cœur sensible du vieux médecin.

— Ah! jeunesse! songe-t-il. La voilà qui l'aime, à présent!

— Nous nous entendions bien, ayant les mêmes goûts. Je lui montrais notre Gascogne, et c'est justement en revenant d'une visite à Auvilars que l'accident est arrivé.

La jeune fille ne fait aucun geste dramatique, ne se cache pas la figure dans ses mains pour exprimer son effroi comme M. Daugeac s'y

attendait, mais ses yeux se dilatent affreusement, tandis qu'elle évoque le drame rapide.

— Un enfant se noyait... Roger a plongé pour le sauver, en piquant une tête, malgré tout ce que je lui avais dit de prudent à ce sujet... et moi, quand je l'ai vu, plein de sang, ramener le gosse, j'ai sauté à mon tour pour l'aider... et... quand il a coulé, je suis allée le chercher...

— C'est ça ! dévoue-toi pour lui ! bougonne-t-il pour cacher son attendrissement.

Jacqueline ne s'y trompe guère. Elle se précipite dans les bras du grincheux.

— Toi, si bon, tu ne peux pas me le reprocher, parrain ! dit-elle en l'embrassant, la câline.

— Enfin, enfin !... Et qu'attends-tu de moi, s'il te plaît ?

— Tout ! L'asile pour Roger, le silence pour moi...

— Exigeante ! L'asile, comme tu dis, passe encore ! Il est dans ma maison, il y restera jusqu'à ce qu'il soit guéri ; mais le silence... Si je te comprends bien, tu désires que je ne révèle pas ton aventure à tes parents ?

— A maman, surtout...

— Sais-tu que j'ai de la responsabilité envers eux ?

— Justement ! Prends ça sous ton bonnet, c'est ce que tu as de mieux à faire !

— Et voilà ! Tu as réponse à tout, petite folle !... Admettons, cependant... Tu ne penses pas venir soigner ce... monsieur, je suppose ?

Le cher visage pâlit soudain...

— Si tu me le défends, non...

Plus touché qu'il ne voudrait l'avouer de cette douce résignation, si peu habituelle à son indépendante et volontaire filleule, le docteur semble réfléchir.

— Voyons... Philomène se fait vieille... Je suis très occupé... J'aurai quand même besoin d'une infirmière... autant que ce soit toi qu'une autre!

C'est tout juste s'il n'est pas étouffé par les bras reconnaissants de Jacotte!

— Ma chérie... cela t'amuse donc tant que ça, le jeu du bon Samaritain? dit-il, doucement ironique, près des cheveux frisés.

... *Copain* accueille la jeune fille par des transports d'affection inquiète. Ses yeux semblent dire : Au moins, j'en retrouve une ! J'ai eu si peur de perdre à la fois mes deux amis !

— Je l'emmène, parrain, je dirai que je l'ai trouvé ! décide Jacotte, le prenant dans ses mains. Il faut que j'aille chercher ma barque, et il se fait tard... A demain ! je viendrai de bonne heure...

... L'Irish-Terrier est inquiet. Dès l'arrivée, il saute sur la plage et fait le tour de la hutte, le nez à terre...

— Mon pauvre *Copain*... Tu peux flairer, va, Roger n'y est pas... Mais nous l'avons laissé sous bonne garde. Il sera bien soigné.

Et, toute seule sous l'auvent neigeux, la pauvrete se met à pleurer convulsivement, la joue contre la tête du petit chien...

... Un engourdissement vague et délicieux fait hésiter Roger au bord du réveil.

La chambre est fraîche et tranquille dans l'odeur agreste des lavandes séchées qui parfument les draps et l'armoire. Les persiennes tirées filtrent des lames de jour où dansent des atomes en or. Une mouche noire et rageuse veut les disperser, mais ils s'obstinent, et ils sont tellement nombreux ! La mouche se décourage enfin, et s'en va tout en bougonnant...

... Deux étoiles s'allument, tout près, fixes et vertes, qui s'élargissent...

— Mi...iou !...

Un chat invraisemblable s'avance en griffant l'édredon gonflé qui le fait danser comme un jouet en baudruche. Il n'a qu'une oreille et demie, mais double ration de moustaches, et un balancement de queue si sympathique !

Conquérant et familier, il se poste près de la main de Roger, qui l'étend machinalement.

— Bonjour, petit...

Il le gratte au point sensible, sous la nuque, et l'animal ronronne, apprivoisé déjà.

— Vous êtes un chat sociable, mon cher, mais que vous avez une drôle de mine !

Il veut soulever sa tête pour le mieux considérer.

Comme elle est lourde ! Et les tempes bourdonnent...

Ses doigts errent sur son front...

— Bandé, pourquoi?...

Sur son cou, étreint d'une angoisse physique... sur sa poitrine, où s'affole son cœur...

La sueur le mouille tout entier...

Mais une voix familière lui demande doucement, tandis que des mains fraîches se posent sur son bras :

— Comment allez-vous, mon malade?

— Jacotte !

Sa parole s'étrangle et ses yeux se mouillent.

Quoi, c'est elle?... O bonheur ! La seule présence qu'il aurait souhaitée, s'il en avait eu la possibilité, dans sa torpeur...

Mais elle échappe, preste, car l'Irish-Terrier, qui la suivait, est aux prises avec un *Moka* furibond.

— *Copain !* Veux-tu laisser mon chat tranquille !

Sans souci des jurements de la bête en colère, elle la prend à son cou, l'emporte, cependant que le petit chien bondit sur le lit de son maître et lui fait mille caresses.

— Te voilà donc, vieux ! dit Roger, joyeux et languissant ; et, tandis qu'il flatte le corps étroit où se dressent les poils raides, son regard guette la porte par où, peut-être, Jacotte reviendra bientôt...

... Encore un peu faible, soulevé par des oreillers sur un grand fauteuil, Roger laisse errer sa vue sur l'admirable fresque mouvante

que forment les peupliers flexibles et dorés, sur la Garonne scintillante à la crête de ses courtes ondes au soleil automnal.

Il n'éprouve aucune hâte à prendre connaissance d'une lettre de Pierre Movals, tout ouverte pourtant sur ses genoux. Il se décide à la fin, après avoir suivi des yeux, autant qu'il l'a pu, le vol triangulaire d'une bande d'hirondelles qui essaient leur ailes.

... Comment, mon cher ami, tu m'annonces en ces termes paisibles ta blessure et ton immobilité forcée? « Ecris-moi chez le docteur Daugeac, à Lamagistère, cette adresse suffira pour qu'une réponse me parvienne. J'ai la tête en compote et les idées vagues, mais ça va mieux! »

Je te reconnais bien là, Roger! Toujours ta même insouciance!

Voyons, qu'est-il arrivé? Une chute? Un coup de fusil malheureux à la chasse? J'imagine des folies, tu t'en doutes; mais tu me rassureras bientôt, n'est-ce pas?

Puisque je ne sais rien sur toi, je suis bien forcé de t'entretenir de mon invalide personne, chose que je n'aime guère, surtout par écrit!

D'abord, une grande, une bonne nouvelle : je me marie! (Tu lis bien et ce n'est pas un retour de fièvre, sois tranquille!)

Oui, vrai, je suis bien content... je dirais heureux, si je n'avais pas une peur enfantine de ce mot... Ma fiancée, tu la connais, c'est M^{lle} Simone Molinier, notre dactylo particulière.

Je pense que tu dois avoir envie de savoir notre histoire?... Oui, les malades aiment les contes merveilleux! Allons-y!

C'était l'hiver dernier, par un temps affreusement prosaïque : pluie, gel et verglas. La cour de l'usine glissait comme une patinoire. Je tentais de la traverser, un peu avant la sortie des bureaux,

avec ma bonne canne, et mille précautions ! Malgré tout, je ne me sentais pas très solide. A un moment donné, sans courage ni force, je m'étais appuyé contre le mur, m'essuyant le front.

Tout à coup une silhouette féminine surgit de l'ombre près de moi :

— Voudriez-vous me donner votre bras, Monsieur ? Avec mes hauts talons, je ne suis pas sûre de moi, sur ce ciment !

Voilà, mon cher, ce qu'elle avait trouvé ! C'était Simone, naturellement...

Relations, causeries un brin confidentielles... Tu connais sa figure sérieuse et ses yeux graves, mais si tu savais comme elle peut être jolie quand elle rit !

Tout doucement, mon cœur s'est pris au piège. Il était trop tard pour me raisonner lorsque je m'en suis aperçu. Pourtant je ne m'en suis pas fait faute !

J'entassais sophismes sur paradoxes pour me prouver clair comme eau de roche que je ne pouvais l'épouser ! Des choses qui n'ont plus cours, mon vieux ! Absence de fortune, différence de classes sociales, est-ce que je sais ?... Tout cela pour ne pas avoir l'humiliation de me dire un bon coup : on ne peut aimer un infirme comme moi !...

Ça a duré longtemps... jusqu'au jour où ma santé s'est altérée... Alors mon père a ouvert l'œil : mon père, tu le sais, est un as pour se rendre compte pourquoi ça ne tourne pas rond.

Il comprend à demi, me confesse, et m'apprend ce que j'ignorais : Simone, ma Simone est fille d'un agent de change mort à la guerre, et travaille pour aider son jeune frère et sa maman... Ah ! mon ami, quel désespoir pour moi ! Toutes les barrières si soigneusement dressées qui s'écroulaient !

Mon père ne dit rien, mais, le lendemain, il m'amène lui-même celle qui est ma fiancée !...

Vois mon bonheur, mon vieux cher, guéris-te vite, et tâche de nous apporter un témoin qui ait une tête raccommodée, le jour de notre mariage!

Roger laisse tomber les feuillets blancs où la grande écriture énergique de son ami a sabré les phrases heureuses.

Une détresse sans nom flotte dans ses yeux...

Il relit la lettre, attentivement.

... Des mots le fouettent au passage, surgis inéchaînement du texte serré :

« Des choses qui n'ont plus cours. »

Est-ce bien sûr? Non, les préjugés ne se démonétisent pas ainsi que des pièces ou des banknotes...

L'éducation première ne se remplace pas! Roger se souvient très nettement du ménage incohérent que formaient l'un des ingénieurs de son père et sa femme! Contraint d'épouser la petite amie de sa jeunesse, il la traînait comme un boulet; les enfants étaient les plus mal élevés de la ville, et les écarts de langage de la dame étaient célèbres!

« Différence des classes sociales... »

Certes! cela ressort à première vue! Et, du reste, Pierre Movals ne s'en moquait pas tant qu'il voulait bien le dire, puisque cela le faisait hésiter!

— Oh! Jacotte! Jacotte!

Roger Durban ne peut pas épouser une paysanne, pour si charmante qu'elle soit! Il vient d'en avoir la révélation soudaine, mais il ne croyait pas en souffrir autant...

Quelle figure ferait-elle dans les brillantes réunions chères à son « mari » ?

Cette jolie fleur des champs ne serait pas à sa place dans un salon ! La pâquerette s'harmonise-t-elle avec les orchidées ?...

Dieu seul sait les impairs que pourrait commettre la petite Gasconne transplantée chez les Parisiens !

L'indépendant Roger ne croyait pas tenir autant aux conventions mondaines, si difficiles à comprendre pour qui n'y est pas dès l'enfance habitué !...

Subitement, un portrait en pied de sa mère se dresse en sa mémoire, net comme s'il le voyait vraiment.

M^{me} Joseph Durban passait tous ses hivers à Paris, fuyant le noir pays du Nord qui lui donnait le spleen. Une année, vers 1900, peu de temps avant sa mort, d'ailleurs, elle profitait de son séjour pour faire exécuter son portrait par le peintre en vogue.

La toile avait été un des clous du Salon. Le modèle avait tant de grâce, dans sa robe de satin rose à reflets glacés, avec ses cheveux blonds relevés en couronne, sa pose indolente, un bras allongé le long du dossier d'un canapé verdâtre, l'autre abandonné sur la jupe irisée, la longue main fine tenant un livre à couverture brune !

Roger voit le rayonnement des yeux verts, — elle lui a légué ses prunelles glauques, — la douceur altière du sourire sur sa bouche étroite...

Sa mère eût-elle jamais accepté pour fille une Jacotte en robe bleue fanée, pieds nus dans des espadrilles de corde, qui se présenterait *ex abrupto* dans une barque de pêcheur de sable?...

Elle n'admettrait pas que sa bru pût manier la gaffe et l'épervier en guise d'ouvrage de dame...

Il faut donc marcher sur son rêve d'une heure?...

— Oh ! maman !

... S'il pouvait s'agenouiller, comme autrefois, la tête blottie contre vos mains nacrées, la douleur qui est là, sous son pauvre front, et le torture, s'en irait bien vite...

— Maman !...

... Le D^r Daugeac accourt à ses cris et recouche immédiatement son malade, que le délire a fepris. Il s'agite, tout rouge, les yeux hagards...

Jacotte soupire, toute seule au pied de son lit. Son parrain l'a laissée afin d'aller préparer au plus vite un calmant pour le blessé. Il se débat avec son cauchemar, en balbutiant des mots confus...

D'un geste instinctif de tendre pitié, Jacqueline pose ses mains fraîches sur la joue brûlante. Elles sont saisies tout de suite par les doigts fiévreux qui les appliquent sur les pommettes sèches, avant de les glisser jusqu'au cœur affolé, dans un mouvement de tendresse enfantine...

Alors, ayant miraculeusement retrouvé les jolies mains douces, Roger s'endort en les serrant contre sa poitrine, en souriant...

... Jacotte arrive, sur sa barque.

Hier, son parrain a donné la cié des champs à Roger, — sa blessure bien refermée, ses forces revenues, — et il a voulu tout de suite réintégrer sa chère hutte, suivi de *Copain* qui, soudain, « est parti retrouver son maître » pour les habitants de *la Peuplière*...

... Jacotte arrive, pesant sur sa gaffe à plein cœur pour se lancer contre le courant. Une ombre courte et gesticulante file avec son bateau; la Garonne est en verre fondu...

... Jacotte arrive, en joie.

Ses yeux brillent, ses cheveux brillent, son teint brille sous le soleil, et sa bouche se gonfle comme vers un fruit. Une certitude heureuse l'emplit toute et la soulève d'allégresse puissante et douce...

Hier, son ami lui a dit en lui prenant les mains :

— Je n'oublierai jamais combien vous avez été bonne pour moi depuis ma venue dans votre pays...

Et sa gravité donnait à ses paroles la valeur d'une promesse...

... Jacotte arrive, et tout dort...

L'Arratz capricieux fredonne, mais sur l,

plage minuscule, sous les peupliers pâlis, la cabane est vide et saccagée.

La jeune fille saute vivement à terre.

— Roger?... Que s'est-il passé?

Une inquiétude affreuse la mord, tenace, et fait bondir son cœur. Sa main se crispe devant son cou.

— Il n'est plus ici !

Voyons, une course pressée, peut-être, l'appelait ailleurs? A Saint-Loup, pour chercher quelques provisions?... Mais puisqu'elle les lui porte, elle?

Et puis l'étagère pend, démolie, comme si on avait arraché d'elle le gentil ménage; le foin de la couchette jonche le sol; les pierres du foyer sont dispersées, les tisons inondés...

Elle qui avait si bien arrangé ces choses hier soir, en prévision du retour du campeur!...

— Ah! Roger!... Il est parti...

Effondrée sur la grosse pierre qui lui servait de siège, Jacotte ne réalise pas encore très bien. Il faut pour cela que les larmes viennent, toutes rondes, et jaillissent très vite, mêlées aux sanglots...

— Roger!... Le méchant, l'ingrat qui m'abandonne! Moi qui vous ai soigné, guéri, aimé, Roger!... Moi qui vous aime de toute mon âme!...

Des pleurs, des gémissements exhalent son chagrin sans l'user, et toujours revient ce cri, cet appel désespéré : Roger!...

... Cependant, à la ville voisine, après avoir surveillé l'emballage et le transport de son

canoë à la gare, Roger Durban, raide comme un automate et plus malheureux qu'il pensait ne l'être jamais, monte en wagon et s'éloigne à toute vapeur, vers Paris.

— Jacotte pleure...

Cette idée le poursuit, avec l'image désolée du charmant visage blêmi, des boucles rebelles et trempées de larmes plaquées sur les joues ruisselantes et les yeux noyés...

— Jacotte pleure...

Roger se herce avec ces mots, lui qui souffre et fait souffrir. Il n'a pas réfléchi bien longtemps. Puisqu'il voyait l'impossibilité d'épouser la jeune fille, autant valait partir tout de suite.

Il préfère qu'elle reste en lui comme un joli rêve que rien n'a sali...

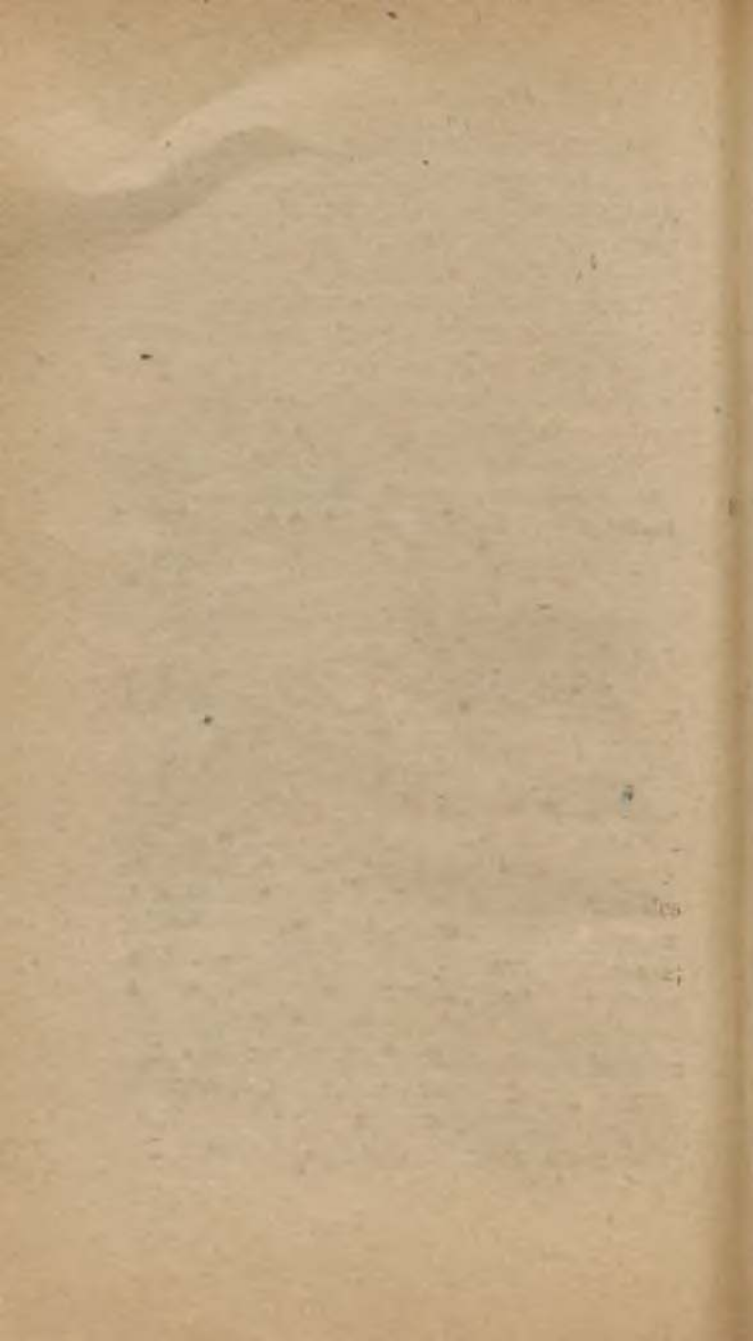
— Jacotte pleure...

... Mais déjà, sur le bord de l'Arratz dont chaque tour de rones l'éloigne davantage, l'énergique petite s'est reprise à sourire.

C'est qu'un espoir lui est venu, avec une malice.

— Ah ! vous me fuyez par deux fois, Monsieur ! Eh bien ! prenez garde à la troisième rencontre, à Paris !...

Et, rassérénée, Jacqueline Cathaly repousse la rive, la jolie plage si calme où elle ne reviendra plus, et s'en va, sous les arbres qui éternellement répètent la même chanson que les eaux, un grand projet en tête, et une lourde peine au cœur...



bas, la semaine dernière, la *Peuplière* lui semblait exécration, malgré la lumière blonde aspirée par les baies large ouvertes; les fêtes des vendanges par trop rustiques; la Garonne, enfin, la chère Garonne lui paraissait hostile!

Jacotte est désaxée; pendant plusieurs semaines, elle a vécu d'un rêve, et la réalité lui devient pénible et lui semble sans goût...

Que va-t-elle pouvoir inventer pour se distraire?

D'un commun accord, M^{me} Cathaly et sa fille se sont octroyé la plus entière indépendance mutuelle. C'est du reste leur seul point de ressemblance que cet amour de la liberté.

Pourtant, depuis quelques jours, Jacqueline en vient à regretter de ne pas être astreinte à la moindre tâche, serait-ce d'accompagner sa mère en visite ou en course dans les magasins, tant son désarroi est grand. Sa fierté la retient dans ses velléités « d'esclavage » volontaire, ainsi que le pressentiment obscur des regrets possibles après la reprise du joug!

Allons! Elle ne doit compter que sur elle-même pour se tirer d'ennui. Ses amies, Josette et Luce, se montrent lointaines, inconsistantes, floues comme des ombres, ce matin... Monica, la préférée de toutes, n'est pas encore revenue de son voyage de noces.

— Si encore j'avais Françonette! C'est la compagne idéale, avec sa discrétion et sa bonté! Pourquoi n'a-t-elle pas voulu nous suivre à Paris?...

Jacotte s'étire avec nonchalance et constate,



tout en sonnant la femme de chambre pour le chocolat :

— Je suis amorphe, aujourd'hui !...

... Jérôme Cathaly pensait justement à sa fille, quand le garçon de bureau l'introduisit près de lui, à Bercy.

Il y pensait avec inquiétude, ayant remarqué la petite mine pâlotte et ennuyée de sa chérie.

— Mon papa, je viens te rappeler une promesse que tu m'as faite !

— Diable ! Ét laquelle, s'il te plaît ?

— Oh ! c'est une promesse... vague ! Celle de me donner ce que je voudrais pour mes vingt ans !

Le père remarque l'animation des yeux noirs et de tout le visage rosi qui lui fait face, et il se sent prêt à tout accorder, s'agirait-il de la Tour Eiffel.

— Or, mon anniversaire était le 30 juillet ! On l'a fêté à la *Peuplière*, c'est vrai ; mais... j'attends toujours !

— Je n'y pensais plus, chérie, excuse-moi ! Que désires-tu ?

— Une auto pour moi seule ! répond Jacotte avec la tranquillité d'une enfant gâtée.

M. Cathaly veut bien entrer dans le jeu. Il s'enfonce dans son fauteuil, les mains croisées, les yeux mi-clos.

— L'as-tu choisie, au moins ?

— Bien sûr ! Je veux une *Movals 20 C.V.* modèle F 3.

— Parles-tu sérieusement ? demande encore le « marchand de vins », qui doute, pauvre

homme ! de la réalité d'une pareille fantaisie, malgré le ton positif de sa fille.

Jacotte ouvre de grands yeux.

— Certainement ! D'ailleurs, tu me l'as promis, n'oublie pas, mon papa !

Le père ne se souvient pas du tout d'avoir « promis » une de ces puissantes machines très perfectionnées aux petites mains de Jacqueline, mais cette amnésie plus ou moins réelle importe peu !

— Soit. J'admets cela. Sauras-tu la conduire, d'abord ? Tu sais que ta mère a besoin d'Alfred pour la limousine, et qu'il ne pourra pas t'accompagner bien souvent !

— Alfred m'a dressée, cet été. Je suis un mécano... passable, tu sais ? Quant aux *Movais*, je les ai essayées, pas plus tard qu'hier, à la maison de vente des Champs-Élysées. Les commandes sont simples et douces. Un enfant suffirait à les manœuvrer ! Elles ont freins sur les quatre roues, — très robustes, — servo-freins ; et, quoique les constructeurs aient adopté la formule du bloc-moteur, les organes essentiels sont très accessibles.

Ce langage technique abasourdit M. Cathaly, qui n'a jamais cherché à voir plus loin que le volant et les pédales de sa voiture ; il s'attendait à des considérations sur la couleur ou la forme des carrosseries, le cuir ou le drap des coussins !

— Allons, petite fille, tu suis la mode ! Je suis surpris de te voir si bien informée. Note que je ne doute pas, d'ailleurs, de ta compétence

en la matière, ton assurance m'impressionne, je l'avoue ! C'est la sympathique M^{me} Tricalan qui t'a soufflé le désir d'avoir une auto de chez son frère ? Elles ont eu grand succès au Salon !

Aïe ! Terrain dangereux ! Jacqueline juge plus politique de détourner un peu la conversation.

— Ce n'est pas tout à fait cela, mais il y a du vrai, mon papa ! A propos, j'ai vu hier ce pauvre Pierre Movals, qui est dans le ravissement le plus complet ! Il m'a fait part de ses fiançailles avec sa dactylo. Or, il se trouve que cette Simone Molinier, sa Simone, comme il dit, est une de mes anciennes compagnes de cours, qui a subi des revers de fortune après la mort de son père ! Quelle coïncidence ! J'ai félicité M. Movals, et je lui ai dit que je serais heureuse de reprendre tout de suite mes bonnes relations avec sa fiancée, perdue de vue depuis déjà longtemps... Il paraissait enchanté que je la connaisse, autant que je l'étais de son bonheur !

— En effet, c'est une chance pour elle, car Pierre Movals est riche, et il paraît très bon.

— Pour lui aussi, parce que Simone doit l'aimer...

Le père a une moue sceptique, mais il se garde bien d'éteindre l'enthousiasme de sa Jacotte ; la vie s'en chargera bien assez tôt !

M. Cathaly se redresse et se met à tapoter son bloc-notes avec un coupe-papier, afin d'appeler l'attention de sa fille qui suit sa pensée, les regards à terre et les mains abandonnées.

— Maintenant, chérie, si nous reparlions un peu de *la* machine? Tu dis : 20 C.V., *modèle* *le* 3, n'est-ce pas? Nous irons voir cela demain, si tu veux : je tiens à me rendre compte par moi-même des qualités de « l'instrument » auquel je confierai ta vie...

... Auquel je confierai ta vie... Jacqueline rougit violemment sans répondre, en écoutant résonner en son cœur l'écho de ces mots.

— J'imagine que tu sais son prix?

... Et quand Jacqueline Cathaly regagne sa maison, elle emporte la certitude de posséder bientôt, en bien propre, une voiture exactement pareille à celle de Roger Durban...

Il lui semble puérilement que cela la rapproche déjà de lui!...



... Francis est arrivé depuis la semaine dernière, après son très long voyage en Amérique du Sud.

Ce grand garçon, sportif, rieur et volontiers bavard, autrefois dénommé *Six-à-Sept* par de malicieux camarades, est devenu presque silencieux!

Ses pérégrinations lui ont appris à juger avant de parler. C'est parfois une grande force que le silence!

La reprise de contact avec sa famille est plus

difficile qu'à sa rentrée du service militaire : l'adolescent n'avait pas eu le temps de changer. Maintenant la vie et les responsabilités se sont chargées d'en faire un homme.

Sa mère l'admire sans trop le comprendre, quoiqu'il ait toujours été son favori. Elle lui demande beaucoup de courtoisie, un peu d'affection et se tient pour satisfaite.

Lui est fier d'elle, pas de la même façon qu'il est fier de son père, toutefois.

M. Cathaly apprécie le fils qu'il lui ramène à sa haute valeur; mais ils sont trop occupés tous deux pour s'attacher à se deviner l'un l'autre.

Pour Jacqueline, il en va tout autrement. Elle a fait de grands projets basés sur le retour de Francis, mais elle est bien forcée de s'avouer que son frère l'intimide beaucoup!

Cette gêne la paralyse devant lui et la déçoit.

Pour renouer leur amitié confiante d'autrefois, il faut qu'un matin Francis, entrant à l'improviste dans la chambre de sa sœur, l'y trouve en larmes, écroulée sur un divan plus ou moins chinois.

Ce spectacle est tellement inaccoutumé qu'il le cloue sur le seuil, d'abord, puis l'inquiète.

— Jacotte? Tu es malade?

Une pauvre figure blême, aux lèvres tremblantes, lève sur lui des yeux désolés...

Le frère aîné se glisse sur les coussins.

— Mon Jacot... mais qu'y a-t-il?

Le petit nom familial rend tout de suite à la jeune fille l'âme confiante et naïve de son

enfance. Elle se jette contre la robuste poitrine, sanglotant toujours.

— Dis à ton grand, ma chérie...

— Cis! j'ai tant de chagrin! Oh! tant!

Il se contente de la bercer doucement dans ses bras, sachant bien qu'elle est près des confidences.

Au bout d'un instant, Jacqueline tente de se dégager.

— Laisse-moi! Je suis une sotte!

— Chut! Reste... Je ne veux pas voir ces vilains yeux noyés; tu me regarderas quand tu seras calmée...

Comme il a retrouvé sa voix *d'avant*! La voix qu'il n'avait que pour elle, certains soirs qu'il avait envie de sortir un peu de lui-même...

Les bonnes causeries! Les grands projets faits ensemble! Les aventures rêvées tout haut, chacun sachant pouvoir compter sur la compréhension de l'autre...

Tout doucement, le pauvre petit cœur s'apaise. Les pleurs cessent peu à peu de couler... Jacotte peut relever sa tête, à présent.

— C'est fini, Francis. Pardonne-moi d'être si nerveuse.

— En effet, je ne te trouve pas bien, mon petit. Tu es souffrante?

— Non. J'ai bonne santé toujours...

— Ce n'est pas sûr. Quand on part, vois-tu, on ne retrouve jamais les siens tels qu'on les a laissés... Ou bien on voit d'une autre manière les mêmes choses...

— Oui, quand on part... redit le jeune fille,

très lentement, fixant les fleurs du tapis sans les voir.

Son frère lui prend le menton, dans un geste de jadis, pour plonger ses regards dans ceux des yeux noirs. Ceux-ci ne se dérobent pas, quoique les paupières battent comme des ailes craintives...

-- A présent, il faut me dire ton secret, ma petite sœur !

Quoi ? Aurait-il compris ?... Elle n'a pas une seconde l'idée de nier ou de mentir.

Mais comment expliquer cela ?... Où trouver les mots qu'il faut pour cet aveu difficile ?...

-- Remets-toi... En attendant ton bon plaisir, je vais faire comme les gosses : regarder les images qui sont sur cette table basse excessivement asiatique !

D'un geste instinctif, Jacotte arrache les journaux des doigts fraternels, et devient rouge, rouge en les reposant bien vite !

Un sourire très moqueur et très tendre danse au fond des prunelles grises qui la contemplent.

Et Francis prend une des menottes honteuses qui cherchent à se dérober.

-- Petite volense ! Tu m'as chipé presque tous mes *Miroirs des Sports* et quelques *Auto-Revue*. Je venais justement les chercher tout à l'heure, renseigné par Alfred que je suspectais à tort. C'est une vraie passion pour le sport automobile, alors ? Tu conduis comme un as du volant ta fine *Movals* bleue, et, quoique ce

ne soit pas une « mécanique pour enfants », comme dit Alfred, je suis obligé de saluer ta maestria !

Comme il parle, aujourd'hui ! Mais que ses paroles sont différentes des exclamations joyeuses de *Six-à-Sept* !

Il parle comme s'il voulait cacher sa vraie pensée, ou...

— Une bonne marque, d'ailleurs, la *Movals*. Parfaite en montagne, excellente en course... Quel est donc, au fait, cet homme qui la fait triompher à coup sûr?... Ouir, quel est ce vainqueur?...

Il continue sans pitié, jouant la perplexité, ne paraissant pas voir la disparition des riches couleurs sur les joues de Jacqueline, qui *sait*, maintenant, pourquoi son frère parle tant...

— Des légendes courent sur son compte... Je les ai sues, mais pft... ! Il faudra que je te les raconte quand elles me reviendront à l'esprit... Il s'appelle, ... comment, déjà?... Je ne connais que ça, pourtant !... Ah ! Roger Durban, je crois...

— Francis ! prie la jeune fille, à bout de forces.

L'autre rit doucement de son émoi.

— Mon pauvre petit Jacot ! Ce cri suffit, va... Je ne te demande plus quel est « ton vainqueur » ! Pourquoi te cacher dans cette citrouille rembourrée ? Est-ce donc un si grand crime d'aimer à ton âge ?

— Voyez donc le vieillard !

— Respecte mes vingt-six ans sonnés, s'il

te plaît, et ne profite pas d'une facile raillerie pour éviter de me dire où, quand, comment le coup de foudre s'est produit !

— Cis ! c'est toi qui te moques ! méchant garçon qui te sers d'un refrain célèbre pour ennuyer ta sœur !

— Un refrain, juste ciel ! Moi qui croyais parler le langage judiciaire !

Jacqueline consent à rire des plaisanteries fraternelles, ce que le jeune homme souhaitait, pour la rassurer, sans doute, et peut-être afin de ne pas donner trop d'importance à une amourette : plus tard Jacotte ne regrettera-t-elle pas qu'il ait pris trop au tragique une fugitive émotion?...

* * *

Francis ne tarde pas à s'ébahir au récit du roman de sa sœur.

— Quelle aventure ! Et dire que nous sommes en plein *xx^e* siècle, et que tu poses à la jeune fille moderne !

Il se dit avec vraisemblance qu'une idylle ébauchée dans ces circonstances romanesques est forcément plus durable qu'un vague flirt de salon.

Jacqueline s'enflamme, toute sa timidité envolée, tandis qu'elle évoque les heures merveilleuses de son bonheur.

Alors même que son aventure dût se terminer

là, jamais elle ne pourra l'oublier tout à fait, pense son frère, à cause du cadre et de l'ambiance : le soleil, le fleuve, les arbres, le pays se sont faits les complices de son amour.

— C'était une imprudence inqualifiable ! grommelle-t-il, les sourcils froncés.

Mais la jeune fille sait bien que cela ne s'adresse pas à elle toute seule : la mère insoucianta est au moins aussi fautive qu'elle-même, dans la pensée de Francis ; et c'est sans trop de crainte qu'elle implore :

— Cis?... Tu m'aideras, n'est-ce pas ?

— Oui ! dit l'autre nettement. Car je comprends que c'est grave pour toi ! Primo : nous allons tâcher de déterminer pourquoi ce garçon est parti sans un mot à ton adresse. Voyons, quelle est ta pensée ? Sois franche !

Jacotte sourit, embarrassée délicieusement.

— Je crois... qu'il m'aime !

— Je le crois aussi, ou plutôt qu'il a eu peur de t'aimer. Bon. Admettons qu'il ait reculé devant l'idée d'épouser une paysanne, quoique tu ne sois pas très bon teint !

— Oh ! moi qui jouais si bien mon rôle !

— Non, mon petit. Tu as dû sûrement détonner parfois, tu n'es pas assez rouée pour ne pas te trahir, ce dont je te félicite, d'ailleurs ! Rien que tes mains révèlent que tu n'es pas une batelière authentique !

Jacqueline, perplexe, contemple ses jolis doigts effilés :

— Tu sais, rien n'abîme autant les ongles que le sable, alors Roger pouvait s'y tromper !

Francis sourit, désarmé par la remarque.

— Soit ! Mais de deux choses l'une : il t'a prise pour ce que tu voulais qu'il te prit ; ou bien il t'a reconnue, et a voulu s'amuser à tes dépens !

— Oh !... Comment peux-tu supposer cela ! Mais Roger est incapable d'une telle duplicité ! Du reste, il ne m'avait jamais vue ! Il ne savait même sûrement pas que notre propriété est si près de Lamagistère !

— Ne t'emballe pas tant, chérie ! Je ne veux pas te faire de la peine, tu le sais : je cherche à savoir la vérité ! Donc, il t'a crue la petite Gasconne mal élevée, grossière comme un pain d'orge que...

— Tu exagères à plaisir, Cis ! Je lui ai dit que mon parrain, le D^r Daugeac, s'est occupé de mon éducation, tout au contraire !

Francis est suffoqué par tant de ruse.

— Tiens, tu es effrayante ! Je renonce à lutter avec toi ! Explique-moi pourquoi il est resté à l'Arratz, ce qui n'était pas honnête, car il n'a pas pu ne pas s'apercevoir qu'il te plaisait... beaucoup !

Son accès d'humeur, provoqué par le duel où s'affrontent la malice de Jacotte et sa propre finesse, ne peut tenir devant le sourire que sa sœur tourne vers lui...

— Comment?... dit-elle avec ingénuité. Crois-tu donc qu'il a pensé à s'en aller tout de suite... quand j'étais à l'Arratz, moi aussi ?

Francis retient une réponse par trop flatteuse, dans sa mauvaise grâce :

— Evidemment, si tu l'as souvent regardé comme ça !...

Et il se contente de bougonner, sans aucune espèce de conviction :

— Il aurait dû y penser, voilà tout !

... Mais Jacqueline a très bien compris !

Son frère la regarde avec attention, réfléchissant.

— Si jeune, tu ne pouvais pas connaître cet axiome, mon petit : « En amour, la meilleure victoire, c'est la fuite » ; mais ton Roger Durban, que le diable emporte ! a dû le commenter à ton usage !

— J'aurais mieux aimé un théorème moins... pénible pour moi, Francis !

— On n'a pas toujours le choix ! Revenons à notre enquête. Secundo : que venait faire l'automobiliste en Gascogne, la Garonne étant le moins navigable et le moins connu des fleuves français ?

— Écoute : je sais que son mécano s'appelle Fernand Sistac. Un nom de par chez nous...

— Très juste. Il est possible que le susdit lui ait vanté les charmes de son pays, en effet. Le point est à élucider, car M^{me} Tricalan a pu lui indiquer votre villégiature.

— Je ne pense pas. Pierre Movals lui a écrit chez parrain, quand il était blessé, sans mentionner l'existence de la *Peuplière*... Je sais que Roger a été très catégorique dans son refus de m'être présenté !...

— C'était bien la peine ! Mais alors, dit le jeune homme qui finit par s'amuser beaucoup,

puisque Roger Durban sort de l'épreuve pur comme un séraphin, c'est donc M^{lle} Jacqueline Cathaly qui est coupable?

— Il n'y a pas de coupable ici, méchant ! Mais je souhaite tellement qu'il y ait un amoureux sincère...

Francis se remémore son entretien avec sa sœur, tandis qu'il traverse à pied le Bois, son gros briard sur les talons, tout en fumant sa courte pipe.

La voix ardente de la jeune fille l'a frappé par tout ce qu'elle révélait de passion contenue...

— Et le pli de ses lèvres quand elles prononçaient ce nom : Roger... Elle en est folle, c'est certain...

Dans l'allée déserte il soliloque doucement, emporté par ses réflexions inquiètes. Le chien nommé par lui *Caliban*, par antithèse au très aristocratique *Ariel*, le lévrier de sa mère, le suit sans gambades et sans bruit; le pauvre animal, qui eut tant de bonheur du retour de son maître, semble toujours craindre un nouvel abandon.

Une marche solitaire et la fumée d'un tabac fin disposent à converser avec n'importe quel être vivant et sympathique lorsque l'on est fort préoccupé.

Francis Cathaly n'y manque pas, et c'est pour conclure, entre deux bouffées bleues :

— Vois-tu, *Caliban*, malgré toutes mes déductions et celles de Jacqueline, l'énigme reste à peu près entière ! Ce Durban est l'hom...

le plus singulier qu'il m'ait été donné de voir, et j'hé-ite encore à penser si c'est un imbécile malfaisant, ou le meilleur garçon qui soit en ce siècle de mufles !



Un beau matin de novembre, au Bois. Le brouillard pâle, entre les arbres, s'effiloche déjà sous le soleil étamé de neuf.

C'est l'heure élégante; des autos vernies se croisent; quelques chevaux, dans l'allée cavalière, semblent danser un ballet; des femmes emmitouflées de fourrures trébuchent avec grâce sur leurs hauts talons, d'autres arborent la tenue sportive et l'air dégagé qui sont à la mode.

On voit beaucoup de chiens, un échantillon de chaque espèce, au moins, depuis le petit Bruxellois ébouriffé jusqu'au grand Barzoy à l'œil indifférent, en passant par toutes les races de la terre : loulous en coton, skye-terriers en soie floche, lous en laine, sloughis en velours ras, foxes en peluche, briards en copeaux...

Depuis que les dames — et les messieurs — suivent avec une docilité panurgienne les ukases de la mode, ce qui donne à presque tous une silhouette pareille à celle du voisin, on dirait qu'ils cherchent à mettre quelque variété dans leurs « accessoires » en se faisant escorter d'un chien médit !

... Roger Durban pilote sa *Movals* avec une lenteur amusée qui lui permet de jouir du spectacle. Il ne se lasse pas de cette promenade, malgré la présence des indésirables chauffards qui font des exhibitions de vitesse ou de virtuosité, sans souci des accrochages toujours à redouter.

Copain, juché sur le siège à côté de son maître, approuve du chef les remarques dénuées d'indulgence autant que de patience qu'il fait entre ses dents.

— Quelle rage possède tous ces novices ! On va sur une route déserte, pour apprendre à conduire, et pas au Bois ! Tiens, une *Sport F 3*, là-bas. On n'en voit pas encore beaucoup. Pourtant elles « prennent » bien !

L'habitude et le métier donnent à son œil une rapidité de vision remarquable qui lui fait discerner d'un coup les caractéristiques, infimes pour le profane, qui distinguent tel ou tel modèle de sa marque.

L'autre *Movals*, bleu vif, liserée de nickel, se range avec précision le long du trottoir. Un grand jeune homme en surgit comme un diable à ressort et fait des gestes d'appel vers une bande de sportsmen qui reviennent du tennis, raquette sous le bras.

Il fait les honneurs de sa machine entourée par le groupe joyeux et empressé. Une femme se dresse à son côté, toute vêtue de daim brun. L'homme la désigne en riant, et elle fait un salut burlesque ! Elle se tourne et montre un visage rose encadré de frisons roux.

... Ce roux doré, qui évoque des flammes, celui qui la regarde n'en connaît qu'un pareil au monde, sur une tête paysanne.

L'auto de Roger se rapproche, et il lui semble avoir une hallucination.

Il se gourmande intérieurement, furieux contre sa mémoire inutilement fidèle.

— J'y pense trop, je la vois partout, c'est stupide !

Mais cette rencontre le trouble, et il ne tarde pas à retourner en arrière, pour se rassurer, avec le secret espoir qu'il s'est trompé...

Hélas ! Il passe si près, et son moteur est tellement silencieux qu'il ne peut pas ne pas entendre son nom, jeté parmi tous les rires des jeunes gens :

— Jacotte !

Elle se penche vers la planche de bord, expliquant les accessoires, et elle ne voit pas cet homme hagard, crispé à son volant, dont le regard la soufflette...

Roger croit tout deviner ! Un autre est venu en Gascogne, qui a vu la jolie batelière, et qui l'a emportée !

C'est si facile à séduire, une fille coquette, plus raffinée que les gens de son village, qui a des instincts supérieurs à ceux de ses parents...

— Oh ! Jacotte ! Vous qui sembliez avoir une âme si fraîche !

Il pousse son moteur sans y songer vers sa maison, comme une bête retourne au gîte...

... Il s'enferme dans sa chambre, farouche,

ne répondant pas aux domestiques alarmés par son visage décomposé.

Vautré sur un divan bas qui lui sert de lit, mordant un coussin à pleines dents, il n'est pas sûr que Roger pense à quoi que ce soit. Il n'est qu'un bloc de souffrance, avec deux pôles plus douloureux, à la tête, et au cœur...

... Son esprit surchauffé se détraque. Il voit, à les toucher, des choses qui ne sont plus.

Les images se succèdent sur un rythme de folie, tantôt endiable comme une czarda, tantôt nonchalant comme un nocturne, toujours soutenu par le rappel de la même note : la vision des yeux noirs qui ont menti...

Des paysages passent d'un coup d'aile, des scènes s'attardent méchamment.

Il entend le rire, qui ne sonnera plus pour lui, si clair, plein de trilles et d'arpèges, et la voix alerte et fraîche ainsi qu'un chant de ruisseau...

— Jacotte ! Jacotte ! Vous ! redit Roger...

Il ne peut pas pleurer, et se persuade qu'il ne le veut pas. Bientôt un sommeil hébété vient le prendre comme la mort...

... Sa douleur l'attend, au réveil, assise au bord de sa couche. Le sentiment lui revient vite, et cette fois il ne se laisse pas saisir par le mauvais tourbillon.

Il raisonne et se torture à plaisir, sciemment : il sait qu'il est des blessures qu'il faut faire saigner, et il s'applique à débrider la sienne.

— C'est entendu, je ne pouvais pas épouser Jacotte, mais un autre a montré moins de scrupules que moi !... Au fait, qui est-il ? et comment est-il venu là-bas ?

Le rêve le prend de nouveau. Il revoit la Garonne frangée de peupliers, l'eau métallique entre ses bancs de cailloux gris.

Une jalousie puérile le fait souhaiter que le jeune homme du Bois, le « Séducteur », ne soit pas arrivé par le même chemin que lui-même. Le fleuve ne doit pas avoir été son complice. Par la route, le train ou la voie des airs, il lui semble que son chagrin n'en serait pas aggravé, mais si le même courant l'avait porté jusqu'à la grève, ah ! ce serait atroce !

— Où a-t-il vu Jacotte ? A la fête votive. Elle devait avoir lieu le dimanche qui a suivi mon départ. Il villégiaturait peut-être dans les environs. Jacotte se détachait si bien du groupe des autres jeunes filles ! Un colibri chez des moineaux... Ils ont dansé, plusieurs fois. Elle est si souple et si légère !... Il a dû s'amuser à la troubler ; la musique énervante, les lumières dans la nuit, la chaleur moite, toute l'atmosphère inhabituelle du village l'y ont aidé... Et puis il a trouvé que l'aventure valait la peine d'être poussée... Alors, un beau jour, il est reparti vers Paris, avec elle...

Roger imagine tout un roman, avec un cadre, des personnages secondaires, des accessoires, assez vagues et flous, à la vérité ; mais la figure de Jacotte est si nette qu'elle prête une apparence de vie à cette absurde fiction.

— Comme ses yeux brillaient quand nous parlions de ce Paris qu'elle connaissait si peu ! Il y avait en elle un appétit de luxe et comme une volonté de jouissances dont je m'aperçois trop tard. J'ai été proprement idiot ! Elle m'aurait suivi aussi bien qu'elle a suivi l'autre, et je suis assez riche, à présent, pour me passer cette fantaisie !... Est-ce que je l'aimais ? Non, moins qu'aujourd'hui, où elle m'apprend la jalousie sans s'en douter. Mais je pressentais que je l'aimerais, et j'ai cru être très fort et très bon en la laissant à son village !... Pauvre innocent que j'étais ! Comme si l'on peut forcer une fille à rester honnête ! Un jour l'on s'en va, le lendemain un autre arrive qui achève l'œuvre commencée ! Pourtant elle était loyale dans son inconscience, lorsqu'elle me disait : « Je suis Gasconne ! » J'aurais dû comprendre ce qu'elle n'exprimait pas : « Je suis changeante et diverse comme les paysages de chez nous ! » voilà ce que Jacotte voulait dire par là. Je n'ai rien deviné. J'étais ensorcelé par son charme...

... Longtemps, très longtemps, soit furieux, soit accablé, soit révolté par son chagrin trop lourd, Roger se torture sans rien percevoir du monde extérieur qui vienne le distraire de sa douleur.

Le pauvre petit *Copain* s'est couché sur le tapis du couloir, au seuil de la chambre de son maître.

Il éprouve le long de son échine ce hérissé-ment douloureux de tous les poils ressenti déjà

pendant la guerre, à l'approche de l'ennemi. Son instinct reconnaît presque la même frayeur rageuse; il veille, prêt à l'attaque, contre n'importe quoi, ou n'importe qui...

Jusqu'au soir, malgré sa lassitude, il reste étendu devant la porte close, en garde.

Mais *l'ennemi* est entré dans la place, et *Copain* ne peut rien contre lui...



... De très bonne heure, contre sa coutume un peu snob, Roger Durban se présente au « jour » de M^{me} Tricalan, avec l'idée bien arrêtée de faire amende honorable à l'incorrigible mariée avant que son salon ne soit envahi.

Sa vieille amie lui fait presque une ovation, tandis qu'il s'excuse de sa longue absence : il n'a fait qu'une courte apparition chez elle depuis le mariage de Pierre, un peu gêné dans ses épanchements par la présence des nombreux amis venus voir M^{me} Tricalan au retour des vacances.

— ... J'ai été souffrant, ces temps-ci.

— C'est vrai, vous n'avez pas bonne mine ! Ce n'était rien de grave, j'espère ?

— Non, seulement des migraines qui se suivaient à très peu d'intervalles. C'est assez déprimant.

Le jeune homme se tortille sur sa chaise, l'air inquiet; sa protectrice ne doute pas à son aspect inhabituel qu'il n'ait été plus malade qu'il ne le dit. Cependant il semble prendre un parti, et saute tout de go dans le sujet qui l'amène.

— Durant ce temps de marasme, j'ai ressenti comme jamais auparavant l'angoisse de ma solitude.

— Il fallait me faire appeler, mon pauvre enfant !

— Je vous remercie, Madame; vous êtes toujours exquisement bonne pour moi.

— C'est que je vous aime bien !

— Vous êtes une excellente amie. Près de vous et de Pierre je me sens en famille... Mais...

Roger est de plus en plus malheureux, et elle lui vient résolument en aide, car elle commence à trouver qu'il patauge beaucoup.

— Oui, je comprends ! Mais... à votre âge, l'Évangile le dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Cette parole est trop sacrée pour souffrir la discussion !

— N'est-ce pas ?...

Tant de niaiserie l'émeut, car elle est de ces femmes qui aiment mettre en présence la naïveté masculine et leur propre malice.

— Avouez que l'exemple de Pierre ou le spectacle de son bonheur ne sont pas étrangers à vos réflexions ?

— J'avoue bien volontiers !

... Est-il bête, aujourd'hui ! Ou il le fait

exprès, ou il est amoureux, songe M^{me} Tricalan dont l'imagination trotte, pendant que Roger s'attendrit sur lui-même.

— Je suis seul au monde. Je vais avoir vingt-huit ans, ce n'est plus tout à fait la jeunesse, et...

— C'est le bon moment pour fonder un foyer ! décide tante Roman, qui le repêche avec la plus louable bonne volonté.

— Je commence à le croire... Il me semble que, l'été dernier, vous souhaitiez me présenter une de vos amies...

... Dieu ! qu'il m'agace ! Mais il y vient, enfin ! se dit la bonne dame qui juge politique de ne pas montrer trop d'empressement.

— Je m'en souviens... Mais je choisisais mal mon heure, puisque vous partiez pour Milan la semaine suivante.

— Exactement le 20 juillet. Je n'étais pas là pour vous souhaiter la fête ! J'ai bien mal reconnu vos bontés ! s'écrie Roger, pénétré de contrition.

— Il s'agit bien de la sainte Marguerite ! Vous avez de la veine : la jeune fille en question est encore libre, et elle est bien jolie !

Le jeune homme prend un subit intérêt à la personne de son éventuelle fiancée.

— Comment est-elle ? Blonde ?

M^{me} Tricalan saisit cette perche. Et, au vrai, si la couleur a trop de hardiesse, peut-être, elle n'en existe pas moins !

— Oui, c'est cela, blonde ! Et grande, et mince, et fine, et intelligente, et distinguée !...

A bout d'haleine, mais non d'enthousiasme, tante Roman laisse à son face-à-main, qui se balance éloquemment au bout de ses doigts potelés, le soin de continuer son énumération louangeuse... Du reste, Roger est suffisamment édifié.

— Je n'en rapporte à vous, Madame ! Cette demoiselle se nomme ?

— Jacqueline Cathaly ! Un joli prénom, n'est-ce pas ?

— Certes... dit-il, songeant à part lui : l'autre était plus bref et plus sonore, quoique dérivé de Jacques aussi... Eût il reprend tout haut, avec un sourire mi-contraint, mi-honteux :

— Quand pourrez-vous me présenter ?

— ... Enfin ! le voilà lancé, pense M^{me} Tricalan qui ne se tient pas de joie.

— Mon Dieu, quand vous voudrez ! Voyons, dimanche prochain vous courez à Montlhéry ?

— Je suis engagé.

— Voulez-vous choisir le jeudi suivant ?

— Entendu, Madame. Croyez-vous que nous puissions nous convenir ?...

Va-t-il reculer comme en juillet ? On ne lui en laisse pas le temps !

— Vous étudierez Jacqueline. C'est une nature franche et joyeuse. Eût je suis sûre que vous-même lui plairez dès l'abord !

Sur cette affirmation péremptoire, Roger se retire avec l'état d'âme d'un enfant qui, ayant laissé choir une jatte de crème, se forcerait de lui-même à avaler sa bouillie, pour crâner !...

... Une heure après son départ, M^{me} Tricalan,

qui commençait à trouver la journée longue et les visites rares, bien que son imagination lui tienne une agréable compagnie, voit entrer M^{me} Cathaly avec joie.

... La chance me poursuit, ce soir ! songe la bonne dame en touchant furtivement du bois, avant d'accabler sa chère amie de compliments.

— J'ai donné rendez-vous à mes enfants ici, dit sa visiteuse quand elle peut placer un mot, car je tiens à vous présenter mon grand fils !

Nouvelles exclamations de plaisir.

— Quelle excellente idée ! Je serai ravie de connaître ainsi le dernier membre de votre famille qui me reste étranger !. . Mais parlez-moi de votre amour de Jacqueline.

Parbleu ! La mère n'est venue que pour cela !

— Jacqueline est revenue de Gascogne avec un teint plus rose que jamais, et une provision de santé pour tout l'hiver ! La vie au grand air lui fait tant de bien ! Et, le croirez-vous, malgré tous les bains qu'elle a pu prendre dans la Garonne, en plein soleil, et Dieu sait s'ils sont nombreux ! elle a trouvé moyen de ne pas prendre un pouce de hâle !

La Garonne ? La Gascogne ? M^{me} Tricalan dresse l'oreille : son neveu lui a parlé, naguère, de l'accident survenu à Roger.

— J'ignorais que vous étiez allés en Gascogne.

— Vraiment ? Ne vous l'avais-je pas dit ? Nous passons tous les étés dans une propriété de famille nommée *la Peuplière*, tout simplement parce qu'elle est tout entourée de peupliers. Cela

nous est agréable de passer nos vacances dans le pays natal de mon mari.

— Vous avez bien raison. Du reste cette *Peuplière* doit être ravissante !

— Elle ne manque pas de cachet ! convient M^{me} Cathaly d'assez bonne grâce. Un ami, qui est le parrain de Jacqueline, a modifié quelque peu la maison primitive, et surtout l'immense jardin.

— C'est un bonheur de connaître un artiste, dans ces conditions !

— Jacques Dangeac n'est pas un artiste, mais c'est l'être le plus original que j'aie jamais vu ! Il est médecin comme l'ont été son père et son grand-père, et il peint parce que c'est son goût... Il a fait l'an dernier un joli portrait de ma fille, qu'il adore...

M^{me} Tricalan est plongée en pleine aventure. Aussi M^{me} Cathaly peut-elle parler tout son content, elle ne sera pas interrompue !

La cervelle de tante Roman est en effervescence ! Le docteur qui a soigné Roger blessé tient donc à Jacqueline par le lien du parrainage !

Elle va peut-être tenter d'éclaircir un détail important pour le projet qu'elle caresse, lorsqu'on annonce M^{me} et M. Cathaly...

Et c'est tant pis pour Jacqueline et pour Roger que M^{me} Tricalan oublie la question qu'elle était prête à poser ; c'est tant pis pour eux, qui vont souffrir encore l'un par l'autre, que Pierre Movals, mis au courant du flirt estival de son ami, juge bon de le laisser dans l'expectative

huit jours de plus; c'est tant pis, enfin, que Jacqueline n'ait pas assez confiance en la vieille amie pour lui faire sa confession!...

Car si celui qui tient les fils des marionnettes connaît mal leur âme compliquée, la petite comédie sans importance peut tourner au drame le plus noir!

V

Deux silhouettes très élégantes attirent bien des regards, à la tribune où un « officiel » vient de les placer. On chuchote un seul nom, mais tous les initiés cherchent l'autre. Chacune semble arborer les couleurs de sa compagne : M^{me} Pierre Movals est habillée de drap roux et chapeautée de brun, son amie toute vêtue de kasha blond est coiffée de velours bleu roi.

... La veille, M^{me} Movals a reçu, sur la fin de la journée, une visite qu'elle n'attendait pas...

— Simone, il faut que j'assiste à cette course. Mon frère n'est pas libre et ne peut me chaperonner. Emmenez-moi, je vous en prie!...

Et la jeune femme, touchée par les yeux pleins d'angoisse, a saisi la suppliante par le cou pour la blottir contre elle.

— Ne craignez rien, chérie... Pierre m'a dit bien des choses, et nous nous sommes promis de vous donner notre aide, si vous la réclamez, par hasard.

... C'est pourquoi M^{me} Pierre Movals, dans la tribune réservée de l'autodrome de Montlhéry, a près d'elle son amie Jacqueline, qui attend.

On pourrait croire, à voir leur air détaché, qu'elles parlent des courses précédentes, ou qu'elles discutent les chances des grosses voitures qui vont partir tout à l'heure; mais si quelque indiscret se permettait d'essayer, au milieu du brouhaha du public, de surprendre leur conversation, il aurait la surprise de s'apercevoir que M^{lle} Cathaly choisit justement ce lieu bruyant pour cadre à ses confidences les plus intimes...

— Simone, mes forces sont à bout. Je ne vis plus. Je ne suis plus qu'attente et désespoir... Sans votre bonté, ma journée eût été affreuse. Me voyez-vous agissant comme à mon habitude, souriant, faisant des grâces, avec un cœur absent?...

— Pauvre petite âme! murmure la jeune femme, en serrant sa main très fort, mais fixant la Tour, là-bas, de ses yeux qui s'embrument, car elle sait que la triste amoureuse lui saura gré de sa discrétion.

Les puissantes machines paraissent.

— Ah ! voici les nôtres, s'écrie Simone, désignant deux *Movals* bleu vif, numérotées 11 et 12 en chiffres énormes. Des hommes s'affairent autour des autos : mécanos en cottes bleues richement maculées d'huile et de cambouis; messieurs très sportifs, la plupart d'entre ces « aficionados » jugeant bon de revêtir une tenue extrêmement anglaise pour assister au départ des « bolides »; journalistes, photographes affairés qui pour quelques secondes commandent en chef aux sourires et aux voitures; officiels conscients de leur importance et de la gravité de leurs fonctions.

— Jacqueline... Vovez Roger... à gauche... prévient M^{mo} Movals.

Mais la jeune fille, qui sourit faiblement, ne songe pas à dire qu'elle l'a distingué dès l'abord entre tous les autres.

... Copain, fier comme Artaban, est sur les talons de son maître. Il se faufile à sa suite, comme chaque fois que le coureur prend un départ, avec l'idée bien arrêtée de s'insinuer dans la voiture; ne se promène-t-il pas tous les jours à côté de Roger? N'est-il pas monté souvent en avion? Il est mascotte, lui !

Mais, comme chaque fois aussi, l'automobiliste se méfie de cette présomption. Il saisit l'Irish-terrier, l'élève à bout de bras avant de l'embrasser sur la tête, et le remet à un jeune mécanicien avec mission de le bien garder.

Le petit chien prend alors son air le plus vexé et se renferme dans sa dignité. Il ne fera plus d'avances, bien sûr, c'est fini !

Roger est habitué de longue date à ces rituelles cérémonies, qui font la joie de ses camarades et la sienne; mais aujourd'hui, malgré la présence d'un ou deux nouveaux venus, il ne pense pas à les faire remarquer. Il est plus nerveux que de coutume, ce soir.

Il essuie fréquemment son front moite d'un geste machinal qui déplace ses cheveux noirs.

— Ça va, mon vieux? demande à son oreille la voix sympathique de Pierre Movals. Tu n'as pas bonne mine!

— Bah! C'est que j'ai eu la fièvre la nuit dernière. Ce n'est rien du tout!...

— Cependant tu ne parais pas en train. Veux-tu renoncer à partir? Monteil prendra le volant...

— Merci. J'aime mieux conduire moi-même!

Le ton, plus sec qu'il ne faudrait, surprend Pierre. « Qu'il est bizarre et distant! » songe-t-il. Et il reprend tout haut :

— Écoute : puisque tu as enfin accepté de connaître la jeune fille, la merveille, plutôt, que te destine ma tante, ce n'est pas le moment de faire une imprudence ou de t'abîmer le portrait!

— Tais-toi, patron! Ne parle pas de malheur, tu le ferais venir! Et rassure-toi pour mon éventuelle fiancée qui n'aura pas sujet de s'apitoyer sur mon sort!

Mais, malgré son rire nerveux, ses yeux restent sombres, et Pierre Movals n'ose pas pousser ses plaisanteries.

Pendant ce temps, Simone explique à Jacqueline :

— Figurez-vous que nous n'avons que deux voitures à la troisième course, à cause de la superstition des conducteurs : aucun n'a voulu du chiffre 13 qui porte la guigne !

— Il y a bien assez de mauvaises chances sur la piste sans y ajouter celle-là !

— Vous répondez exactement comme ce grand enfant de Monteil qui devait piloter la troisième !.. :

Mais toutes deux se taisent, le cœur battant plus vite, car elles viennent de voir Roger serrer la main de son « patron », comme il dit par jeu, avant de ranger sa machine aux côtés de l'autre *Movals*.

Au signal du starter, les bolides entrent en action avec des mugissements d'orage.

Dès le début, Roger Durban cherche à prendre la tête, augmentant son avance à chaque tour. La lutte qu'il oppose à ses concurrents est magnifique, et les « populaires » commencent déjà à s'agiter en faveur de leur favori.

— Il en met ! crie-t-on, comme il débouche du tournant à la suite d'une *Lunoli* rouge, voiture italienne pilotée par un Américain.

Derrière eux s'échelonnent les autres autos : une anglaise verte, puis la *Movals* n° 11, puis la seconde et la troisième *Lunoli*, précédant de bien peu deux autres françaises numérotées 4 et 5.

... Simone touche le bras de sa compagne.

— Voulez-vous que nous descendions contre la barrière, à présent que nous avons pris un coup d'œil d'ensemble de l'autodrome? Nous rejoindrions Pierre qui nous donnerait des « tuyaux » sans être obligé de monter...

En effet, M. Movals marche à peu près bien avec l'aide d'une canne solide, mais l'escalier est raide, et la rampe sert de soutien à une rangée d'amateurs qui ne se dérangent pas facilement.

Peu de minutes après, les deux jeunes femmes et Pierre Movals trouvent place au premier rang, contre la clôture, tout près d'une porte gardée par deux commissaires conscients de leur responsabilité.

Jacqueline est inquiète et nerveuse. Elle s'agite sur sa chaise, mais ses regards sont fixés sur la piste, où la ronde des grosses machines tourne sans cesse.

Deux fois déjà le n° 12 est passé, dans un grondement dur, au milieu d'un enthousiasme délirant, surexcité par le nasillement grave d'un haut parleur qui sème des chiffres sur le public.

La piste est désertée pour quelques secondes devant les tribunes, la dernière auto happée par le tournant, la première pas encore en vue.

Un aboiement bref stride, en face. Du côté des mécanos un petit chien frétille et bondit de joie... Il a reconnu, devant lui, sa grande amie de l'été, Jacotte. Les bêtes ont la mémoire fidèle et sensible.

La jeune fille aussi l'a vu. Cette rencontre

lui fait oublier tout ce qui l'entoure, et elle même.

Elle tend machinalement sa main, en souriant, *comme avant...*

— *Copain!*... Ici, mon chieu !

Et l'Irish-terrier s'élance à travers la piste, et les monstres passent comme il prend sa course... *

— Ah ! mon Dieu ! *Copain!*... gémit encore Jacqueline, car l'imprudent animal est avalé par une des machines, la *Lunoti*... Et sur le ciment, il n'y a plus qu'un petit tas — si petit ! de chair souffrante et rouge, qui hurle, et qui essaie de ramper encore vers la jeune fille.

Celle-ci se précipite, housse le gardien de la porte et prend le pauvre corps écrasé dans ses mains tout de suite sanglantes.

Elle le porte sur le bord de la piste et elle reste là, malgré le passage vrombissant des autos indifférentes, pleurant des larmes sincères sur le chien qui va mourir...

Il va mourir... Il ne crie presque plus, et ses yeux pathétiques sont pareils à ceux des pauvres bêtes des bois touchées par le chasseur...

— *Copain!* Mon cher petit camarade... murmure Jacotte qui s'est agenouillée près de lui pour qu'il la sente mieux, à travers les brumes de la mort...

Sa main caresse les flancs étroits, les membres grâciles, pour la dernière fois; et sous la peau presque intacte où les poils raides se hérissent, tout enghués de sang tiède, elle trouve la frêle ossature disloquée...

... Cependant, sur sa voiture effilée, Roger Durban ne peut réussir à concentrer son esprit sur l'épreuve en cours. Une idée l'obsède, une toute petite phrase qui revient sans cesse traverser sa pensée, qui semble même s'inscrire en lettres noires à la place des grosses réclames : « Jacotte à Paris... Jacotte ».

Son mécano, Fernand Sistac, s'aperçoit avec inquiétude que le patron ne siffle plus comme avant ! Pour sûr, il y a « quelque chose » ; et, inquiet malgré lui, il se tasse dans son baquet, les yeux au loin, sur l'autodrome où le danger rôde...

Au passage, les regards de Roger accrochent un groupe étrange... C'est la Désolation !... Mais...

Et soudain le mécanicien croit que le démon de la vitesse a repris son chef tout entier, car il pousse la *Movals* à une allure fantastique, crispé, le visage tendu, les traits rigides sous le casque de cuir...

... Les yeux de *Copain*, naguère si vifs et si noirs, se voilent de plus en plus... Obscurément, ils cherchent une présence, et Jacqueline ne suffit pas autour de sa pauvre petite agone...

Le public se passionne pour la course, après en avoir été distrait par le minuscule accident.

Un chien, n'est-ce pas, ce n'est jamais qu'un chien ! On ne va pas s'intéresser à lui indéfiniment ! Tant pis pour son maître et pour lui-même !

Le reste, la masse bleue qui se rapproche, là-bas, est plus intéressant !

Le speaker vocifère dans le haut parleur :

— Durban, n° 12, bat le record du tour en...

Jamais Jacotte ne saura combien de minutes et de secondes il a mis pour boucler son fulgurant circuit. Dans un bruit terrible, la *Movals* stoppe à deux mètres d'elle, et Roger saute de son siège, les jambes flageolantes...

Fernand Sistac ouvre des yeux ronds : le moteur donne bien et les pneus n'ont pas d'« avaros », et on est loin du « box »... Il n'y comprend rien !

Inquiète, Simone se rapproche de Pierre... Que se passe-t-il?...

Jacqueline relève sa figure inondée de larmes à l'arrivée de la haute silhouette couchée par l'ombre à ses côtés. Elle oublie tout.

— Roger ! Roger !... *Copain* va mourir ! dit-elle en tendant ses bras vers lui, éperdue...

Mais il la reconnaît, et, avant même de voir son visage, il a vu ses mains rouges.

Laissez-le ! dit-il durement, les poings serrés. Il n'est pas à vous ! Vous m'aviez fait assez de mal, pourquoi vous en prendre à mon chien?...

Il s'agenouille, lui aussi, pour mieux pouvoir emporter son chien, sans doute, et ses prunelles glauques ont une expression effrayante.

— Viens, *Copain*, partons ! commande-t-il d'une voix si saccadée qu'elle est à peine reconnaissable.

L'Irishi-terrier ouvre ses yeux ternis ; il essaie d'obéir à son maître, peut-être de le caresser, comme il faisait naguère, lorsque son instinct affectueux le lui suggérerait pour l'amadouer.

Mais le geste qu'il ébauche est le dernier. Il retombe sur la jupe éclaboussée de Jacqueline, tout contre ses genoux... et il meurt en regardant Roger, tout doucement...

... Le jeune homme se redresse d'un jet, agrippe l'épaule de Jacotte pour la forcer de se lever aussi, et, comme elle se tourne vers lui, chancelante, implorant son aide, son regard l'arrête comme un mur...

— Allez-vous-en !...

— Roger !

— Ceci est le dernier coup. Vous m'avez causé toute la peine qu'il était en votre pouvoir de me faire... Alors, allez-vous-en... allez...

Son petit mouvement impatient la balaie de sa route. Pourquoi cette colère froide ? Il ne l'accuse pas d'avoir tué *Copain*, cependant ?

Mais son empire sur elle est si grand qu'elle obéit sans protester contre tant d'injustice, le dos courbé, le cœur lourd, comme après un véritable deuil...

... Les journaux du soir publient tous à peu près la même note, dans le compte rendu de la journée automobile à Linas-Montlhéry :

Durant la troisième course, vers quatre heures, le chien *mascotte* de M. R. Durban s'est fait écraser. Son maître est inconsolable et déclare, paraît-il, qu'il renonce à courir désormais. Nous regrettons cette détermination causée par la perte de son fétiche, et nous l'enregistrons sans en garantir l'authenticité.

Suit le portrait de l'Irish-terrier, qualifié « personnalité marquante des autodromes »,

avec une biographie plus ou moins fantaisiste du pauvre petit *Copain*, fournie par un mécano bien informé.

... Dans sa chambre ultra-moderne, où des objets d'art cubiste — cadeaux d'admirateurs ou Coupes gagnées — appellent des cauchemars trop obéissants, Roger lutte contre une fièvre terrible.

Il est parti au milieu du banquet terminant les courses, prétextant sa réelle migraine pour s'excuser.

Les deux domestiques qui le servent ont reçu congé pour toute la soirée, en prévision d'une rentrée tardive, et doivent être au cinéma.

... Quelque chose d'atroce le serre à la gorge. Il se demande comment un homme peut tant souffrir. Ah ! c'est trop, trop de chagrin !

Copain, le bon, le cher compagnon de sa vie dangereuse, mort sous ses yeux ! Jacotte, la tant aimée, retrouvée, puis perdue — de toutes façons...

Il bat son front de ses poings, affolé de douleur...

... Une sonnerie violente le fait sursauter sur le fauteuil où il s'est écroulé. Il saisit son téléphone d'un geste las, par habitude.

— Allô !... Oui, ici, Roger Durban... Merci, Madame, je vais beaucoup mieux... Vous êtes trop bonne de vous intéresser à moi... Oui, j'ai des cachets qui me font dormir. Que voulez-vous ! la malchance me poursuit !

Et, tandis qu'il ajoute quelques mots de politesse, pressé de raccrocher, il ne se doute pas

que, si M^{me} Pierre Movals tient un récepteur, c'est Jacqueline qui tient l'autre; et Francis, venu chercher sa sœur, est aussi dans le salon accueillant...

Simone pose la question convenue d'avance :

— Que s'est-il passé entre vous et... la jeune fille en beige, tout à l'heure?

— Non, voulez-vous, Madame, n'en parlons pas! C'est un très mauvais souvenir que je tiens à effacer... Cette jeune fille m'a fait une peine immense, naguère, et je vais tâcher de l'oublier...

... Tout doucement là-bas, Jacotte glisse sur le tapis, abandonnant l'instrument cruel qui vient de lui signifier son arrêt...

Et Roger ne saura pas, ce soir-là, que ce n'est pas une employée facétieuse qui a coupé sa communication...

... La femme de chambre vient prévenir Francis que M. et M^{me} Cathaly sont au petit salon où ils ont coutume d'attendre le dîner; le jeune homme lui en a donné l'ordre, lorsqu'il lui a remis sa sœur, toute frissonnante, la robe maculée de taches brunes, pour qu'elle la déshabille et la mette au lit.

Francis lui confie la garde, mission éternante par le silence à tenir et la lumière voilée,

douce aux yeux fatigués, mais triste et qui porte au sommeil.

Après une pression réconfortante de ses mains énergiques sur les petits doigts brûlants de Jacqueline, son frère va rejoindre ses parents.

— Jacotte est souffrante et ne descendra pas pour dîner, dit-il sans préambule.

La nouvelle est si extraordinaire que tous deux se lèvent d'un seul mouvement.

— Qu'y a-t-il? Est-elle fatiguée de sa journée? demande la mère, marchant vers la porte.

— Elle était si gaie, pourtant, à midi! remarque M. Cathaly que son inquiétude n'empêche jamais de raisonner.

— Ce n'est rien! reprend Francis, qui bouche l'issue; ce n'est rien... pour le moment, du moins! Mais il faut surveiller les nerfs de notre petite, qui devient une vraie sensitive!

— Tu sais quelque chose? interroge ardemment M^{me} Cathaly, qui sent tout son amour maternel affluer à son cœur, à l'heure du danger... Le père ne dit mot, afin de ne pas retarder les révélations de son fils d'une seconde.

— Oui. Cela vous étonnera probablement. Tant pis! Au fait, rasseyez-vous, c'est assez long à expliquer. Jacotte est blessée jusqu'au plus profond de son âme. Elle aime quelqu'un qui l'a repoussée... Ne m'interrompez pas!...

Ah! ils n'en ont pas envie! S'ils ont crié, c'est de stupéfaction. La surprise les fige sur place. Leur fille, leur petite reine dédaignée?

De quoi servent alors sa fortune et sa beauté?

— Celui qu'elle a choisi, vous ne le connaissez pas. Elle l'a rencontré cet été, en Gascogne, à votre insu. Elle s'est amusée à jouer devant lui le personnage d'une fruste batelière, poussée par des motifs complexes où l'amour n'avait alors aucune part, vous le comprendrez bientôt. Après quelques semaines d'une intimité d'autant meilleure qu'elle était secrète, un fait tragique... tout à l'honneur, du reste, du jeune homme, l'a éclairée sur son caractère véritable, et à la fois sur la nature des sentiments *actuels* qu'il lui inspirait. Jacques Daugeac, qui ne sait rien refuser à sa filleule, a eu le tort de recueillir chez lui ce monsieur sans vous prévenir. Il est vrai qu'il était blessé grièvement. Vous me suivez?...

— Oui, oui... Continue! halète sa mère, effondrée sur son canapé. M. Cathaly a laissé tomber son journal à terre et croise ses mains sur ses genoux, le dos incliné, le front plissé.

Francis est maître de la situation!

— Jacqueline le voit tous les jours, le soigne, s'attache à lui de plus en plus. Cela se passe au moment exact où elle vous amène un chien, qu'elle prétend perdu, mais qui appartient en réalité au jeune homme qu'elle aime! Ce chien, nommé *Copain*, joue aussi son rôle dans cette aventure commencée à la Marivaux!

— Je m'en souviens... dit enfin le père. Jacotte semblait bizarre... Et, quand le chien est reparti...?

— Son maître venait de l'emmener! Sans

crier gare, sans un adieu, sans *rien* à l'adresse de notre chérie... Comme se sauve un voleur, enfin ! La peine de Jacqueline n'a, du reste, pas été si grande que vous pourriez le supposer. C'est qu'elle avait le ferme espoir de rencontrer à Paris son ami. Or elle vient de le voir aujourd'hui même !

— Où donc ? crie M^{me} Cathaly qui n'en peut plus.

— A l'autodrome de Linas-Montlhéry ; Simone Movals l'y a conduite sur sa demande expresse, car elle savait l'y retrouver...

— Elle savait?... scande le père, redressé vers lui.

— Oui ! dit Francis en le regardant en face, car il pressent la lumière qui se fait dans son esprit. Mais elle ne l'a retrouvé que pour le perdre à nouveau. Voilà ce qui la rend malade ce soir !

— Quel est ce jeune homme ? questionne machinalement sa mère, atterrée.

Mais M. Cathaly empoigne brutalement son fils aux épaules.

— C'est Roger Durban, n'est-ce pas ? Je viens de lire qu'on lui a tué son chien... *Copain !*

— Que dites-vous là ? Mais M^{me} Tricalan veut marier Jacqueline avec M. Durban !

— C'est possible, maman, et cette volte-face est encore inexpiquée. Mais laisse-moi te rappeler sa fuite de l'été dernier, quand on a voulu le présenter à ma sœur ! Comme il a su se rendre insaisissable ! C'était inutile, puisqu'il devait la retrouver près de la *Peublière* !... Le

sort a des caprices bien étranges, parfois...

— Le misérable ! La brute ! Faire pleurer ma petite ! marmonne sourdement le « marchand de vins », qui se sent revenir à la sauvagerie primitive.

— Pas de grands mots ! Elle l'aime ! dit Francis, qui remet toujours les choses au point.

Une lueur de raison effleure M^{me} Cathaly.

— Pour nous dire cette extraordinaire histoire, tu as certainement ton idée...

— Tout juste ! Un dénouement sous la main, n'est-ce pas?... Je ne suis pas si fin !... Je sais ce que je ferais si j'étais seul responsable de Jacqueline... Voilà tout !

— Je parie que tu irais le chercher ! crie le père qui ne se contient plus.

— Le jeune homme ? Certainement !

— Je te le défends bien !

— Soit. Je m'en doutais, d'ailleurs... Tant pis pour nous tous... Montons voir Jacotte, voulez-vous?...

... N'est-ce pas le seul moyen de calmer leur colère, que leur montrer l'état où le chagrin a mis leur fille?...

... Oh ! le pauvre petit visage ! Comme la douleur marque vite une chair de vingt ans !

Jamais ses parents n'ont soupçonné qu'il existât cette Jacqueline abattue, diminuée, si peu elle-même que la pitié naît tout de suite à sa vue...

Ce n'est plus la riieuse, ce n'est plus la petite reine...

— Ma chérie... tu souffres?... questionne sa mère à voix basse.

Mais elle n'entend pas. Ses yeux brillants de fièvre fixent le vague, hagards...

Où donc est son esprit? Elle ne voit rien, ne perçoit rien, à travers le voile de crêpe épais que sa peine tisse autour d'elle...

Lucie, la femme de chambre, impressionnable, pleure de frayeur au pied du lit, et l'angoisse mord les parents, tandis que Francis, au téléphone, appelle vainement le médecin...

... Quelle nuit affreuse passent les habitants de la jolie maison de Neuilly, la vie habituelle en suspens autour d'une chambre de jeune fille où le mal vient de pénétrer mystérieusement.

Francis n'a pas voulu quitter le chevet de sa sœur, malgré la présence de sa mère. Jacotte ne reconnaît personne, mais il reste près d'elle, craignant l'angoisse du réveil. Quand elle sortira de sa torpeur, lui seul trouvera les mots qu'il faudra pour consoler son cœur.



... Le froid du matin engourdit la nature. Très loin de Paris, à ce là-bas où la pensée de Jacqueline et de Roger les ramène si souvent, les peupliers noircis émergent du brouil-

lard bleuâtre comme des fantômes d'arbres; carolins et virginies sont tout à fait pareils, maintenant que leurs feuilles tombées fourrent le sol; mais, tout à la cime du plus haut d'entre eux, la palette brune et raidie par le gel d'un large limbe qui résiste davantage bat dans le vent comme un signal de détresse...

La Garonne roule à pleins bords une eau jaunâtre et se rebrousse en vagues rageuses; l'Aratz grossi bougonne et arrache à ses berges toujours un peu plus de sable et d'herbes.

Une bande de mouettes grises virevolte au-dessus du fleuve, sans souci. Des canards s'ébattent sur la rive.

M. Daugeac contemple avec mélancolie, de sa fenêtre, le paysage qui tremble sous l'autan.

Il vient de recevoir une lettre de Francis Cathaly, réclamant une réponse immédiate, et médite avant de la faire. C'est une sorte de brouillon mental qu'il a coutume de composer ainsi. Il pèse soigneusement ses termes, car il veut à la fois dire l'essentiel, ne pas nuire à sa filleule près de ses parents, et ne pas trop se compromettre dans leur esprit... C'est difficile à réaliser!

Une idée lumineuse le traverse, apportée sans doute sur les ailes d'une gracieuse mouette qui tournoie sur le jardin.

La voilà bien, la solution du problème!

Le docteur se précipite à son bureau, cherche vivement dans son livre d'adresses... C'est bien cela.

Et, pour une fois, le parrain de Jacotte écrit sous sa première inspiration !

Mon cher enfant,

Laissez-moi vous reprocher de ne pas gâter votre vieil ami, en fait de correspondance ! Avouez que deux cartes, ce n'est pas beaucoup. Encore ne mettez-vous aucune adresse. Heureusement que les journaux sont moins discrets que vous, et qu'ils m'ont éclairé sur le sort et la personnalité de M. Roger Durban que j'ai eu le plaisir d'avoir comme hôte cet été. J'ajoute que la découverte de votre notoriété ne pouvait guère augmenter la sympathie que je vous portais déjà.

Ce que j'ai à vous confier est difficile, si bien que je ferais mieux de sauter dans le train pour venir vous trouver à Paris, et je n'y manquerais pas, si Philomène n'avait une crise de rhumatismes qui me rend son infirmier en même temps que mon propre serviteur.

Pour comprendre ma démarche, rappelez-vous notre existence silencieuse et repliée, qui porte aux méditations ; rappelez-vous la singularité de notre long village en bordure de la grand'route où les autos passent comme des météores, des autos qui ne s'arrêtent jamais ; rappelez-vous notre Garonne, fantasque et volontaire ; rappelez-vous les mille petits riens de chez nous, le jardin et ses roses qui fraternisent avec des choux, les bras accueillants des poiriers dans l'allée, *Moka*, le chat extravagant, les poules de ma bonne, mes canards toujours errants sur l'eau, la vieille maison qui sent la cire et la lavande ; rappelez-vous tout ce qui vous a fugitivement attendri, tout ce à quoi vous vous êtes arraché...

Mon cher enfant, ce jour de votre départ, je m'accuse de vous avoir jugé sans indulgence. La tendresse que je porte à ma filleule et son chagrin m'aveuglaient sur vous.

Maintenant que Jacotte est repartie, qu'elle a repris sa vie normale, j'ai pu réfléchir sans parti pris. Et je me suis souvenu, comme je vous demande de le faire. Nos conversations amicales du soir, à l'heure où nous regardions s'allumer les étoiles sur ma terrasse en fumant nos pipes, sont encore présentes à mon esprit, et j'ai confiance que vous me comprendrez. Je vais vous parler d'une personne qui m'est infiniment chère. Il s'agit de ma filleule, vous le devinez. Je crois qu'il est de mon devoir de vous instruire à son sujet.

Vous ne savez rien d'elle, Roger, et, au contraire, rien de ce qui vous touche ne lui est étranger.

Jacotte n'est pas ce que vous pensez.

Elle vous a menti constamment depuis le premier jour, son excuse est qu'elle vous avait reconnu dès l'abord. Elle désirait vous étudier, et trouva plus commode pour cela d'être la petite batelière que la jeune fille du monde, et elle s'inventa de toutes pièces une nouvelle personnalité.

Les premières impressions sont durables.

Elle put se trahir bien des fois au cours de vos relations, mais vous étiez si loin de la vérité qu'elle n'eut jamais l'impression que vous la deviniez.

Elle est très intelligente, ma filleule ! Elle est même très instruite, et la fraîcheur primesautière qui est son plus grand charme, et que vous prîtes pour le fait d'une nature inculte, est le fond d'une âme très pure et très droite.

Alors, pourquoi ce jeu ? direz-vous, étonné par cette duplicité. Jacotte avait encore une autre excuse : elle se vengeait !

De quoi ? D'un dédain qu'elle ne méritait pas, avouez-le, et de la défection d'un candidat à sa main.

Ne protestez pas ! Vous savez comme moi quelle fut l'attitude de ce M. Durban, lorsque M^{me} Tricalan, sa protectrice, voulut le présenter à Jacqueline Cathaly.

Eh bien ! La filleule de Jacques Daugeac, la petite batelière et M^{lle} Cathaly ne font qu'un.

Le dédain touche d'autant plus une jeune fille que celui qui la repousse était haut placé dans son estime. Elle a du mal à pardonner celui qui la blesse dans sa fierté.

Comprenez ce sentiment, et ne tenez pas rigueur à Jacotte, vous qui l'avez fait tant pleurer ! Faites ce que vous demande le vieux bonhomme inoffensif, un brin romanesque et pêche-lune que je suis. -

Allez trouver Jacqueline et demandez-lui pardon. Voyez-vous, avec une femme qui vous aime, c'est eu vous accusant de toute votre force que vous aurez le mieux raison.

Jacotte vous aime comme vous l'aimez. Je le sais. Un parrain, cela descend toujours un peu des marraines-fées que l'on voit dans les contes, vous savez, et cela devine bien des choses !

Par exemple, que votre premier recul n'est pas le fait d'un coureur de dot, et que vous pourriez bien hésiter, maintenant que vous savez ce que vaut M^{lle} Cathaly, suivant la formule américaine.

Ne vous préoccupez pas, Roger : par amitié pour vous et par affection pour elle, quelqu'un de ma connaissance se chargera de combler l'écart.

Ma fortune n'est pas énorme, mais chez nous la coutume veut que les garçons n'entrent dans une famille, si riche soit-elle, qu'avec leurs deux bras pour dot.

Jérôme Cathaly, mon frère de lait, est de chez nous...

Que vous dirai-je de plus, sinon d'avoir le courage de passer au-dessus de votre respect humain. La récompense qui vous attend n'en vaut-elle pas la peine ?

Votre ami,

J. DAUGAC.



... Deux nuits ont passé sur la maison de Neuilly, calmes, désespérément calmes.

Ce matin, le soleil consent à sourire, et son entrée joyeuse donne un air de fête à la chambre de Jacqueline où sa mère pénètre en ce moment avec une brassée de roses couleur de chair, envoyées par le vieux M. Deslanes, qui s'obstine à vouloir caser son neveu Philibert au profit de la famille Cathaly.

Adossée à son oreiller, sans un geste, en silence, les mains ouvertes posées sur le drap, Jacotte pleure.

Il faut être tout près pour voir ses larmes lentes; et c'est tellement poignant lorsqu'on songe à l'exubérante jeune fille qu'elle était autrefois !

La mère a le cœur serré. Que ne donnerait-elle pas pour qu'elle crie, gesticule, se débatte, enfin ! au lieu de s'abandonner, morne et accablée.

Comme si la résignation seyait à ses vingt ans !

— Chérie, regarde les jolies fleurs que l'on vient d'apporter pour toi...

Jacqueline enfouit son visage dans la gerbe odorante.

— Vois comme elles sont fraîches, et leurs pétales nacrés. M. Deslanes, qui parle toujours de ton teint de perle rose, a dû y penser en les choisissant ! Veux-tu que je les mette en face de

ten lit, sur cette table? Je crois que le vase bleu foncé leur conviendra mieux que cet onyx...

Et M^{me} Cathaly parle, parle, pour noyer son inquiétude avec des mots.

Sa fille suit d'un regard inexpressif son petit manège. Quand il est achevé, les roses placées dans une potiche élégante qui les fait valoir de son chaud coloris, elle se décide...

— Je voudrais me lever, maman.

— Est-ce bien prudent? Tu as été si fatiguée, mon pauvre loup!

— Je m'ennuierai moins quand je serai sur pied. J'ai envie de descendre... Envoie-moi Lucie, je t'en prie, pour qu'elle m'habille...

La jeune fille ne paraît pas bien forte, mais le docteur a recommandé de la contrarier le moins possible. Il n'y a qu'à céder.

— Enfant gâtée! Seras-tu raisonnable pour prendre tes remèdes, au moins?

— Oui, maman... mais à quoi bon? ajoute-t-elle tout bas.

Et la mère fait semblant de ne pas avoir entendu, pour n'être pas obligée de relever la phrase décourageante...

... Jacotte remercie d'un sourire déjà plus vaillant son frère qui vient de la porter jusque sur la chaise longue du petit salon, devant le feu de bois qu'elle aime voir flamber, malgré la chaleur dispensée par les radiateurs invisibles. Même elle accueille, d'un geste pareil à ceux d'autrefois, les caresses du noble *Ariel* et du bon *Caliban*, qui modèrent d'instinct leurs transports de joie...

Francis regarde M^{me} Cathaly, de ce regard fouilleur qui pénètre la pensée d'autrui et cherche à enfoncer la sienne à la place.

— Je m'en vais; maman, garde bien cette petite folle qui veut se faire câliner. Toi, je t'emprunte la *Movals* pour ce matin, afin d'aller plus vite.

Et, sur un geste d'adieu, le jeune homme sort.

... Il prend un bien singulier chemin pour aller à Bercy !

— La rue Marbeuf... Bon ! Cette maison?... Oui !...

— M. Durban, s'il vous plaît ?

— Troisième étage, à droite. L'ascenseur ne fonctionne pas.

— Naturellement ! bougonne Francis en gravissant l'escalier.

À son coup de timbre un valet de chambre haut comme trois pommes paraît.

Par chance, M. Durban est là !

On introduit le jeune Cathaly dans un studio très moderne, tendu d'un jaune atténué, avec des meubles de lignes nettes et de belles matières, incrustés et brochés d'or vieilli.

L'ensemble a un si réel cachet de luxe et de distinction que Francis, venu avec des intentions de matamore et des phrases toutes préparées, sent le besoin de modifier un peu le thème de son discours.

Au lieu de dire « misérable », il prononcera « Monsieur », car il voit bien que cette pièce discrète et presque austère n'est pas ce qu'il

croyait : Roger Durban n'habite pas le boudoir d'un Don Juan. De sorte qu'au lieu de demander des explications le frère de Jacotte décide d'en donner.

Ses réflexions sont interrompues par l'entrée du maître de céans, qui a dû enfiler à la hâte une robe de chambre de soie noire sur son pyjama de nuit. Il s'applique avec lenteur à refermer sa porte, et tient encore la carte de Francis à la main.

— Que désirez-vous, Monsieur?

Sa physionomie rigide est fermée. Du coup son adversaire se résigne à l'attaque brusquée.

— Avez-vous une sœur, Monsieur? Non. En ce cas vous ne pouvez comprendre les sentiments qui m'agitent en face de celui qui me tue la mienne!

— Jacotte! crie Roger, fou d'angoisse, oubliant sa froideur de commande et faisant deux pas vers Francis.

Celui-ci n'a pas le cœur assez dur pour ne pas s'attendrir et avoir pitié, malgré tout.

Mais le jeune automobiliste se lance sans même s'en douter dans la voie confidentielle.

Il se laisse tomber dans un fauteuil, la tête dans ses poings, et parle à voix entrecoupée.

— Je sens la folie m'envahir. J'ai reçu hier soir une lettre de M. Daugeac qui me raconte une histoire effarante.

— Je la connais, murmure Francis tout bas, pour ne pas l'interrompre, et il s'assied tranquillement sur le bras du même siège, pour discuter plus à l'aise.

— Oui... et il me donne les conseils les plus inattendus.

— Je n'ai pas lu cette lettre, et je pourrais cependant vous la réciter. Nous tous, mon père, l'amij Jacques et moi, nous gravitons autour de Jacqueline comme des satellites autour d'une étoile. Nous vivons par elle, je crois, et elle est notre lumière.

C'est la première fois que le jeune homme exprime son amour fraternel, mais il sait que celui auquel il s'adresse le comprendra et l'approuvera.

— J'ai tant souffert, si vous saviez ! J'ai cru les choses abominables ! Je ne prenais goût à rien, j'étais une épave, depuis que j'ai rencontré Jacotte au Bois, dans une auto, avec... avec vous.

Il redresse son front courbé, de sorte que leurs yeux se rencontrent.

— Je comprends, mon pauvre Roger... Joyez, nous avons tellement parlé de vous, que je ne saurais vous donner un autre nom !

— Merci... Ét dimanche, à Monthéry, quand je l'ai vue si élégante, elle qui portait en Gascogne un petit sarrau tout fané, cela m'a confirmé dans mes soupçons. J'ai perdu la tête, et j'ai presque accusé Jacotte d'avoir tué mon bien qui l'aimait tant, lui aussi... J'avais une peine affreuse, et je ne me possédais plus...

— Je vous plains... tous les deux ! Ma sœur n'a pas encore eu le courage de me raconter votre altercation, car elle est revenue de l'au-

todrome malade de chagrin... Oui, très malade... Et elle ne souhaite pas guérir...

Roger saisit Francis aux deux bras, au risque de le faire choir de son siège inconfortable.

— Que dites-vous?

— La vérité... Est-ce la commotion, la frayeur qui l'ont mise à terre? Je ne sais; mais depuis deux jours nous ne vivons plus, car elle pleure autant que vous avez pu pleurer. Elle ne comprend pas votre attitude : elle était prête à vous tendre les bras, et vous l'avez repoussée...

— Je suis un malheureux, Francis.

— Je ne vous reproche rien. A votre place, je crois que j'aurais douté, tout comme vous. Nous sommes tous pareils, allez... J'avoue que je n'étais pas venu avec des intentions bien tendres à votre égard; mais la franchise de vos aveux vous attire ma sympathie.

— Que vouliez-vous faire? Une scène ou de la morale?

— Je n'ai pas qualité pour la morale; quant à la scène, elle se serait résumée à vous sommer d'épouser ma sœur. L'argent n'est rien, et nous avions cru comprendre, Jacotte et moi, que vous l'aviez considéré comme un obstacle, l'été dernier — peut-être aussi maintenant... J'étais décidé à vous mettre en face de la réalité; mais Jacques Dangeac m'a devancé.

Roger se lève et sourit sans rancune.

— Mon cher, vous parlez beaucoup d'argent, dans votre entourage. On en parle trop! Il y a seulement un an, je vous aurais sans doute mis

à la porte pour cette parole... imprudente ! car ma pauvreté me faisait un devoir d'être intransigeant sur les questions financières ! Grâce à Dieu, ce n'est plus qu'un souvenir, — moins mauvais, d'ailleurs, qu'on pourrait le croire ! — grâce, surtout, aux dommages de guerre que l'on a bien tardé à me verser, probablement parce que je ne les majorais pas !... De sorte que j'ai le droit absolu de vous suivre.. puisque vous veniez me chercher !

Francis lui broie les doigts, quelque chose s'étrangle dans sa gorge, et le regard qu'il pose sur la belle figure de son futur beau-frère se brouille quelque peu. Mais il ne songe pas à cacher son émotion :

— J'avais compté sur votre cœur, e. j'avais raison de lui faire confiance...

... Jamais Roger Durban n'eut de valet de chambre aussi prompt à l'habiller que ne l'est Francis ce matin-là !

Avec une adresse merveilleuse, il l'aide à faire sa toilette, choisit ses vêtements, l'équipe, signole son nœud de cravate, et parle sans arrêt, toujours sur le même sujet passionnant, ce qui ne l'empêche pas de munir son nouvel ami de tous ses avantages !

Même, durant cette opération extra-rapide, ils trouvent le moyen de se tutoyer sans y penser.

Et Roger, en traversant le Bois à toute allure, piloté, avec une maestria qu'il pourrait presque lui envier, par Francis Cathaly, ne songe pas une seconde que, sur cette même avenue il y a

quinze jours à peine, il souhaitait mal de mort à celui qui l'emmène à présent vers le bonheur !...



... Cela se passe d'une façon très simple. Francis ouvre violemment la porte du salon où sa sœur est toujours étendue sur sa chaise longue, sous la garde des chiens.

Elle se retourne au bruit; tout pâle, Roger sur le seuil hésite à entrer, mais le frère le pousse sans façon.

— Va, grosse bête ! dit-il, riant à demi.

Et le jeune homme ose s'élancer vers Jacqueline qui croit rêver.

Ah ! comme leurs mains se prennent vite et avidement.

Jacotte murmure tout bas, pour eux seuls :

— Roger, Roger... vous avez tant tardé que je ne croyais plus vous revoir jamais...

Et comme il ne parle pas tout de suite, écrasé d'émotion, Francis s'avance jusqu'à tenir sous ses mains leurs deux têtes.

— Tais-toi, folle ! Et toi, ne réponds pas... Vous vous retrouvez, c'est l'essentiel. Plus tard, beaucoup plus tard vous vous expliquerez; maintenant vivez dans le présent : il est assez beau pour vous absorber !

Le jeune Cathaly a toujours été l'ennemi des palabres inutiles.

Laissant les amoureux à leur extase, il se jette dans un fauteuil, leur tournant le dos.

jambes haut croisées, et il allume une cigarette qu'il estime avoir bien gagnée.

Il fume un moment en silence; près de lui les autres se disent tout bas de merveilleuses choses. Et Francis, qui sent l'émotion monter en lui comme un flux submerge une grève, ne résiste pas à l'envie de philosopher un peu.

Le briard qui l'adore s'est posté devant lui, et il s'adresse aux yeux lumineux qui le fixent avec un bonheur craintif.

— Mon vieux *Cali*, ces deux êtres que tu vois, serrés l'un contre l'autre sur le même siège, appartiennent à l'espèce des tourtereaux. Je te confierai même qu'ils sont du genre exalté. Mon cher, la vie est très simple et très facile, quand on veut bien la laisser agir à sa guise; mais certaines gens se croient obligées de l'enjoliver en ajoutant des fioritures à son cours logique. Ils mènent des intrigues horriblement embrouillées qui finissent par désorganiser leur existence.

Ces deux-là ont voulu jouer du Marivaux en plein siècle de l'électricité, sans comprendre que ces comédies s'harmonisaient avec les paniers, les fallbalas, les révérences et la poudre à la bergamotte, mais qu'elles jurent d'une manière effroyable avec les avions, la T. S. F. et les costumes que portent les contemporains d'Einstein ou de Paquin !

Pour avoir méprisé cette élémentaire vérité, *Cali*, Jacotte et Roger ont été punis dans leurs cœurs, ce qui est justice, et encore ils ont fait souffrir les autres, ce qui est superflu...

Mon pauvre chien, tu n'entends rien à la psychologie, et mon discours menace de t'endormir ! Constate avec moi que, si Roger avait été plus conciliant, M^{me} Tricalan plus habile, Daugeac moins complaisant, et ma sœur plus surveillée, toutes ces complications auraient été évitées pour le plus grand bien de tous !...

Seulement, l'amour serait-il né entre eux à la suite de rencontres prosaïques comme après leurs rendez-vous clandestins ? *That is the question*, comme dirait ton parrain Shakespeare... Enfin...

La silhouette massive de M. Cathaly s'encadre à ce moment dans la porte restée large ouverte.

Caliban, qui avait baillé à se décrocher les mâchoires durant le sermon de son maître, a l'à-propos de jeter un bref aboiement qui fait sursauter tout le monde...

... Un froid ! Francis ne se démonte pas pour si peu. Il se met bravement entre son père et ceux qu'il est censé chaperonner.

— Papa ! Je te présente ton futur gendre, Roger Durban, qui est déjà mon ami...

... L'affaire est réglée ?... parfait ! songe M. Cathaly, qui n'en laisse rien voir et marche vers le jeune homme ; celui-ci tâche de faire bonne contenance, debout à côté de Jacqueline qui lui a saisi peureusement le bras et supplie son père du regard.

M. Cathaly toise Roger des pieds à la tête.

— Monsieur, vous êtes un personnage encombrant ! Vous avez jeté je ne sais quel sort

sur ma maison où, depuis quelque temps, il n'est question que de vous...

Très intimidé, le malheureux Roger est plus mort que vif. Il s'incline sans mot dire, tandis que l'impitoyable père reprend sur le mode ironique :

— Je ne vous avais jamais vu, et cela m'ennuyait fort, car je finissais par croire que vous n'étiez qu'un mythe !

— Monsieur, je regrette de vous avoir importuné, quoique ce soit bien à mon insu !

— Cela n'est rien, mais...

— Et j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Jacqueline.

M. Cathaly quitte son air compassé, maintenant qu'il a produit l'effet voulu. Il part d'un bon rire.

— Sa main ? Mais, mon cher Monsieur, regardez-la donc ! Elle vous appartient beaucoup plus qu'à moi !

Et, sans plus se soucier de la joie de Roger que du soulagement de Francis, il s'approche de sa fille pour l'embrasser, comme tous les jours. Il l'embrasse même un peu mieux que d'habitude, aujourd'hui qu'il lui a fait peur !

Francis passe sa main sur son front :

— Ouf ! J'ai eu chaud ! murmure-t-il.

Mais M^{me} Cathaly, qui arbore dès l'entrée son sourire des grands galas, oublie que son fils est le *deus ex machina* de cette aventure, et veut lui ôter la gloire d'en tirer la moralité, qui lui est pourtant bien due.

— C'est M^{me} Tricalan qui va être surprise

de n'avoir pas à nous présenter Roger demain ! Je gage qu'elle sera furieuse que l'on n'ait pas eu besoin d'elle !

Francis n'est pas satisfait, mais il s'abstient de protester, sinon dans le creux de l'oreille de son chien.

— Si je ne m'en étais pas mêlé, *Cali*, notre petite se serait désespérée tout un jour de plus ! Et un jour, sais-tu que c'est bien long, lorsque l'on doute et que l'on attend... Personne ne songe à me remercier d'avoir pris les commandes ; pourtant, Dieu sait si cette fin de course m'a donné de peine à enlever...

Le briard pose sa patte aux ongles durs sur le genou de son maître, sans doute en signe d'intérêt.

— Je parle « sport » ; mais n'est-ce pas un beau sport d'avoir bataillé pour amener Jacotte et Roger dans les bras l'un de l'autre ? Il n'y a qu'une victime : ce pauvre petit *Copain*, mort sur l'autodrome... Pensons à lui, nous, *Cali*, puisque nos amoureux, égoïstes comme tous ceux de leur espèce, semblent bien l'oublier...

Le chien écoute toujours Francis sans manifester d'impatience, et il l'approuve de sa bonne tête embroussaillée, secouée jusqu'à ce que ses longs poils retombants voilent tout à fait ses yeux d'or...

FIN

*Le prochain roman (n° 202) à paraître
dans la Collection " STELLA " :*

Conflits d'Ames

par

Georges de LYS

NÉCESSAIRE

Dans le préau baigné d'ombre par les hautes et massives murailles du château féodal, aux pavés humides entre leurs sertissures de mousse, la voiture, à la peinture écaillée, dont les panneaux portaient encore le fier écusson des Plessis-Grohan, le sinople à la tour crénelée d'argent, attendait au bas du perron.

Déjà s'était mise en route la charrette chargée des bagages, dont on entendait décroître le cahotement des roues et le grincement des essieux sur le chemin raboteux qui, du manoir, se déroulait vers la vallée.

La lourde porte cloisonnée et grumelée de clous du bâtiment d'habitation vira lentement sur ses gonds. Sur le seuil, à la margelle usée par les pas des générations, apparut, en vêtements sombres, la comtesse du Plessis-Grohan, dont la marche accablée était soutenue par le bras de Raymonde, son unique enfant.

CONFLITS D'AMES

Avant de descendre les degrés, qu'elle ne remonterait plus, la comtesse s'arrêta au sommet du perron et d'une crispation des deux mains comprima sa poitrine. Son front, un instant relevé pour remplir ses yeux d'une vision dernière, fléchit vers sa gorge et un sanglot mal réprimé expira sur ses lèvres.

Raymonde, raidie dans son effort, étreignit la main maternelle, comme pour lui infuser le courage dont, dans sa peine non moins profonde mais supportée par un caractère plus viril, elle faisait front au malheur. Stoïque, elle entraîna la comtesse jusqu'à la calèche; dont Gaspard, vieux et fidèle serviteur dont il fallait aussi se séparer, tenait la portière ouverte. L'ront découvert, épaules voûtées, de grosses larmes sourdant des paupières, le domestique exprimait combien sa respectueuse douleur s'associait à celle des maîtres qui émigraient.

Derrière les deux femmes se dressait la hauteaine stature de Raymond du Plessis, comte de Grohan. Le grand seigneur déchu parvenait mal à garder l'attitude impassible qu'eût voulu son orgueil.

A l'heure de livrer à des étrangers le château ancestral, séculaire apanage de sa race, il s'effarait devant la profondeur du gouffre dans lequel s'était engloutie sa fortune, jugeait irréparable la déchéance des siens... et la responsabilité qui lui en incombait pesait lourdement à ses épaules.

Pour la première fois, peut-être, son orgueil fléchit; des larmes brûlèrent ses yeux et son âme en détresse chercha secours dans l'étreinte navrée dont il enveloppa sa femme et sa fille qu'il avait ruinées.

A cet instant, la comtesse pensa bénir l'épreuve qui lui valait, de la part de son mari, une expansion de tendresse jusqu'alors inconnue. La pauvre femme recelait dans son cœur des afflux d'affection jusqu'alors endigués par l'attitude froide, hauteaine, distante, dont, à son égard, le comte s'était rarement départi. Dès l'heure même des épousailles, Raymond avait vécu près de Claire, muré dans une armure aussi rigide que celle de fer dont se cuirassaient ses aïeux. La jeune mariée, qui se donnait confiante et tendre, ignorait, dans son

CONFLITS D'AMES

innocence, le passé désordonné de l'homme qui, en se mariant, visait à réparer les brèches faites par lui à son patrimoine et, par surcroît, but plus noble, à continuer sa lignée. Dans le cœur flétri du comte, il n'était plus de sève susceptible de revivifier la fleur d'amour...

Par la suite, Raymond se borna donc à honorer, dans sa compagne, la femme à qui il avait confié l'honneur de son nom et la mère de la fille unique qu'elle lui donna; et ce fut encore, à son jugement, par une condescendance de courtoisie, car il tenait secrètement rancune à Claire de n'avoir pas su assurer la continuation du nom par un héritier mâle.

A l'heure présente de la débâcle, cet ancien regret se muait en un soulagement amer. Dernier du nom, le comte ne laissait pas derrière lui un Plessis-Grohan déchu... Par contre, aucun non plus ne surgirait pour relever le lustre de la race, rétablir le blason en sa fierté.

L'émotion, involontairement jaillie, fut promptement réprimée. Déjà Raymond se reprochait d'y avoir cédé. L'étreinte rompue, ses traits avaient repris leur rigidité inflexible. D'un geste nerveux, il fit monter les deux femmes dans la voiture, s'y jeta à leur suite et brusquement ferma la portière, le regard détourné du vieux serviteur pétrifié d'un tel adieu.

Aussitôt le comte jetait au cocher, d'une voix impérieux :

— Allez !

Mais Raymonde avait abaissé la glace, tendait au dehors la main, réparait la dureté paternelle :

— Adieu, mon pauvre Gaspard ! murmura-t-elle.

L'homme avait saisi la main tendue, et d'un baiser dévot la bénissait de son étreinte. Et dans le dernier regard mouillé dont il remercia sa jeune maîtresse, il mit toute son âme.

La voiture s'était ébranlée. Les fers des chevaux grincèrent en démarrant sur les dalles de la cour. Le porche franchi, ils ébranlèrent d'un martèlement, multiplié par la sonorité de la voûte, le plancher du pont-levis qui franchissait les douves, puis leur trot s'ouata dans la poussière du chemin.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format. 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 201. ★ Collection STELLA ★ 15 juillet 1928

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs,

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

